

L'Impostrice

Hugues Cayzac

Des ordinateurs clignent, des écrans défilent, abandonnés à eux-mêmes, il contemple durant quelques secondes le spectacle de la bête informatique qui ronge son os dans la pénombre. Il ne faut pas traîner. Il ne s'agit pas de détalier ses jambes à son cou. Les deux règles d'or de la profession se résument en une phrase: quitter calmement les lieux pour ne jamais y revenir.

A vingt-huit ans, Carlos a passé l'âge et lui a passé l'envie d'être membre d'une bande, une *pandilla*. Pour ce Mexicain né à Merida et qui a grandi dans le District Fédéral, le D.F., les deux conseils de départ du Capitaine restent les meilleurs après quatre ans d'ancienneté chez Comanche S.A., une petite entreprise de recouvrement de dettes:

— Concentration et discipline, pas la peine de chercher midi à 14 h 00.

Il avait cru comprendre lors de son recrutement qu'il ne reverrait pas souvent le Capitaine. En dehors des contacts fugitifs au cours desquels il reçoit l'information sous forme d'une grosse enveloppe et présente ses rapports oralement, il n'a pas vraiment connu un autre employé de cette boîte. Ni ses bureaux. Si elle en a. En contrepartie de ces petits mystères, les dossiers sont très bien préparés et l'entreprise paie rubis sur l'ongle. Salaire royal déposé sur un compte au Luxembourg qu'on a eu la gentillesse d'ouvrir pour lui. Au début, il n'avait pas bien saisi:

— Plus tu gagnes, moins tu dépenses — Etait-ce un constat, un autre conseil? — C'est un ordre, tu dépenseras quand tu te retireras, que tu pourras justifier tes millions — l'avait enjoint le Capitaine. — Tu ne vis pas trop mal avec ton salaire d'agent import-export, non? — lui avait-il commenté en dessinant des guillemets dans l'air délicatement parfumé d'un salon VIP de l'aéroport de Panama.

— Très bien, je vous remercie. J'en envoie chaque fois un petit peu à ma famille.

— Très bien, un fils qui n'est pas ingrat... — avait murmuré le Capitaine. — Tu as signé un papier avec la banque au cas où tu...?

— Oui, bien sûr! — s'était exclamé Carlos qui, superstitieux, n'aime pas que l'on aborde certains sujets certes fatals mais néanmoins désagréables.

Il descend les trois étages par les escaliers au lieu d'utiliser l'ascenseur. Il ne croise personne. Il est

19 h 00, la nuit est là qui se recroqueville sous un fin crachin. Entre deux rangées de pavillons cossus déjà anciens, il parcourt d'un pas guilleret les quelques centaines de mètres qui le séparent de la station RER. Il se sent mieux le boulot achevé. Plus léger. Déchargé de quoi? Peut-être débarrassé de l'angoisse de ne pas bien faire son travail.

— Dans l'import-export, les chefs sont sévères à ce point-là? — avait commencé à le plaindre sa mère avant même qu'il ne lui ait répondu.

— Pas du tout, c'est moi, je dois avoir le même complexe que papa.

— Quel complexe?! — s'était-elle rebiffée.

— Du travail bien fait.

— C'est bien, l'amour du travail bien fait. Je ne vois pas en quoi c'est un complexe. Ne parle pas mal de ton père!

— Tu n'y es pas, *mamita*, c'est un compliment.

Dans le salon, un vieux lecteur de cassettes égrenait une chanson du groupe Molotov, que le vieux adore:

*Porque no nacimos donde no hay que comer
No hay porque preguntarnos cómo le vamos a
hacer*

Si nos pintan como unos huevones

No lo somos

¡Viva México, cabrones!

Il est blanchisseur. Le père de Carlos, Hector Salazar, est gérant d'une blanchisserie dans le quartier

de Nezahualcóyotl. Il ne blanchit pas seulement les draps et taies d'oreiller des hôtels voisins. Quelqu'un vient déposer un paquet, quelqu'un vient le récupérer. Alors adolescent, Carlos s'était indigné lorsque son père avait été envoyé aux Urgences. Le vieux avait été victime d'une bavure. L'embauche de Carlos chez Comanche S.A. avait été comme une compensation de la bavure, car il s'agissait bel et bien d'une bavure; même si le Capitaine avait insisté:

— Je ne connais pas ton père. C'est une faveur que je fais à l'ami d'un ami.

— Mon œil! — s'était dit Carlos. Il n'empêche. Pourquoi aller mettre son nez où l'on sait d'avance qu'on risque d'y tomber sur un truc puant, *olor a muerto*? Surtout lorsqu'on vous propose de sortir de la bande de délinquants, de la *pandilla*. Parce qu'il est impossible de sortir d'une *pandilla*. Sauf si tu te maries avec une *pandillera* réduite à l'état d'esclave sexuelle et il y a fort à parier que tous les collègues vont se la faire pour fêter l'heureux événement! Sans parler d'un petit zeste de torture car rien ne vaut la cruauté la plus crue pour fortifier l'esprit de groupe, consolider sa cohésion sociale et prévenir toute désobéissance:

— Tu sors, on t'éclate la tête. Sauf si tu te maries... (ricanements)

C'est le règlement.

Comme tous les règlements, il y a des exceptions. En tout cas au moins une.

— Pas de problème. Ton chef est l'ami d'un ami, c'est ok — l'avait rassuré le Capitaine.

Comme convenu, il était parti du D.F. sans en informer personne, même pas sa propre mère! pour aller au premier rendez-vous fixé par le Capitaine à l'aéroport de Panama puis un second sur le site archéologique de Chichen Itza. Revenu à la capitale, il avait informé ses parents de son nouveau job (le recouvrement de dettes) dans l'import-export. Sa *mamita* s'en était réjouie avec des petits gloussements de vieille poule, monsieur Salazar avait acquiescé du chef en silence. Personne n'avait causé d'ennuis à Carlos. Il avait croisé Raymundo à deux reprises, Raymundo a dix-huit ans et a plus d'exécutions à son actif que d'années sur le calendrier. Ils s'étaient salués de loin, bonjour, bonjour, *cool mano*.

— Vous ne devinerez pas qui j'ai vu aujourd'hui!

— Qui ça?

— Carlos!

— Quel Carlos?

— Bah, Carlos, Carlito, celui qui est parti on ne sait où et...

— Tu n'as rien vu du tout, tu fumes trop, *baby*, ok?

— Ok.

Paysage et agglomérations défilent au rythme de la lueur blafarde criblée de pluie des lampadaires, de l'autre côté de la vitre du RER. Il ne voit rien, il est concentré sur son rapport. Oral, toujours oral. Jamais de téléphone, jamais d'internet:

— Ces salopards d'islamistes m'ont donné l'idée, elle ne vient pas de moi — s'était senti obligé

de reconnaître le Capitaine. — Que des paroles ou des mots écrits sur un papier, rien d'autre. Aux chiottes les satellites et tout leur bordel technologique!

Fontenay-sous-Bois. Son gigantesque centre commercial. Glauque comme tous les centres commerciaux. Carlos n'a jamais aimé les centres commerciaux. Ils lui rappellent les parkings souterrains. Et les parkings souterrains lui rappellent qu'il avait failli se faire violer par un voisin alcoolique. Il y a bien longtemps. A onze ans, ça la fout mal. Exceptionnellement, pour fêter les vingt-cinq ans de Carlos, le Capitaine avait accepté de demander à un ami d'un ami propriétaire d'une entreprise de nettoyage... de faire le nettoyage. Sans poser de questions. Le Capitaine n'avait posé aucune question. Cadeau. Quel cadeau! Du jour au lendemain, Carlos avait enfin été débarrassé de cette petite souris malfaisante qui lui grignotait le cerveau depuis tant d'années!

Cafétéria *Chez Maryse*. Une cafétéria de centre commercial aussi glauque que toutes les cafétérias de centre commercial. Pas de commentaires personnels à propos du client, une consigne gravée dans sa mémoire comme dans du marbre. Il préfère les pubs, comme à Bruxelles. Il avait fait son rapport dans un pub, à Bruxelles justement:

— *Este hijo de puta...* — avait-il laissé échapper.

Personne ne lui avait rien dit. Seulement quelques milliers de dollars en moins sur la paie pour le rappeler gentiment à l'ordre.

Il se souvenait bien de cette histoire. Il avait présenté son rapport à une fine blonde d'une trentaine d'années, sapée comme une attachée de direction. Selon l'imagination du jeune homme. un vrai *bonbon*! Il avait dû le reconnaître: il avait perdu le contrôle, il n'avait pas pu s'empêcher de faire le fier-à-bras devant ce petit bijou. Bien fait, Carlito!

— Pas de sentimentalité déplacée pendant les heures de travail, on te paye pas pour ça. — Le Capitaine lui avait déjà fait une fois la remarque. Aussi avait-il accepté la punition sans broncher. Une punition juste, il n'avait rien trouvé à y redire.

Légèrement en avance, il décide de faire un tour dans un kiosque à journaux. Il achète *El Pais*. Il se fout de l'Espagne comme de sa première tétine mais le quotidien est en espagnol. A part quelques bases en anglais, il ne parle pas de langues étrangères, elles ne l'attirent pas.

C'est vrai, il avait mérité ce blâme! Ce qui énerve Carlos, c'est l'injustice. Auparavant, il avait du mal à garder son calme. Il avait appris avec Comanche S.A. Il continue d'apprendre. Carlos se considère encore en apprentissage. Apprenti! Il se sent plus jeune lorsqu'il y pense: je suis un apprenti.

Il fouine encore un peu dans la librairie où parmi les revues et bouquins en français sont disposés quelques romans et BD en espagnol. Carlos ne lit pas de livres. Trop de pages. Il a essayé, rien à faire, il

s'endort. Les BD? Enfant déjà, il les trouvait stupides. C'est l'heure. Il revient vers *Chez Maryse*, rien à signaler. Avant d'entrer, il jette un coup d'œil à l'intérieur. Son interlocuteur aura un laptop couleur vert pomme posé et ouvert sur sa table.

— *Mierda*, la petite blonde... — grommelle-t-il en poussant la porte vitrée de la cafétéria.

Le rapport s'était déroulé sans anicroche. Aucune raison qu'il ne se passe pas bien. La petite blonde n'avait fait aucun commentaire sur le fait qu'ils s'étaient déjà rencontrés une fois; lui non plus. Carlos a tout à coup envie de se faire un petit cadeau comme récompense de son travail bien fait. Avec cinquante mille euros de plus sur son compte luxembourgeois, il peut se le permettre.

Non, mauvaise formulation.

Une petite soirée dans une brasserie parisienne, disons dans le quartier des Halles, est à la portée de n'importe quel agent d'import-export.

Voilà qui est mieux.

— Avez-vous dit quelque chose au client avant de terminer?

Il avait sursauté: son contact l'observait comme une passagère fixant d'un regard fatigué mais têtue les horaires affichés de ce satané bus qui n'arrive pas!

— Non. Quelque chose?

— Oui, un mot, quelques mots. — Elle ne le regardait même plus, la tête à moitié tournée et discrètement tendue vers la terrasse extérieure de la cafétéria.

— Comme quoi? — Carlos s'était mis sur la défensive, qu'est-ce que c'est que cette embrouille?

— Adieu.

— Adieu?

— Oui, adieu.

— Non.

— Prends ça!

— Pardon? — Elle déjantait ou quoi? *Burn-out?*

— Je vous donnais un autre exemple: prends ça! — Elle l'avait à nouveau fixé sans aucune animosité, c'est la routine, bonjour, bonsoir.

— Non plus.

— Ou: tiens, de la part de machin!

Piège ou pas piège, il en avait eu marre de ce petit jeu ridicule:

— Vous lisez ou regardez trop de polars. Nous avons terminé?

Il avait laissé un billet sur la table et était sorti sans attendre sa monnaie ni demander son reste. En grimant dans la rame de RER direction Paris, il s'était demandé si elle n'avait pas essayé de le draguer, maladroitement, dangereusement.

— C'est dingue de perdre à ce point les pédales dès qu'un *bonbon* apparaît à l'horizon... — En deux ans, la petite blonde avait gagné quelques fines rides au coin des yeux qui, selon lui, ne faisaient que souligner son charme. Il espérait seulement ne pas se faire réprimander par le Capitaine pour une raison qui lui restait inconnue.

— Quand même, si tu compares la banlieue parisienne avec les quartiers périphériques du D. F., y'a pas photo, même la nuit ça sent plus la misère là-bas — songe-t-il le nez collé contre la vitre froide.

Mouvement court et brusque dans les reflets de la fenêtre. Il se retourne lentement. Un petit garçon, d'une dizaine d'années, est en train de mimer qu'il pointe un pistolet dans sa direction. Les lèvres de l'enfant bougent mais aucun son ne sort de sa bouche:

— Pan! Pan! Pan!

Une claque prend le gamin par surprise par derrière, une grosse claque qui claque. La femme qui vient de la lui donner jette un regard désolé vers Carlos. Elle semble lui dire « Excusez-moi! » mais il n'en mettrait pas sa main au feu. Le gosse, qui va fondre en larmes sous la violence du coup, ou plutôt à cause de l'effet de surprise, hoquète une fois, deux fois, trois fois et réussit finalement à retenir ses larmes.

Carlos pense à l'arme qu'il a démontée et éparpillée dans diverses bouches d'égout sur le chemin en sortant de l'immeuble où parmi les plaques de métal doré affichées dans le hall d'entrée, l'une informe qu'ici se trouvent les bureaux de MACAS S.A. Chez Comanche S.A., on a les moyens, les armes s'y consomment comme des mouchoirs en papier: je te sors, je me nettoie les muqueuses, je te jette. A l'époque où il était encore un *pandillero*, on lui remettait les outils une heure avant d'effectuer le travail et il devait les rendre immédiatement après.

— Ce qu'on appelle un bon service après-vente
— pense-t-il, — plus difficile à mettre en place à
l'étranger.

Arrivé à la station Châtelet-Les Halles, il hésite :
se rendre directement dans une brasserie ou passer par
son hôtel. Presque 20 h 00, il est encore tôt, la nuit est
tiède et il ne pleut plus. Il décide de passer par son hôtel
rue Beaubourg puis de se trouver un petit coin sympa
près du Châtelet. Il n'a jamais aimé mélanger les
choses.

— Mélanger les choses?

— Vie publique et vie privée...

— Vie publique et vie privée?

— Travail et loisirs...

— Travail et loisirs?

— Tenue de travail et vêtements pour se sentir
relax.

— Ah, oui, d'accord! Il suffisait de le dire tout
de suite...

Il aime bien parler tout seul, il aurait voulu être
marionnettiste ou ventriloque. Il déguste les dialogues
où il s'engueule, quand il change d'avis, ou se perd
dans des discussions sans queue ni tête.

Son hôtel est l'établissement 3 étoiles typique
pour hommes d'affaires de passage. Propre, pour ne
pas dire hygiénique, fonctionnel à mourir et dépourvu
de tout charme. Les effluves mêlées de produits de
nettoyage et d'efficacité s'insinuent à pas feutrés dans
les halls, les couloirs et les ascenseurs. Pas un son plus
haut que l'autre, les femmes de chambre transpirent en
silence. Dans les chambres... c'est différent, chacun

chez soi. Matches de foot ou autres compétitions sportives, orgasmes simulés ou pas, disputes, beuglements dans un portable, les cloisons des hôtels sont de plus en plus minces mais Carlos manque d'expérience pour pouvoir comparer. Ou n'y prête-t-il aucune attention? En général, les *latinos*, le silence les dérange, pas le bruit.

Après une douche rapide et avoir passé des fringues Lacoste (il n'aime pas le style mais il aime bien le crocodile, logo de la marque), il sautille presque de joie en sortant de l'hôtel. Il aime Paris, cette capitale a de la gueule. Il ne pense pas à la tour Eiffel ou à l'arche de la Défense, il se dit que les Français ont la manie intéressante d'archiver leur Histoire dont on sent le souffle à tout moment en tout endroit, obsession qui le rassure.

Il tarde à dénicher la perle rare: *Chez Juliette*, sur le quai de l'Hôtel de ville. De son siège, il peut observer à loisir l'île Saint-Louis et l'île de la Cité qui se boudent.

— Avant, elles ne formaient qu'une seule île?
— demande-t-il dans un anglais approximatif au serveur qui prend sa commande.

— Aucune idée... Vous pensez à la dérive des continents... Un peu étroit comme espace, non?

Il détache son regard de la carte des plats et boissons pour observer le type qui vient de lui répondre dans un espagnol parfait. Le gars montre du doigt son badge, « Pedro », avec un petit sourire narquois.

— Pedro! Moi, c'est Carlos, enchanté! — Il est tout content, il ne sait pas pourquoi mais il est content.

Il demande à Pedro de revenir plus tard car il est lent pour choisir un menu. Surtout à Paris! Doit-il profiter qu'il est seul pour s'empiffrer comme un goinfre (il a déjà essayé, pas mal si tu ne pousses pas le bouchon trop loin) ou mettre à profit ce moment rare pour privilégier la qualité sur la quantité? Après moult revirements accompagnés d'un pastis, il se décide enfin:

— Gros escargots de Bourgogne en entrée...

— Avec un petit pichet de blanc?

— Merci, bonne idée, juste un... comment dites-vous?

— Ballon, un ballon?

— Oui, un petit ballon, de Bourgogne, évidemment...

— Evidemment.

— Juste un petit ballon. Ensuite, ensuite... la bavette d'aloïau aux échalotes confites, c'est bon?

— Délicieux, avec des frites maison mais je peux vous mettre un autre accompagnement...

— Frites maison, c'est parfait, ça me changera des frites à la papaye verte de MacDo.

— Des frites faites de papaye?

— C'est très commun chez MacDo, de l'autre côté de l'Océan.

— Je ne savais pas...

— Le plateau de fromages, bien sûr. Ah, j'allais oublier, un petit ballon de vin rouge avec le plat!

— Bien. Vous pouvez choisir votre dessert plus tard si...

— Non, non, c'est maintenant ou jamais!
Crème brûlée aux éclats de pistache! Vous fermez à
quelle heure?

— Ne vous inquiétez pas, vous avez largement
le temps de diner au moins trois fois.

— Excellent, bonne nouvelle!

— Je vous amène les journaux?

Avez-vous déjà vu un tueur à gages rougir de
honte?

— Non seulement je ne parle pas français mais
je ne le lis pas...

— Pas de problème, je vous prête les miens, en
espagnol.

— Sympa de votre part, merci.

Quelques minutes plus tard, le serveur
réapparaît avec des journaux et revues en espagnol,
certaines un peu anciennes mais dans une langue
compréhensible pour Carlos. Et un petit ballon de
bourgogne blanc:

— Prêt pour les escargots!?! — lance Pedro.

— Prêt! — répond Carlos qui ne peut cacher
son enthousiasme.

Il se sent bien à Paris. Le reste de la France, il
ne connaît pas du tout, seulement Paris qu'il visite pour
la deuxième... non... la troisième fois. Il pourrait
s'installer pour une courte période dans la Ville des
lumières. Un mois, plusieurs mois, jusqu'à son
prochain contrat. Comanche S.A. n'a rien à faire de ce
à quoi il occupe son temps libre entre deux contrats. Ils
doivent sûrement vérifier de temps en temps, « faire du
suivi » comme dit le Capitaine, qu'un employé ne

commence pas à attirer l'attention, surtout des forces de l'ordre locales. Ce n'est pas son genre, à Carlos, et s'il ingurgite quelques coupes de vin, on peut compter sur lui, il sait se tenir, jamais de comportement inadéquat, jamais un mot plus haut que l'autre, pas de conduite en état d'ébriété, ni une bagarre, ni une algarade, l'ancien ivrogne dans toute sa beauté: indétectable! A une autre époque, il lui était arrivé de tâter fortement du goulot et pas seulement. Cependant, maintenant, de la classe, s'il vous plait! Il avait appris par cœur la carte des vins de France, n'allez pas croire. La classe, vous dis-je!

Paul laisse tomber la réponse des Editions Arc-en-Ciel sur son bureau. Ces courriers lui font le même effet que les lettres de DRH qui commencent immanquablement par:

— Nous vous remercions de nous avoir fait parvenir votre candidature pour le poste de...

Et qui terminent invariablement par:

— Nous sommes au regret de vous informer que...

Comme à chaque fois, il hésite entre faire une boulette du maudit courrier pour l'expédier dans la corbeille à papiers ou l'archiver. Archiver pour quoi faire! A la poubelle, hop! Il préfère ne pas savoir le nombre d'éditeurs à qui il a envoyé son manuscrit. Deux ans déjà qu'il a décidé d'être écrivain, il avait alors vingt-six ans.

— Tu as le temps, tu es jeune! — l'avait encouragé Gérard, son père adoptif. Ce dernier, et non l'école, lui avait donné le goût des livres, le laissant gambader depuis tout petit dans les locaux de son imprimerie.

— Dans le temps, c'était bien plus dégueulasse, l'encre dégoulinait de partout.

— Mais plus romantique! — avait plaisanté Paul.

— Peut-être, mais je préfère aujourd'hui, on se croirait dans une bijouterie et je n'ai pas besoin de me doucher pendant une plombe quand je rentre chez moi.

Deux ans, ou presque. Un titre, un roman, *Direction Nord*. Quatre cents pages. Il s'était donné cinq ans pour être reconnu comme écrivain, pas un de plus.

Comme nombre d'élèves qui passent leur bac, littéraire dans son cas, il n'était pas convaincu de l'utilité de ce diplôme mais pourquoi gâcher ce plaisir à ses parents?

— Une bonne chose de faite! — s'était frotté ses épaisses mains son père adoptif, Gérard, dit Tonton.

— Ah quoi bon? De toutes façons, il ne veut pas suivre d'études supérieures! — avait rétorqué sa mère, Ximena, qui tient un petit mais bien fourni magasin de fleurs pas loin de Notre-Dame.

— On ne sait jamais, si l'envie lui prend un jour... — avait insisté Tonton.

L'envie ne lui était pas venue. Jusqu'il y a deux ans lorsqu'il avait décidé de devenir auteur, il avait passé... combien? dix-huit... vingt-six... huit ans à

vagabonder de petit boulot en petit boulot. Chanceux, il avait dégoté rapidement un deux-pièces, une agréable soupente sous les toits porte de Montreuil. Peu après qu'il ait signé son contrat de location, les fondations du vieil immeuble de trois étages avaient été homologuées au patrimoine culturel français. Son loyer n'augmenterait jamais, au grand désespoir du propriétaire. L'appartement est minuscule mais très économique, il y vit encore aujourd'hui.

Lorsqu'il avait pris cette décision folle de se prendre pour Victor Hugo, en version plus modeste, il avait choisi un poste de veilleur de nuit dans un hôtel 3 étoiles à deux pâtés de maisons de son appart, *Au Bienvenu*.

— Tu parles d'un nom original... — avait-il grogné tout en contemplant la façade décrépie avant de pousser la porte d'entrée vitrée protégée par d'épais barreaux puis enfileur un long couloir blafard.

Il y est encore. Ce boulot est idéal pour lui: pas de temps ni de fric perdus dans les transports; à part la ronde de 23 h 00 et celle de 5 h 00, il dispose d'une dizaine d'heures pour écrire dans une ambiance silencieuse; et il a la possibilité d'y diner et d'y petit-déjeuner. L'un dans l'autre, il gagne le SMIC, petit loyer, pas de frais de transport, une partie de sa bouffe payée, il parvient même à épargner un peu. Presque dix mille euros en deux ans. Pas mal! Il n'y touche pas:

— Mon trésor de guerre — l'appelle-t-il.

Copines, copains?

Son grand pote, c'est Chris. Chris Papadopoulos. Illustrateur, trente-cinq ans, cul-de-jatte

à cause d'une roquette lors de l'invasion de l'Irak par les Etats-Unis. Alors assistant en fouilles archéologiques, il se rendait au musée de Mosul lorsque une roquette lui avait fauché les jambes. Il habite une charmante petite maison dissimulée parmi les buissons près de la porte d'Orléans. Ils s'étaient rencontrés à la terrasse du *Chaudron d'Auvergne*, une brasserie située dans le Marais où Chris s'installe chaque vendredi à partir de 19 h 00, dont le propriétaire, Denis, un gros pédé moustachu qui malgré ses quarante ans participe encore parfois à des combats de lutte sous le pseudonyme de Mister Bombe H, ne mâche pas ses mots quand un emmerdeur plombe l'atmosphère joviale de l'endroit:

— Viens donc par ici, je vais t'en caler une, que tu vas regretter les doux suppositoires que te mettait ta maman...

Denis ne laisse jamais Chris reprendre le volant le soir même. Il l'attrape comme un paquet poids-plume et le laisse sur une des banquettes du bureau derrière avec une ou deux couvertures. Il est convenu que lorsqu'ils effectuent une virée nocturne dans le quartier, Paul doit toujours ramener l'homme-tronc au *Chaudron*. Les noctambules du coin ont au moins une fois dans leur vie vu déambuler comme une charge de walkyries un jeune poussant en courant le fauteuil roulant d'un cul-de-jatte, les deux hurlant comme des malades! Les policiers ne savent jamais comment les gérer lorsqu'ils les croisent, par crainte de s'imaginer la une du *Parisien* le lendemain matin: « Des policiers maltraitent un handicapé! » Sauf lorsque Chris avait

persuadé Paul de le balancer par-dessus bord depuis le Pont-Neuf. Sans son fauteuil roulant, bien sûr.

Il a quelques copains qu'il a connus au cours d'un de ses petits jobs et qu'il voit de temps en temps pour boire un coup dans un café ou partager un diner au resto, sans plus.

Et les copines?

Jeanne et Fatima, qu'il avait connues lorsqu'il bossait chez un fromager dans le cinquième arrondissement, un établissement dont le luxe ne l'empêchait pas d'avoir l'horrible impression de puer le fromage vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'était pas resté. Jeanne et Fatima restent de bonnes copines, le trio se voit deux ou trois fois par mois, ils vont parfois au ciné ou, idée de Fatima qui avait eu beaucoup de mal à convaincre les deux autres la première fois, au théâtre.

— Le théâtre! *Hijo*, c'est un truc de riche! — s'était exclamé la mère de Paul qui, en bonne Mexicaine, ne s'enthousiasme pas sur un coup de tête.

— Pas du tout, on devrait y aller nous aussi, tu ne crois pas? — avait proposé le Tonton très rarement négatif.

— Pas de copine alors?

— Ben si, je viens de vous...

— Non, copine, ou copain, vous me comprenez...

— Ah! D'accord.

Les dimensions lilliputiennes de son deux-pièces n'encouragent pas une relation stable et fréquente. Il n'empêche. Oui, de temps en temps,

lorsque l'occasion se présente. L'abstinence sexuelle fait quasiment partie des conditions de son engagement à devenir un écrivain un peu, beaucoup connu avant cinq ans.

— Quasiment?

— La théorie... la pratique... mais rien de permanent ni de définitif.

De définitif? Certainement pas! Sa dernière copine s'appelait Ullyana, une Slovène de vingt-deux ans qui participait au programme Erasmus de l'Union européenne. Elle était très mignonne et très sympa mais désordonnée, sale et alcoolique.

— C'est à cause de l'influence russe! — s'excusait-elle.

Quelques galipettes de temps à autre, sans plus car son appart est vraiment petit, grosse dispute au bout de trois mois, départ de la dégueu (comme aurait dit Tonton) et soulagement de l'apprenti-écrivain qui avait découvert que la moindre préoccupation personnelle lui coupe l'inspiration. Il avait même pensé partir s'installer à la campagne mais où? Et rien ne lui garantissait qu'il y serait effectivement plus tranquille.

— Les loyers sont moins chers en province! — avait commenté son père.

— Il faut d'abord obtenir un travail et il n'y en a pas dans ces trous perdus — avait déclaré très sérieusement sa mère dont les origines invitent son mari à ne pas s'embarquer dans des conversations prolongées. Sinon, elles se terminent de la même façon:

— Ne crie pas...

— Mais je ne crie pas!

— Tu vois... tu cries...

— *La gran puta!* Je te dis que je ne crie pas, je parle normalement!

— Eh beh...

Au final... Final de quoi? Il s'était dit qu'en attendant de meilleures conditions pour être écrivain, il n'en aurait pas de meilleures que celles dans lesquelles il s'échine actuellement à embrasser cette carrière.

Il écrit la nuit à l'hôtel, dort le matin jusqu'en début d'après-midi, traîne ensuite quelques heures dans le quartier ou à Paris entre marchés, squares et bistrots. Il n'écrit plus en ce moment car il doit se consacrer pleinement à la correction, la relecture, la *fucking* relecture!

— Moi, ce que j'aime, où je m'éclate, c'est écrire, raconter une histoire, inventer des personnages... mais relire! Qu'est-ce que ça peut me faire chier de me relire!

— Tu ne peux pas demander à quelqu'un d'autre? — avait demandé son père adoptif toujours prêt à trouver une solution.

— Bah, arrête de relire! — lui avait conseillé sa mère qui était partisane du à quoi se sert d'avoir des problèmes si on peut s'en passer?

— Je ne peux pas! A chaque fois que je relis *Direction Nord*, je tombe sur un tas de trucs qui ne vont pas, des détails, des formulations, un manque de fluidité, des personnages sans relief, des incohérences dans le récit, des fautes de conjugaison... Je dois persister, je n'ai pas le choix.

— Fais une petite pause... — lui avait suggéré Tonton.

— Bah continue alors! Mais arrête de te plaindre! — avait conclu sa mère.

Mieux valait ne pas reprendre la balle au bond, laisser filer, laisser passer, laisser tomber, laisse béton frérot!

Il effectue un ou deux envois de manuscrits chaque fin de mois, après avoir reçu sa paie. Par DHL pour le traçage. Cette précaution dont il met parfois en doute l'utilité lui coûte les yeux de la tête.

— Ou du cul! — avait rigolé Ullyana.

— Quoi! — Paul n'avait pas compris de quoi elle lui parlait.

— Ça te coûte les yeux de la tête, ou du cul! — Eclats de rire.

— Ah...

Elle était vraiment crade, cette Slovène. Il ne regrettait pas de s'en être débarrassé.

— Une jeune fille très bien élevée... — avait déduit son père.

— Encore une petite...

— Ximena! — avait crié son père.

Sa mère n'avait rien ajouté. Elle s'était levée comme une Majesté gravement offensée, le menton hautain, son regard foudroyant les mortels alentour.

— Ne fais pas attention, elle est jalouse... — avait soupiré son père. — Dans une heure, elle se sera calmée, il n'y paraîtra plus.

En réalité, il ne se relit pas dix heures par jour, par nuit. Loin de là, en moyenne... peut-être cinq ou

six heures... A force de le relire, son propre texte lui donne quelquefois la nausée, envie de vomir comme sur le pont d'un navire secoué par un océan qui a décidé d'en finir une fois pour toutes avec cette barcasse ridicule et insolente.

Parfois, il est tenté... Commencer un autre roman tout en continuant d'envoyer *Direction Nord* aux boîtes d'édition. Dans plusieurs *interviews* sur internet, des écrivains insistent, insistent et insistent:

— Remettre l'ouvrage sur le métier — aime à seriner l'un d'eux pour répondre à la question sur le comment de son succès littéraire de rentrée.

— Remettre l'ouvrage sur le métier! — peste Paul. Il déteste ce putain d'écrivain. Parce qu'il a raison. A quoi bon le seriner pourtant?! On le sait qu'il faut bosser pour avoir des résultats. Faut être vraiment couillon:

— Oui... si vous voulez être écrivain, je vous conseille de travailler beaucoup, de vous relire et de vous faire relire jusqu'à plus soif.

Faut être vraiment tarte pour donner ce genre de conseils, non? On avait compris depuis le début, pas besoin de vos débilités que vous débitez comme un sage-sorcier trônant sous son baobab, ce que vous n'êtes pas. Au moins, les bouquins de cet écrivain, en tout cas celui que Paul avait lu, est un bon bouquin, indéniablement. C'est toujours ça de sauvé.

Mais alors? Que faire?

Paul observe la mine de l'employé de DHL. Il y est habitué:

— Quel est la nature de l'objet? — pour remplir la petite case correspondante sur le bon de commande-facture.

— Manuscrit. — Il se sent fier et modeste lorsqu'il dit ce mot, « manuscrit », mais fier.

— Manuscrit?

Il s'interroge une fois encore de pourquoi n'a-t-il pas répondu d'un trait « manuscrit de roman ».

— De roman. C'est le manuscrit d'un roman.

— Oh!

— Ah...

« Oh! » accompagne des yeux admiratifs, Paul imagine son interlocutrice lors du diner familial:

— Vous ne devinerez jamais qui j'ai eu aujourd'hui comme client...

— Beyoncé!

— Non. Un écrivain...

Paul préfère s'arrêter là, on ne sait jamais:

— Connu?

— Heu... non.

— Ah...

Le même « Ah... » que lorsque:

— Manuscrit?

Pourquoi n'a-t-il pas dit tout de suite qu'il s'agit du manuscrit d'un roman?

— Oui, c'est le manuscrit d'un roman.

— Ah...

Il se ressaisit. Une employée de DHL ne fait pas un *best-seller*. Quelques secondes de désespoir l'envahissent: qu'est-ce que son manuscrit a de plus que la liasse de documents que le monsieur d'à-côté

envoi à son avocat pour pouvoir bénéficier d'un héritage? Qui peut comprendre que cette pile de feuillets qui sentent bon l'encre fraîche de l'imprimante lui a coûté tant de...

Tant de quoi?

Non, rien.

Il sort des bureaux de la compagnie de transport avec son reçu à la main. Il revient dans le hall pour le jeter dans une poubelle. A quoi bon entasser les reçus d'expédition de manuscrits? Son geste lui fait penser au naufragé lançant une bouteille à la mer.

Petit café en terrasse. Il fait frais, le ciel est limpide, l'air brille comme s'il se trouvait au sommet des Alpes et non en plein Paris. Paul aime ce climat. Dans le café-PMU s'agitent les buveurs, les fumeurs et les parieurs. Les buveuses, fumeuses et parieuses sont rares. Qu'est-ce que ces gens peuvent en avoir à faire qu'un écrivain en herbe est assis en terrasse? La vie n'est pas une BD de Tintin et Milou:

— Monsieur Tintin, s'il vous plaît, un autographe!

— Je vous en prie, un selfie avec Milou, s'il vous plaît!

— Oh, ne seriez-vous pas...?

— Oui, je vous ai vu à la télé, à *la Grande Librairie!*

Il n'y voit aucune ambiguïté.

— J'aime écrire, je m'éclate, j'invente des histoires, on dirait presque une thérapie.

— Envie d'être célèbre, quoi! — Cette connasse de Béatrice, une autre copine... Combien de fois ne lui avait-on pas fait ce commentaire vexant?

— Non, juste le plaisir d'écrire et envie de faire du fric pour m'acheter une maison avec vue sur la mer.

— En tant qu'artiste, ne faut-il pas de la reconnaissance et donc de la gloire pour devenir riche?

— Pas si conne la Béatrice.

Il commande un autre café-calva. Elle exagère, Béatrice, il existe des auteurs de *bestsellers* dont on ne sait absolument rien.

— En es-tu si sûr? — s'interroge-t-il.

Il tourne en rond dans sa tête. Ce même coup de barre après chaque envoi de manuscrit. Le plus pesant est la solitude. Personne à qui parler de son écriture. Tous les artistes sont victimes de la solitude, non?

— Tu t'égares, Popaul! — le met en garde une petite voix. — Tu n'es pas seul. Tu as besoin de savoir ce qu'on pense de *Direction Nord*, c'est bien différent. Ou alors tous les artistes sont seuls. Tous les gens qui travaillent! Non, c'est ridicule. Ton problème tient à ce que tu n'as pas d'écho à tes efforts. — Sa bouche répète à voix haute ce que vient de pondre sa pensée:

— Ton problème tient à ce que tu ne reçois pas d'écho à tes efforts. Hum... Ouais... — A pas l'air vraiment convaincu.

— Auriez-vous l'heure?

Il lève la tête. Il avait oublié qu'il est assis à la terrasse d'un bar-PMU. Un type normal habillé normalement, avec une gueule normale, regard normal, répète:

— Auriez-vous l'heure?

Bien qu'il distingue un smartphone dans la main gauche du type, il consulte le sien:

— Presque 15 h 00.

— Merci. J'ai perdu ma montre. Merci. —
marmonne l'homme en s'éloignant en direction de où il n'y a plus ni halles ni trou des Halles.

Paul se dit qu'il pourrait attraper ce moment au vol et en faire un chapitre avec des fous perdus dans le temps, Temps avec une majuscule. Puis il comprend qu'il ne suffit pas d'observer les autres tout en tournant subtilement le switch des perceptions comme un programme de machine à laver (lavage – rinçage – essorage) et monter en épingle n'importe quel fait divers (fait divers et non fait-divers) pour devenir écrivain.

— Tu es jeune, tu as le temps...

La ritournelle de son père Tonton lui revient en tête. Il est spécial cet imprimeur, il l'a toujours été. Il lit comme un forcené, Ximena également, au contraire de leurs parents respectifs. Il a toujours encouragé les vellétés d'écriture de Paul:

— Tu ne peux pas commencer avec des nouvelles?

— Et si tu t'essayais d'abord au journalisme?

— Tu as regardé l'autoédition? C'est de l'arnaque, non?

— Participe à des concours, on ne sait jamais...

— Quatre cents pages, c'est peut-être beaucoup pour un début.

— Oui, j'ai lu *Direction Nord*! Je ne suis pas une référence en la matière, je n'y connais rien en littérature, désolé... mais en tant que lecteur, j'ai bien aimé. (Sa mère, elle, n'avait fait aucun commentaire: Ximena ne commente jamais ses lectures.)

— Il te faut des contacts. Je ne sais pas moi, participe à des ateliers d'écriture! Ah, tu y avais déjà pensé...

— Je peux te l'imprimer ton chef-d'œuvre, quelques centaines d'exemplaires, mais qu'est-ce que tu vas faire ensuite de ta palette de bouquins?

— On ne peut pas envoyer un manuscrit en ligne?

Ce dernier commentaire n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

— Incroyable ce ciel, non?! On se croirait à Chamonix! Où sont mes skis?!— s'écrie un client rigolard tout en poussant la porte du café-PMU.

Paul avait endossé sa combinaison d'écrivain surfeur. Après plusieurs jours d'errance sur un océan d'huile, il avait failli mourir... d'ennui. Rien d'excitant à consulter des pages et des pages d'écran, des listes infinies d'éditeurs, pour la plupart inconnus au bataillon. Il donnait les infos requises, hop le fichier joint, envoyez! Et après?

Après, le même silence qu'auparavant mais plus lourd, plus profond, plus figé. Pire:

— Qu'est-ce que je fais assis devant cet écran?
Pire encore?

— Où se traîne à une vitesse supersonique ma misérable demande de reconnaissance littéraire dans

ces centaines de milliers de kilomètres de câbles qui charrient du porno à 33,33 % ?

Encore pire que pire? En êtes-vous bien certain? D'accord, vous l'aurez voulu.

— Personne ne le lit et plus de gens écrivent que de gens lisent en France.

Dans ces conditions, hors de question de dresser la liste des envois effectués en ligne. Pour comparer chaque semaine le nombre de maisons d'édition contactées avec l'absence de toute réponse, avec même pas un courrier disant « bien reçu »? Alors, évidemment, on parvient, très facilement je vous assure, au sommet du pire; au plus profond du pire. Paul souffrait auparavant de l'absence de résonance. Il se tord maintenant de douleur dans la disparition de tout écho dans un échange de vous à moi. Venant d'un anonyme, l'indifférence m'est indifférente. Venant d'un individu ou d'une institution clairement identifiés, ça fait mal. Beaucoup plus mal. On se raccroche à n'importe quoi tout en évitant les récifs aux bords tranchants comme du verre d'alcools qui n'ont rien d'apollinariens ou de paradis artificiels plus artificiels tu meurs.

— Ah non, ça suffit, les paradis artificiels, j'en ai suffisamment soupé!

— Tout de suite, monsieur! — se retourne le serveur qui est occupé à servir un *brunch* en milieu d'après-midi à trois individus à la gueule peu avenante. Il s' imagine la dégaine de ces trois bandits de grand chemin, ne leur manque qu'un foulard sur la tête et un mousquet à la main. — L'addition?

— Euh, non... Un autre café-calva... Attendez, quelle heure est-il? — demande-t-il en jetant un œil sur son phone pour ne pas imiter le dingue de tout à l'heure. — C'est fini, nous sommes déjà dans la tranche horaire suivante... un demi s'il vous plait. Avec une portion de quelque chose, c'est possible?

— Olives, cacahouètes, pâtés et fromages... tout ce que vous voulez, jeune homme.

Il remercie en silence cet homme si courtois de lui avoir rappelé qu'il est jeune, lui qui il y a à peine deux minutes était perdu dans des ronds-de-jambe de vieillard.

— Un peu de tout, je suis ici pour un moment.
— Pourquoi cette précision!?

La figure interloquée du serveur confirme qu'il aurait mieux fait de ne pas en rajouter. Sa mère le lui répète souvent:

— *Hijo*, tu parles trop!

Intarissable Mexicaine sans vergogne...

— Je n'ai jamais mis les pieds au Mexique. Voir le Mexique et mourir, faut que je me grouille! — songe-t-il. — Je ne vais pas camper, ne vous inquiétez pas! — dit-il au serveur.

— Moi, vous savez, je termine mon tour et il en vient un autre, si vous êtes encore là...

— Bien sûr. Non, je suis écrivain et je... traverse un moment... d'incertitude...

— Je vois... Vous ne savez pas quoi faire!

— Exactement.

— Ne faites rien.

— Excusez-moi?

— Si vous ne savez pas quoi faire, profitez-en pour ne rien faire, ce n'est pas si souvent que ça arrive! Bon, je vous amène ça.

Le soleil réapparaît timidement. Un jeune homme est attablé là-bas... On dirait qu'il se demande sur quelle planète il a atterri.

Il a toujours eu de la chance dans la vie. Pense Carlos lorsqu'il reçoit de l'agence immobilière les clés du deux-pièces qu'il vient de visiter rue de la Verrerie, à quelques centaines de mètres du quai de Gesvres. Ce n'est pas immense, l'équivalent d'une dizaine de chambres de bonne dont on a supprimé les séparations, en revanche la lumière y pénètre à flots. Pense Carlos lorsqu'il salue en baragouinant dans l'ascenseur ou plutôt à la sortie de l'ascenseur une femme d'une soixantaine d'années qui semble inquiète lorsqu'elle le voit descendre au même étage qu'elle :

— Bonjour, Madame, je suis le nouveau voisin.

— Je ne suis pas au courant que nous avons un nouveau voisin.

— Je m'appelle Carlos Bermudez.

— Ah, vous parlez espagnol alors ?

— Oui, bien sûr.

— Bien sûr, bien sûr... Avant d'être prof de littérature française, j'ai été prof d'espagnol. Parlons espagnol parce que votre accent français...

— D'accord, mais... euh... un des objectifs de mon séjour ici est d'apprendre le français!

— Vous êtes en France depuis longtemps?

Il hésite. Il n'a pas vérifié le tampon d'entrée de son vrai faux nouveau passeport:

— Quelques jours...

— Quelques jours! Vous ne vous débrouillez pas si mal que ça! — Elle farfouille dans son panier de courses mais semble ne pas trouver ce qu'elle y cherche. — En vacances alors?

— Oui, j'ai un visa de trois mois que j'espère prolonger ensuite de trois mois supplémentaires.

— Six mois pour apprendre le français, il va falloir vous secouer!

— Je n'ai rien d'autre à faire — commente-t-il en glissant la clé dans sa serrure. — Vous voulez entrer?

La vieille hésite, jette un regard de biais vers rien, franchit les quelques mètres qui les séparent et entre:

— Oh, vous avez déjà meublé, c'est chou!

— Je le loue meublé.

— Combien?

Carlos fronce le front: on lui a toujours dit que les Français avaient horreur de parler chiffres, surtout des leurs.

— 1500 euros.

— Ah, quand même! Ils ne s'emmerdent pas à l'agence...

— Pardon?

— Non, rien...

— Je suis désolé, je viens d'arriver, je n'ai même pas de quoi vous offrir un café.

— Offrez-moi un verre d'eau! — s'exclame la vieille dame en s'asseyant sur une des chaises du salon-salle à manger.

Il est bien embêté.

— De l'eau du robinet!

— Vous êtes sûre?

— Soixante-trois ans que je la bois, il ne peut plus rien m'arriver!

Il lui tend un verre d'eau tandis qu'elle verse des graines de tournesol sur un mouchoir qu'elle a posé sur la table:

— Merci. Tournesol?

— Non merci —. Sans savoir pourquoi, peut-être parce qu'il n'a rien d'autre à penser, il se souvient du contrat de la semaine dernière. Un visage, une ou plusieurs adresses, un emploi du temps. On lui donne aussi un jour, une heure et des outils de quoi opérer dans les meilleures conditions.

— Nous pourrions nous arranger, vous et moi.

Laurent Moudrass. Ils lui donnent très rarement un nom. Sauf s'il peut y avoir confusion avec une personne proche. Ce Moudrass avait-il un frère jumeau, un clone?

— Nous pourrions nous arranger, vous et moi.

— Pardon?

— Je disais: nous pourrions nous arranger, vous et moi!

Il fixe la dame avec circonspection: quel accord pourrait bien passer cette vieille corneille en train de picorer ses graines de tournesol avec un jeune tueur à gages qui a tout l'avenir devant lui?

— Nous arranger?

— Oui, un accord mutuel.

Ne dissimule-t-elle pas sous ses airs de ménagère inoffensive la patronne acariâtre et dictatoriale qui dirige le quartier en faisant régner la terreur grâce à une troupe d'adolescents drogués et sanguinaires qui lui sont entièrement dévoués?

— Quel genre d'accord?

— Je vous donne des cours de français et en échange vous faites mes courses et vous sortez Geneviève.

Ils accordent leurs violons: les courses, ce sont des achats. Dans ce cas précis, une fois par semaine, quelques magasins du coin, le marché du dimanche matin et le marché aux Fleurs.

— Qui est Geneviève?

Il s' imagine une autre vieille avec des béquilles, un fauteuil roulant, sans bras et avec des trous de mémoire.

— Geneviève? C'est ma plus vieille et meilleure copine. — Elle se met à compter sur ses doigts: — Trente ans, trente ans que nous vivons ensemble.

— Un couple de vieilles gouines?! — s'inquiète Carlos. — Ah, Paris! — songe-t-il.

— Venez, je vais vous la présenter!

Il ne lui a pas encore répondu qu'elle a ramassé le mouchoir avec les graines de tournesol dedans pour le mettre en boule dans sa poche, elle a son panier de course à l'épaule et elle le tire par la manche, le pousse, le tire encore, ouvre la porte de son propre appartement et le pousse gentiment mais fermement dans un salon qui ressemble plus à un jardin botanique que... qu'à un salon.

— Geneviève!

Carlos s'attend à voir une grosse femme avec des bigoudis posée dans une chaise roulante ou Jane s'élançant d'un liane à l'autre.

— Geneviève! Geneviève! Geneviève! — crie la vieille en traversant les pièces; l'appart est très grand. — Où es-tu cachée, petite coquine?! Carlos, asseyez-vous, j'arrive!

— Faudrait pas que ça vire au porno ! — panique Carlos tout en se laissant tomber dans un fauteuil, un vieux fauteuil, mais de bon goût comme tout l'ameublement alentour.

— Geneviève! Où est-tu?! Ça suffit maintenant, tu vas voir ce que tu vas prendre, petite emmerdeuse!

— La fessée? — s'interroge Carlos. Il s'attend au pire mais reste assis, par curiosité. — Paris est un endroit tellement original, pittoresque, surprenant! On verra bien...

— Ah, te voilà, petite garce! Que fais-tu là-dedans? Veux-tu que je te prépare un bain? Carlooooooooo, venez, je l'ai trouvée!

Il prend un couloir, coude, autre couloir, deuxième porte à gauche, l'appart est immense!

— Euh, vous vous appelez comment!?

Elle est penchée sur la baignoire, une vraie et grande baignoire à l'ancienne posée sur d'épaisses pattes de lion et des griffes d'aigle comme dans l'ancien temps.

— Dorothée, vous pouvez m'appeler Do. Approchez, elle ne mord pas, bien que... — Carlos s'imagine un dentier sautillant de ci de là à la recherche d'une proie. — Elle sait ce qu'elle veut, cette vieille maline... — marmonne madame Do tout en ouvrant en grand le robinet d'eau froide. — Regardez, elle est ravie! Hein, Geneviève que tu es contente?!

Pas de cris, pas de gémissements, pas de bêlements ni de rugissements, Carlos s'approche à pas de velours. Le hasard fait, prenant en compte l'orientation de l'appartement, de la salle de bains, de la baignoire et de Carlos lui-même que la première chose sur laquelle il tombe est son regard. Noir, perçant mais nonchalant. Sa tête est tellement ridée qu'il ne peut s'empêcher de la comparer avec celle de madame Do.

— Elle est en train de vérifier si vous êtes un ami ou un ennemi — l'informe cette dernière.

— Elle pourrait m'agresser si elle ne m'aime pas?! — plaisante Carlos.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Vous connaissez le gros débile du premier étage, le vieux fachos qui ne sait pas s'adresser aimablement aux gens? S'il n'était pas proprio celui-là...

— Non, je n'ai pas encore eu ce plaisir.

— Cela ne saurait tarder, il se prend pour le représentant local de la STASI.

— STASI? — s'interrogea Carlos. — Une annexe de la SNCF, de la RAPT, ou RATP il ne se souvient pas, ou du PAF? Le PAF? Un truc dont ils avaient discuté hier soir à la télévision mais il n'avait rien compris. Immersion, il a besoin d'immersion linguistique!

— Figurez-vous qu'un jour, il s'est mis à me crier dessus, des propos inintelligibles comme d'habitude, sur le trottoir face à l'entrée de l'immeuble. C'était en milieu d'après-midi, je ramenaï Geneviève de sa promenade. Vous n'allez pas me croire, elle s'est littéralement jetée sur lui pour le prendre à la gorge.

— Elle a des dents? — s'étonne Carlos.

— Non, des épines — répond-t-elle en ouvrant le bec de Geneviève comme un dompteur la gueule d'un fauve. — Et le poids! Il suffoquait le petit nazi!

— Elle pèse combien?

— Elle mesure exactement un mètre et doit peser actuellement autour de cent cinquante kilos...

Il se hasarde à caresser la carapace de Geneviève. Aucune réaction.

— Comment est-elle arrivée jusqu'ici?

— C'était à la mode dans les années soixante-dix, quatre-vingt. Vous les trouviez ici pas loin, le quai des Oiseaux, vous connaissez?

— Pas encore...

— On les offrait aux enfants comme si c'était des poupées ou des baigneurs, une honte! Chaque morveux voulait son petit crocodile, sa petite tortue.

— Mais...

— Selon les vendeurs, ces animaux avaient reçu des injections qui les empêchaient de cr... de grandir. Comme des animaux miniatures... tout petits. La mode suivante, vous verrez les modes passent vite ici, a été de s'en débarrasser en les jetant dans les toilettes. Vous tiriez la chasse d'eau et terminé! Avec le temps, on a retrouvé des tortues énormes dans des rivières et on raconte même qu'un égoutier parisien s'est fait mordre une jambe par un caïman de bonne taille.

— Pas d'injection alors?

— Je ne saurais vous dire, je ne suis pas zoologiste. Geneviève m'a été laissée par un voisin, monsieur Laborde, bien aimable, qui l'avait achetée dans les années soixante-dix.

— Vous voulez dire qu'elle a... cinquante ans!

— Au moins mais c'est une gamine, une vraie gamine!

— Et votre proposition est que je la promène dans le quartier... et la police?

— En laisse, en laisse! Elle adore se promener au square de la tour Saint-Jacques. J'ai un diable pour la transporter jusqu'au parc, mais à mon âge... Elle a tous ses papiers y compris son carnet de vaccinations.

— Oh!

— Une petite heure deux à trois fois par semaine, pas plus...

— Ah!

— Les courses, la balade de Geneviève et en échange, deux heures de cours de français par jour, une en milieu de matinée et l'autre en fin d'après-midi...

— Ok!

— Vous ne perdez pas au change, les jeunes mères de famille qui fréquentent le parc sont en général attirées par les jeunes pères célibataires, alors un jeune Mexicain avec une tortue, je vous laisse imaginer... — glisse madame Do en lui lançant un clin d'œil coquin.

— C'est clair, elle ressemble plus à une tortue des Galapagos qu'à un poisson de bocal.

— Elle est une tortue des Galapagos, et je ne saurais vous dire comment elle est arrivée jusqu'ici... En courant, en volant?

— Volant, peut-être, mais courant...

— Ne vous y fiez pas, jeune homme! Geneviève peut être très leste et rapide. D'ailleurs, à ce propos, ayez toujours un œil sur elle au parc, qu'elle n'aille pas bouffer un de ses bambins pendant que sa charmante mère cède lentement à votre irrésistible charme latinoaméricain. *Caramba!*

Tout le quartier connaît Geneviève, à part des touristes qui s'ébahissent plus que nécessaire et demandent la permission de se prendre un selfie avec elle. La première fois que Carlos l'emmena en promenade, il n'y eut que deux anicroches: le gardien du square de la tour Saint-Jacques lui rappela que la tortue devait être tenue en permanence en laisse; l'autre petit incident fut un gamin d'une famille biélorusse qui

fit un caprice pour être pris en photo à cheval sur Geneviève. Alors que les parents se rangeaient du côté du petit chieur, Carlos, avec son peu de vocabulaire français, fit comprendre à Monsieur Nouveau Riche de l'Europe de l'Est que s'il l'obligeait à se lever du banc où il était assis, ce serait pour lui casser la gueule. Une erreur monumentale, dans sa position. Désobéissant à une des consignes basiques de Comanche S.A.: la discrétion!

Carlos se demande parfois si Geneviève n'est pas passée de tortue à chienne. Par exemple, lorsqu'il sort le diable du cagibi pour la transporter jusqu'au parc: Geneviève quasi accourt pour s'installer elle-même sur le diable, il ne lui manque que la queue qu'elle ne remue pas. Autre exemple lorsqu'elle se colle à sa propriétaire quand celle-ci reçoit la visite de personnes inconnues. Madame Do avait raison, rien de mieux qu'un reptile chélonien pour se faire draguer par les jeunes mères de famille:

— Je peux toucher? Oh, mais c'est très dur!

— Je ne vous crois pas! Ou bien vous l'interprétez à votre façon! — Madame Do était pliée de rire.

Carlos lui raconte tout ce qu'il fait car telle est la méthode pédagogique appliquée par la vieille dame pour qu'il apprenne à parler français vite et bien:

— Alors, qu'as-tu fait hier? Que t'est-il arrivé?

Pour le bonheur des deux, le cours de langue dure bien plus que deux heures par jour. Ils sortent souvent ensemble, soit pour se balader, voir une expo

ou boire un verre en terrasse mais pas trop loin de l'appartement:

— Je ne supporte plus le métro — lui avait confié un jour madame Do, — surtout l'odeur...

Leur terrasse de bistrot préférée est juste en face de leur immeuble, *Au qu'a bien fait*. Ils dégustent un petit jaune après une marche marathonnienne dans une exposition à Beaubourg à propos de la photographie et les nouvelles technologies.

— C'est trop grand, trop long... — se lamentait-elle.

— Il faut le faire en plusieurs fois...

Quand ils n'échangent pas à propos des vacances de Carlos, ce dernier parle du Mexique à la petite vieille qui a une vision plus qu'exotique de ce pays:

— Le Mexique en trois mots? Laissez-moi réfléchir... Zapata! Les ruines aztèques... Et le trafic de drogue!

Tout illettré qu'il est, le jeune homme a toujours été curieux à propos de son propre pays:

— Ah, Emiliano Zapata! *El Gran Macho!* N'est-ce pas?

— J'aurais eu un époux comme celui-là! Pardonne-moi, mon brave Albert, mais...

— Zapata comme mari? Impossible, complètement impossible! — Carlo a appris à ménager ses effets avec la vieille dame.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il était homo.

Dans ce genre de situation, madame Do le fixe, émet un grognement qui se veut positif et change de sujet.

— Je regrette de ne jamais avoir eu l’occasion de visiter des ruines aztèques. Ou incas, ou mayas.

— Vous aimez les vieilles pierres?

— Je ne vous parle pas des ruines, Carlos, je fais référence à de grandes civilisations, égalitaires...

— Egalitaires, hum... — l’avait-il interrompu, — j’imagine les grands prêtres chargeant des pierres de l’aube jusqu’au coucher du soleil pour construire leurs pyramides. C’était des sociétés esclavagistes, sans parler des sacrifices...

— D’accord, Carlos, d’accord, mais le zéro, le calendrier de Vénus...

— Vous confondez avec les Mayas...

— Vous croyez?

— J’en suis sûr, mais vérifiez.

Grognement positif de la petite vieille.

— Imaginez, Carlos, imaginez, ils sont tellement riches qu’ils ne savent pas quoi faire de leur argent! Je me suis trompée de métier...

— Ah, vous vous imaginez cheffe d’un cartel de trafiquants de drogue... Bravo!

— Ecoutez, ne faites pas le scandalisé, je suis en train de regarder une série sur Netflix qui en fait l’apologie, alors, hein?!

— Dommage, car ces gens sont mauvais pour la société, le mauvais exemple qu’ils donnent aux jeunes, la violence, les balles perdues qui frappent des victimes innocentes, leur cruauté, sans parler qu’ils

achètent la police, la justice... Alors là, bravo Madame Do!

— Je vous parle du côté pittoresque. Evidemment que je suis contre la drogue!

Silence de Carlos.

Paris, Paris et ses femmes, tout un cliché aussi, dans lequel il tombe à chaque paire de fesses qui passe.

Blanches.

Blondes.

Des yeux clairs.

Pas introverties comme les femmes de chez lui; selon lui.

Pas très fessues...

On ne peut pas tout avoir.

De toutes manières, pour le moment, il n'a rien du tout.

Pour le moment, il doit améliorer son français et écouter les opinions de madame Do sur le sujet. Parce que madame Do, elle a beaucoup de thèmes à commenter concernant les hommes:

— J'en ai au moins autant pour les femmes!

Tu t'imagines une Mexicaine t'expliquant tous les *trucos* des femmes? Inimaginable! C'est la France, c'est Paris! Selon Carlos.

— Il faut que tu te mettes ça dans le crâne, mon petit: les femmes, c'est comme les hommes.

— Il y a des différences... — tente Carlos.

— Une, il en existe une. Les hommes ne se contrôlent pas, ils ont une bite à la place du cerveau.

— C'est vrai.

Le Mexicain a vite compris que les Français, et les Françaises, sont beaucoup plus pudiques en ce qui concerne leurs revenus que concernant la sexualité, le sexe, ou le cul. Tout assassin endurci qu'il est, il lui arrive encore de rougir ou de baisser les yeux devant des propos anodins pour la Française moyenne:

— Je peux toucher? Oh, mais c'est très dur! Je vous jure qu'elle avait un regard de petite chatte aguicheuse.

— Dans ton film, mon pauvre Carlos, dans ton film. En plus...

— En plus...?

Enfin, une bouée de secours!

— En plus, cela fait combien de temps...?

— Combien de temps...?

— Tu n'as pas baisé depuis que tu es arrivé ici, non?

Brasse coulée, les joues en feu, la queue dépitée.

— Non...

— Tu prends tes rêves pour la réalité... As-tu essayé la branlette?

— La...?

— La branlette...

Il pense avoir compris le mot mais, venant d'une femme de cet âge, c'est encore lui qui s' imagine ce qui lui convient le mieux; selon lui.

En réalité, madame Do le fait exprès. D'utiliser des termes vulgaires que Carlos ne connaît pas. Elle se soulage, elle en profite.

— Si j'avais quarante ans de moins... Quarante ans, un sacré paquet d'années, des tonnes de temps! Ah, mon pauvre Albert, je suis désolée mais tu ne m'as jamais emmenée au sommet des pyramides, tu n'as jamais porté de chapeau pointu et de cartouchières en bandoulière, même pas une petite cigarette d'herbe hallucinogène juste pour goûter!

Pour elle, Carlos est agent d'import-export:

— Comme moi je suis la mère Noël.

Elle s'en fiche éperdument. Ce gamin tombé du ciel lui permet de rompre sa solitude.

— Plus on est vieille, plus on est seule.

Il peut lui raconter tout ce qu'il veut, n'importe quoi.

Elle, elle prend garde à ne pas dire n'importe quoi.

Même si l'envie ne lui manque pas.

Ce qui importe, c'est sa présence, qu'il soit là; le reste...

Ne rien faire. Un conseil bien étrange...

— C'est bien beau mais il faut bien que je finisse ce que j'ai commencé — se répète Paul tant en classant les factures et reçus de paiement de ce jour.

On sonne à l'entrée. Il mate la pendule murale sur le mur d'en face: 2 h 18. Il n'aime pas ça. Il préfèrerait que ce soit un ivrogne qui s'amuse comme un gamin de huit ans et qui a déjà déguerpi que qui que ce soit d'autre. Il allume toutes les lampes du couloir d'entrée avant de s'approcher de la porte vitrée. Il n'y voit goutte car le verre déformé et la pluie ne le laissent distinguer qu'une ombre avec une capuche à travers les barreaux.

— Braquage?

Il appuie sur le bouton de l'hygiaphone, se remémorant cet air du groupe *Téléphone* que sa mère

avait chantonné durant des années avec son accent *latino*:

*Parrrez parrrez dans l'hygiaphone
T'as pas besoin d'sonner demande à
l'interrrphone
Si t'as envie d'quelqu'un décrrroch'ton
téléphone*

— Oui, bonjour. Que puis-je pour vous?

A travers la vitre, il observe une silhouette déformée et dégoulinante se pencher vers l'interphone.

— Bonjour. Il vous reste des chambres libres?

Voix féminine jeune. Très jeune. Paul se souvient de la consigne, une parmi des centaines de la part de monsieur Laborde, propriétaire et gérant de l'hôtel: jamais de mineur non accompagné!

— Oui.

— Je peux entrer?

— Oui, oui, bien sûr!

Il ouvre la porte avec empressement tout en gardant une main dans sa poche droite au cas où il faudrait sonner l'alarme au commissariat du quartier. Une ombre frêle se glisse dans le couloir, il se penche pour examiner la rue: personne à droite, personne à gauche, avant de refermer la lourde porte bardée d'épais barreaux de métal, comme le reste de la façade. La silhouette est de dos, plantée devant la réception, elle a laissé quelques traces d'humidité sur le carrelage comme indiquant à Paul le chemin à suivre. Il passe derrière le comptoir, il n'arrive pas à voir le visage de

la visiteuse qui garde sa capuche rabattue sur sa tête baissée.

— Une chambre pour une personne? — demande-t-il tout en posant une fiche d'entrée sur le comptoir.

— Oui, une personne. Combien ça coûte?

— 250 la nuit mais je vous la laisse à 200 vu votre heure d'arrivée.

— Merci. Le petit-déjeuner est compris?

— Oui, de 7 h 30 à 10 h 00. Vous voulez que je remplisse votre fiche?

— S'il vous plait — lui répond l'ombre tout en fouillant dans un grand cabas de cuir rose; Paul déteste le rose. — Tenez...

Il saisit la carte d'identité et se met à remplir la fiche à voix haute:

— Nom: Khadîdja.

— Prénom: Khadîdja.

Il lève la tête, la jeune fille a retiré sa capuche, cheveux noirs très courts, yeux noirs soulignés avec un épais trait de kohl, nez aquilin, lèvres roses et pulpeuses, petit menton volontaire. A mieux regarder, ses yeux ne sont pas noirs mais d'un vert foncé.

— Vert pré? — se demande-t-il.

— Khadîdja Khadîdja, oui. Ne me demandez pas pourquoi mon nom est un prénom et mon prénom le même prénom, je n'en sais rien.

— Je ne... Sexe: F. Née le 14 juillet... 14 juillet 2003. Ouf! elle est majeure...

— Pareil, je ne sais pas pourquoi... — soupire la jeune fille victime d'une série de fatalités inexplicables.

— Née à Goussainville. Taille: 1 m 54. — Il relève la tête par réflexe.

— Vous pensez que j'ai triché sur ma taille? — Elle n'a pas l'air de plaisanter comme si elle envisageait tout à fait possible que l'on essaye de gratter quelques centimètres sur ses papiers d'identité.

— Je... Pourquoi auriez-vous triché? — la questionne-t-il tout en remplissant les cases de la date d'entrée et de sortie: — Juste une nuit?

— Oui, une nuit, un bout de nuit.

Il se rend compte qu'elle n'a pas répondu à sa question sur la tricherie. Ou est-ce lui qui ne lui pas laissé le temps de répondre?

— 200 donc — lui dit-il tout en lui rendant sa carte d'identité. Signez ici, s'il vous plait.

Elle signe puis dépose un billet de deux cents euros sur le comptoir.

— Je peux vous donner votre reçu au petit-déjeuner?

— Oui, bien sûr.

— Suivez-moi — lui indique-t-il en décrochant la clé de la chambre 7 de son clou. Il l'entend trotter derrière lui. Elle n'a pas de bagages. Il s'en contrefout. Pourtant, quand on parle hôtel, réception, chambre, clé, on parle toujours de bagages. Il se souvient du cours d'anglais sur le thème:

— *Hotel.*

— *Hotel.*

— *Reception.*

— *Reception.*

— *Room.*

— *Room.*

— *Key.*

— *Key.*

— *Luggage.*

— *Luggage.*

— Ah, tu vois, *luggage*, bagages! — songe-t-il.
— Vous n’avez pas de bagages? — demande-t-il à la cliente tout en s’effaçant pour la laisser entrer.

— Non — répond-t-elle en franchissant le seuil.
— C’est un problème? — l’interroge-t-elle tout en retirant son imperméable dégoulinant qu’elle jette sur le dossier d’une chaise.

— Non — répond-il sèchement.

Elle n’a pas besoin de savoir qu’il est convaincu que si on ne change pas de slip et de chaussettes chaque jour, on est de l’espèce des dégueulasses (comme dirait Tonton). — Les codes d’entrée pour le wifi sont sur la table de nuit. Je vous laisse — ajoute-t-il tout en rebroussant chemin vers l’entrée de la chambre.

— Comment tu t’appelles? — entend-t-il derrière lui.

Pourquoi passe-t-elle soudain au tutoiement?
C’est quoi l’embrouille?

— Paul — répond-t-il tout en se sentant soulagé d’avoir déjà rejoint le couloir.

— Paul... — Elle se tient sur le seuil de sa chambre. — Cela ne te dérange pas que je laisse la porte entr’ouverte?

Serait-ce une invitation?

— Non, la 8 et la 9 sont inoccupées, personne n'a de raison de passer devant votre porte.

— Bien, merci Paul, bonne nuit.

— Bonne nuit, Mademoiselle.

Une fraction de seconde, un millième de seconde, fugitif mais immédiatement et profondément gravé dans sa mémoire, remonte à la surface. Les frissons et invisibles frémissements de la cliente ne sont pas dus au froid du dehors mais à la peur. Ou à la colère?

Perturbé, il regagne la réception. Son imagination, il a trop d'imagination, c'est pour cette raison, entre autres, qu'il veut être écrivain.

— Ouais, mais pas parano! — grommelle-t-il.

Par habitude et pour se soulager de l'embarrassant moment qu'il vient de vivre, il consulte son courriel. Tiens, Editions de la Tour Malbec! Il l'ouvre:

Bonjour,

Vous nous avez fait confiance et vous avez soumis à notre maison d'édition votre manuscrit « Direction Nord ».

J'ai le regret de vous annoncer qu'il a été refusé lors de l'étude statistique.

Nous vous conseillons de faire attention aux points suivants:

- Nombre de participes présents.*
- Nombre d'adverbes en « ment ».*
- Nombre de verbes faibles.*

- Ainsi qu'à la lisibilité et la longueur générale des phrases.

Utilisez un correcteur spécialisé (antidote, Langage tool...) et faites-vous relire par des tiers.

Cordialement,

Jacques Béranger

Directeur-adjoint

Une mouche passe.

Etude statistique? Qu'est-ce que c'est que ça? Un robot? C'est évidemment vexant d'apprendre que ses efforts littéraires ont été sanctionnés par une machine, un robot? un programme? un algorithme? Voyons... Participes présents, il y en a trop. C'est fort possible. Adverbes en « ment »...

— Ah mais moi, j'aime bien, j'aime vachement les adverbes en « ment »! — essaye-t-il de protester. Vaine rébellion, il le sait. — Verbes faibles... Intéressant! Il ne les identifie pas, les verbes faibles, mais l'idée est très intéressante, améliorer des verbes, les affiner, leur donner plus de force.

— La lisibilité et la longueur générale des phrases... Ah, je m'en doutais! J'ai voulu faire le malin: Proust l'a bien fait! Mais non, les nouvelles technologies, les chaînes d'info, la consommation effrénée, le buzz, les séries, les relations fugaces sur Tinder, la colonisation de la Lune et de Mars, une possible Troisième Guerre mondiale, personne n'a plus le temps de lire et encore moins de comprendre une longue phrase. Merdeeee!!! Utilisez un correcteur spécialisé (antidote, Langage tool...) et faites-vous

relire par des tiers. Un corr... jamais! Putain de machines! La littérature est un des seuls moyens d'échapper à la matrix et voilà-t-y pas que les robots envahissent déjà le secteur. Beuuuuuuuurk!!! Des tiers, des tiers... c'est ce que je fais mais le peu d'amis que j'ai et qui me lisent ne me commentent rien. Je ne comprends pas pourquoi.

Il croit entendre un bruit venant du couloir de gauche, là où dort, espérons-le, Khadîdja Khadidja, avec sa porte ouverte.

Reprendre *Direction Nord*?

Il n'arrête pas. En plus, prenant en compte les commentaires des Editions de la Tour Malbec, il a de quoi faire!

N'est-il pas impatient? D'autres commentaires vont peut-être lui parvenir prochainement...

Ne ferait-il pas mieux de commencer un autre roman? Au moins pour s'occuper...

Presqu'inconsciemment (inconsciemment, exactement!), il pianote « Khadîdja » sur son ordi:

Prénom d'origine arabe. Khadîdja est la première femme du Prophète. Dès le début de la révélation, elle crut en la mission du Prophète et fut la première femme à entrer en islam. De son vivant, le Prophète n'eut pas d'autre épouse.

— La première femme à entrer en islam? Ok, mauvaise pioche!

Il se sent de très bonne humeur. Il a quasiment dormi toute la journée. Il est passé déguster un tartare de saumon à l'*Hôtel Costes* avant de rejoindre le *Au Bienvenu*. Le plat lui a coûté une blinde; il faut bien se faire des petits cadeaux de temps en temps. A peine a-t-il retiré son imperméable et commencé à mettre de l'ordre dans les fiches des entrées et sorties de la journée qu'apparaît une femme en hiyab dans l'entrée, un voile couleur ocre foncé qui lui couvre la tête et la poitrine, de grosses lunettes noires qui la font ressembler à un têtard à hublots des abysses et une énorme valise couleur Barbie qu'elle traîne avec peine.

— Salut, pourquoi me regardes-tu comme ça?

Ah, bon, nous nous tutoyons... Bon... La nuit, ça va, le chef réceptionniste n'est jamais là. Imagine, l'autre là, il tutoie la clientèle, malaise!

— Pour rien.

— C'est à cause du hiyab, ça te dérange?

— Du quoi?

— Du hiyab. Avec hiyab. — Elle retire son voile: — Sans hiyab!

— Ah, ok.

— Tu préfères avec ou sans?

— Sans.

— Pourquoi ça, mécréant lubrique?!

Inquiet, il jette un regard alentour. Ce n'est pas non plus très professionnel de se faire traiter de « mécréant lubrique » par une cliente.

— Oh! Calme-toi, ma sœur!

— Je ne suis pas ta sœur et je n'ai pas envie de l'être. Je blaguais, je ne fais pas les cinq prières

quotidiennes et j'adore la cochonaille. Pourquoi tu as fait cette tête lorsque tu m'as vue?

— L'ensemble... — Un coup d'œil sur sa fiche l'informe que Khadîdja Khadîdja a décidé de rester et a payé une semaine d'avance. L'intéressée plisse ses yeux dont le vert foncé est réhaussé par un fin trait de kohol. — C'est l'ensemble... — répète-t-il. — Le voile musulman, les lunettes de gangster, la grosse valoché rose-bonbon genre je me fais discrète mais on ne voit que moi.

La jeune fille se regarde, regarde ses lunettes qu'elle tient dans la main gauche, la valise appuyée contre la réception:

— D'accord. Je t'embauche comme conseiller en camouflage, ça te dit?

— C'est beaucoup de travail?

— Je ne crois pas. De temps en temps, je te demanderai de valider: discret ou pas discret.

— Tu ne me connais même pas! — Il se met à vérifier les paiements par carte bancaire effectués durant la journée. — Je ne te connais pas non plus, d'ailleurs...

— Donne-moi ma clé stp. — Elle l'a lui arrache quasiment de la main. — Si tu ne veux pas, tu ne veux pas, pas de problème, مسكين

— Qu'est-ce que tu as dit?! — Il se sent vexé sans savoir pourquoi; il se sent donc doublement vexé.

— *Miskin*... Mon pauvre. — Elle lui tourne le dos et s'engage dans le couloir de gauche, sa valoché comme une baleine toute rose qui ne veut pas y aller.

— Toi-même, KK — murmure-t-il.

Elle lâche son cétaqué qui échoue mollement sur l'épaisse moquette pour revenir vers la réception:

— Qu'est-ce que tu as dit, là?

— KK, Khadîdja, c'est un diminutif. Affectueux.

— T'es trop nul! Je vais t'appeler Cucu, d'accord?

— Pas de souci. Bonne nuit, Mademoiselle KK.

— Merci, à vous aussi, Monsieur Cucu, le coco qui a un petit quiqui.

— Oh, mais tu t'amuses comme une petite folle! Petit quiqui... Tu n'en sais rien. En plus, je ne vois pas en quoi c'est honteux de l'avoir petite. — Il reprend sa respiration, il est au boulot, il lui est interdit de perdre son sang-froid. — Alors là, mouchée l'insolente!

— C'est vrai. Je retire.

— Merci.

— Euh... Paul?

— Oui, Khadîdja... — lui répond-t-il en farfouillant dans un tiroir. L'équipe de jour a égaré le reçu d'une livraison de produits d'entretien, les cons!

— Je peux laisser ma porte ouverte...

— C'est ta porte. Il y a deux autres chambres occupées de ce côté, vérifie quand même qui entre...

— Je ne crains rien, gros quiqui me protège! — s'exclame-t-elle en reprenant son éléphant rose par la poignée pour rejoindre sa chambre.

Paul vérifie que personne ne traîne dans le coin:

— Obsédée! — lui crie-t-il.

Arrivée devant sa porte, elle se retourne vers lui, hausse les épaules et disparaît de sa vue.

— Bizarre cette meuf... KK! Je suis vraiment nul, on dirait de l'humour potache, d'ivrogne, ah non! un gamin de trois ans, caca, caca, caca! Nul. Nul à chier... Encore?! Non, non, là je n'ai pas fait exprès! — marmonne-t-il en décrochant sa lampe-torche, son alarme et le trousseau de clés nécessaires pour effectuer sa première ronde.

— Et il parle tout seul, mon gros quiqui?!

Il sursaute. Demi-tour. KK est debout devant le comptoir, tee-shirt jaune canari qui ne dissimule pas une poitrine qui a du caractère et pantalons bouffants noirs. Aux pieds...

— C'est des babouches?

— Ouais. — Couleur Bordeaux avec de fins liserés couleur or.

— C'est très joli.

— Quoi, les babouches?

— Oui, les ba...

— Que les babouches? Mais quel mufle!

— Oh, c'est la première fois de ma vie que j'entends quelqu'un utiliser ce mot!

— Mot? Quel mot?

— Mufle.

— Je ne te crois pas, tu ne t'en souviens pas. Mufle!

— Tout est très joli. — Le problème qu'il voulait éviter: il se met à rougir comme une pivoine.

Elle l'observe, intriguée:

— Pourquoi tu rougis?

— Je n'en sais rien, c'est comme ça, m'embête pas avec ça, ok?

— Bien sûr que non. Alors, tu valides?

— Je valide...?

Elle effectue un tour sur elle-même:

— Mes fringues...

— Ah! Le tee-shirt, j'aime bien la couleur mais... — Grosse rougeur qui monte des joues vers le front.

— Mais?

— Serré. — Alerte, alerte, incendie dans les racines de cheveux!!!

— Serré?

— Bon, un peu...

Elle jette un regard de douanière soupçonneuse à ses seins:

— Ils sont trop gros?

Il tréssaille:

— Comment je peux savoir?

— Depuis combien de temps tu travailles ici?

— Quatre ans.

— Quatre ans! Combien de milliers de paires de nénés as-tu vu défiler ici en quatre ans?!

Il la fixe. Elle a l'air tout à fait sérieuse.

— Je ne les ai pas comptés. J'ai autre chose à foutre.

— Non mais toi, ton opinion perso...

— Sur quoi?

— Tu les trouves trop gros?

Putain, là, il a la tête comme une charge de TNT qui va péter incessamment sous peu. Il doit se reprendre.

— Je ne suis pas spécialiste en seins. Les tiens, à première vue, ils sont normaux. Tout ce que je dis, c'est que le tee-shirt les serre peut-être un peu trop. — Il passe du rouge pivoine au rouge cramoisi: — On devine tes... tétons.

— Non?!

Elle marche quelques pas pour se figer devant un miroir en pied dans le hall d'entrée:

— Merde, c'est vrai, ça craint!

Elle revient, s'appuie des deux coudes sur le comptoir en se mettant sur la pointe des pieds.

— Elle est vraiment petite — songe-t-il en rassemblant à nouveau jeux de clés, lampe-torche et alarme.

— Et le bas?

— Le bas?

— Le bas — répète-t-elle en se distanciant d'un mètre environ du comptoir, les deux mains ouvertes, ses yeux parcourant ses jambes.

— Ah, le bas! C'est sympa, le pantalon bouffant et les babouches, tu ressembles à un petit génie.

— C'est gentil. On ne voit pas trop mes fesses, hein? — Elle se reprend: — Excuse, je suis méchante parfois, c'était pour te faire rougir.

— Encore plus?! — Il essaye de rire mais s'étrangle.

— Désolée, je suis désolée, d'accord. — Elle observe jeu de clefs, lampe et alarme. — Tu vas où?

— C'est l'heure de la première ronde — ronchonne-t-il, car c'est vache-ment plus cool de papoter avec cette meuf que d'effectuer cette putain de ronde...

— Je t'accompagne!

— Non. — Il sort de la réception.

— Allez, je serai sage comme une image, promis, juré!

Il craque:

— Ok, mais silence total.

— D'accord — Elle passe son bras autour du sien comme s'ils étaient un vieux couple en promenade.

Ce qu'ils ne sont pas: elle se réjouit que Paul soit si inoffensif tandis que lui appréhende de se faire sauter dessus à tout moment par cette furie.

— Qu'est-ce que tu notes sur ton téléphone? — Combien de questions a-t-elle posées depuis qu'ils ont quitté la réception? Impressionnant! Et pourquoi ci?! et pourquoi ça?!

— Il y a une infiltration là-haut, dans le coin — lui indique-t-il en y dirigeant le faisceau de sa puissante lampe-torche.

— Hé, tu as l'œil! Pourquoi tu n'allumes pas les lampes du couloir?

— Pour ne pas déranger les clients, la lumière peut filtrer sous les portes d'entrée. Tu as peur?

Khadîdja Khadîdja le toise du haut de son mètre cinquante et quelques:

— Peur? De qui?

— Ok, je n'ai rien dit.

— Et toi?

— Si j'ai peur de me balader la nuit dans les couloirs de ce maudit hôtel? Non, je fais ça deux fois par nuit.

— D'accord, mais avec moi? On ne se connaît pas.

— Ah, pas du tout! Au contraire, être accompagné du petit génie de la lampe à huile me rassure.

— Je vois, Monsieur l'Orientaliste! Tu me préviens quand apparaissent Ali Baba et les quarante voleurs!

— Chut! Baisse le volume, tu veux?!

— Ok, excuse.

Elle fait un peu la gueule.

— Tu boudes?

— Tu regrettes d'avoir accepté que je t'accompagne. Je sais, je suis chiante, tout le monde me le dit.

Il baisse sa lampe-torche, détaille le visage de Khadidja dans la pénombre, il avale sa salive, passe sa langue sur ses lèvres avant de se planter devant elle, les yeux dans les yeux:

— C'est vrai que tu es un peu chiante mais c'est super de faire ma ronde avec toi. — Il hésite mais ne peut se retenir: — C'est plus romantique. — Il se force à rire pour... pourquoi? Il n'en sait rien.

— Romantique? — ricane-t-elle. — Comme si nous étions en gondole à Venise? Excuse, ce n'est pas... — Elle repasse son bras sous le sien: — C'est spécial, ouais, ça me repose, tu me reposes. — Elle se sépare de lui en chuchotant: — Bien, bien, on la termine cette ronde?

— Nous avons terminé.

Il rejoint la réception, elle regagne sa chambre, laissant sa porte entrouverte pour ne pas contrarier les fantômes qui circulent librement dans ses hantises.

Si on le lui demande, ce qui ne risque pas d'arriver, Carlos a deux réponses tout prêtes. La première, boulot boulot, s'il met les pieds dans un bar à puttes, une discothèque ou une boîte de nuit, plus de contrats! A terme, il pourrait même se convertir en un contrat pour un collègue. Pas bon. Pas bon du tout. Il se rabat donc sur les cinémas, les musées, les expos et les restaurants. Il a même essayé le théâtre. La pièce s'appelait *Lapin*, un des acteurs principaux a été victime d'un malaise. Carlos y a vu un mauvais signe donc fini le théâtre. Puis il y a l'histoire de Paris, inépuisable et qui le passionne. L'autre réponse: il veut devenir ce que lui appelle « intelligent ».

— Pas une brute ignorante comme les autres...

— N'exagère pas, il y en a qui s'en sortent très bien... — le corrigeait sa mère, pragmatique. Agaçant

ce réalisme, agaçant... — Regarde ton frère Hector, il ne sait ni lire ni écrire et il est plus riche que tout le reste de la famille réunie!

— *Ay Dios!* Si tu savais de quoi vit ce fils de... ce salopard... — songeait-il.

Hector, l'aîné, est chauffeur de taxi. Il transporte des *gringos* venus adopter un petit Mexicain, ou une petite Mexicaine. De l'aéroport à l'hôtel, de l'hôtel au cabinet de l'avocat, de chez l'avocat aux bureaux de quelques organismes publics pourris jusqu'à la moelle, de là retour à l'hôtel, et finalement retour à l'aéroport, avec un bambin dans les bras. Tout ce tralala ne prend pas plus de soixante-douze heures, la machine est bien huilée et arrose tout un petit monde qui justifie son implication dans ce trafic d'enfants par sa compassion pour ces couples malheureux de ne pas en avoir.

— On leur rend service — répondait Hector à un Carlos horrifié que son frangin gagne sa vie de cette façon.

Un service qui, tout compris et sans paiement d'impôts, rapporte facilement vingt-cinq mille dollars, l'aller-retour en avion entre les States et le D.F. restant à la charge des clients.

— Vous rendez service aux dix mille mômes qui disparaissent chaque année dans le D.F.? — avait envie de l'interroger Carlos, envie qu'il avait toujours retenue car Hector est d'un tempérament inflammable.

En y repensant, tandis que Geneviève tenue en laisse longue distance prend le soleil, timide en cette période de l'année, non loin du bac à sable des plus

petits, il remâchonne une conclusion qui ne lui convient pas: lui-même n'est pas irréprochable. Il ne vend pas des enfants comme de simples marchandises, les clients dont il s'occupe ne sont même pas des marchandises.

— Je les vois comme une espèce en voie de disparition — s'amusait un jeune *sicario*.

Argument qui n'avait pas convaincu Carlos:

— On t'a déjà payé pour flinguer une baleine ou un dauphin, eh ducon?!

Il sort son thermos pour se réchauffer avec quelques gorgées de café brûlant. Pas facile de trouver du bon café dans ce coin, soit dit en passant.

Geneviève revient vers lui pour se coller à ses mollets. Il jette un œil sur son smartphone. 10 h 00, c'est l'heure. La tortue tend son cou au maximum. Il lui gratte le haut du crâne. Plus il gratte fort, plus son regard à elle flotte.

— Pas plus de quelques minutes — avait recommandé madame Do.

— Pourquoi? — l'avait-il questionnée.

— Elle est une tortue, des Galapagos, pas une chatte persane! Et ne laisse jamais, au grand jamais, personne la toucher.

— D'accord. — Il n'avait pas pris la peine de demander pourquoi.

En d'autres temps, il avait appris que parfois rien ne sert de poser des questions.

Par la faute d'Anasthazia, avec un h et un z. Même pour tout l'or du monde, Carlos ne le reconnaîtra jamais.

Anasthazia. Il l'avait connu quand ils avaient huit ou neuf ans. Elle vivait à trois maisons de la blanchisserie dont son père était gérant. Anasthazia, quatorze ans. Il en soupire encore. Peau sombre, cheveux noirs, yeux café, regard noir, des formes... La plus belle fille de Nezahualcóyotl, tous les gars étaient d'accord là-dessus et c'était à qui réussirait à la conquérir. Lui, Carlos, l'ami d'enfance, il ne l'avait pas vu grandir. Avec ses œillades de velours, son sourire de starlette, ses seins totalement indiscrets, sa croupe correspondant au millimètre près aux canons locaux en la matière, elle continuait d'être une copine, plus ou moins une amie et certainement pas une amante. Sauf que les autres ne le voyaient pas ainsi. Certains le considéraient comme un concurrent, consommé ou potentiel, un obstacle à éliminer. D'autres le voyaient comme un moyen de parvenir à la déesse du quartier, un complice à gagner. Sans parler de ceux qui lui reprochaient de ne pas comprendre le trésor qu'il tenait entre ses mains, un imbécile à jalouser et mépriser.

Pour ses dix-sept ans, Anasthazia avait convaincu ses parents de la laisser se présenter dans des concours de beauté en province. D'abord au plan local, à Morelia, puis au niveau régional, Michoacan. Dans cette dernière compétition s'étaient présentés différents sponsors pour financer sa campagne de promotion, dont une entreprise de fabrication d'eau-de-vie, *El Bravo*. Malgré les réticences de sa famille à voir leur fille encore mineure s'exposer en bikini sous les banderoles d'un fabricant et distributeur d'alcool, cette dernière s'entêta, désobéit, gagna et devint Miss

Michoacan. Et fut punie. Après la victoire, les festivités qui l'accompagnèrent, la pluie de propositions commerciales, y compris participer à une série télévisée locale, on la présenta, après l'avoir accommodée discrètement à la tequila et au mezcal, à monsieur Federico Ruiz Uribe, dit El Animal, propriétaire d'*El Bravo* et un des patrons du trafic de cocaïne sur la côte Pacifique. Qui la passa à la casserole et l'engrossa.

Fin de l'embellie, début de l'enfer. Au grand dam de sa légitime et de sa demi-douzaine de concubines, putes et maîtresses, Ruiz Uribe s'était mis en tête que cette gamine était l'amour de sa vie. Les truands ont aussi le droit de rêver. Cependant, une des caractéristiques qui faisaient la rareté de Anasthazia était qu'elle était bachelière. D'une origine plus que modeste, elle avait décidé de devenir docteur en médecine, et avait dans ce but travailler tout en étudiant depuis l'âge de douze ans.

Son beau projet termina découpé en huit morceaux éparpillés entre différents dépotoirs de la zone. Personne n'avait rien dit, personne n'avait rien fait, ses parents avaient longuement pleuré en silence, tous ses amoureux l'oublièrent du jour au lendemain, et Carlos avait pris la décision de prendre le relais d'Anasthazia dont il était curieusement tombé amoureux après son assassinat et découpage; il étudierait, il lirait, il montrerait de la curiosité, il ne serait pas une brute ignare, il aurait ce que Anasthazia appelait de la « culture ». De tout cela, il était inconscient. Il savait seulement, avec cependant une

conviction inébranlable, qu'il ne voulait pas faire partie des brutes ignares. Anasthazia avait levé un coin de voile derrière lequel on devait pouvoir rencontrer des gens moins cons, plus intéressants; plus « civilisés », selon Carlos.

Maintenant, il a un métier, singulier mais qui mérite amplement sa paye. Retourner à l'école? Inenvisageable! S'instruire, se cultiver, apprendre en autodidacte, pourquoi pas? Il aime beaucoup ce mot: au-to-di-dac-te.

— Autodidacte! Qu'en dis-tu ma petite Geneviève? Toi, tu vas vivre au moins deux siècles, imagine tout ce que tu auras le temps d'apprendre! — s'enthousiasme-t-il tout en lui grattant la pointe du crâne. Au diable les recommandations de madame Do si la bestiole est contente!

— Qu'êtes-vous donc en train de chuchoter à cette brave dame? — Arrive Laetitia, une des employées de la boulangerie-pâtisserie qui se trouve en face de l'entrée du square, *Au joyeux fournil*.

— Qu'avec le temps de vie qu'elle a eu et qui lui reste, elle va devenir la championne mondiale des autodidactes.

La jeune fille affiche une mine sceptique. Une nouvelle fois, elle met son incompréhension des propos de ce charmant jeune latino sur le compte de son français encore faiblard. Carlos en est conscient et il s'en fout. Il excuse tout, il pardonne tout, rien n'est important, vive les gens, vive les Parisiens, vive Paris!

Pas les Parisiennes? Laetitia lui en avait parlé la première.

— Tu penses que toutes les *latinas* ont le feu au cul?

Pour répondre à sa question à lui:

— Toutes les Parisiennes ont la sexualité facile?

Il n'empêche que les jours se succèdent, la branlette ne suffit plus. Pas question d'aller aux putes, Comanche S.A. n'apprécierait pas du tout.

— Tu cherches une histoire d'amour? Tu y arriveras en français? Dis-moi, tu es à Paris pour combien de temps?

Laetitia ne pose pas de questions, elle ne pose pas une question, elle pose les questions par paquets. Ensuite, elle attend patiemment toutes les réponses. S'il en manque une, ce n'est pas grave, elle reposera la même question plus tard, ou demain, dans un autre paquet de questions. On l'imagine facilement en train de cocher les cases d'un formulaire:

— Alors, question 1, c'est OK; Question 2, OK. Question 3, ça manque. Question 4, à préciser...

Etc.

Etrange.

Elle lui avait permis d'affiner ses mensonges. Parce que, bien sûr, elle ne s'était pas limitée à le questionner à propos de sa nationalité:

— Oh, agent commercial en import-export! Import-export de quoi? Vous ne faites que la France ou d'autres pays d'Europe? Vous voyagez beaucoup alors? Vous retournez régulièrement au Mexique? Ce n'est donc pas la première fois que vous êtes ici?

— Machines-outils. D'autres pays. Pas mal.
Oui. Non.

Elle avait arrêté de mordre dans son sandwich rillettes-cornichon pour éclater de rire:

— Vous êtes un malin, vous! Comment...

— Stop!

— Pardon?

— Stop, pas plus de cinq questions par heure,
please.

Il lui avait coupé le sifflet. Si elle ne pouvait pas poser de questions, Laetitia n'avait plus rien à dire.

— J'en sais rien. J'ai commencé à l'école. Plus je posais de questions, moins on m'en posait, tout simplement!

— Habile. Et vous faites quoi de toutes ces réponses?

— Rien.

— Bah alors?

— Rien. C'est juste un truc.

— Un truc?

Elle ne lui avait même pas répondu.

Ils se croisent de temps en temps au parc. Carlos l'aime bien car elle n'a aucune familiarité avec Geneviève, au contraire.

— Pourquoi est-ce que vous la vouvoyez?

— C'est une vieille dame... — La jeune fille observe souvent la tortue avec un sourire attendri.

Débarquée récemment de sa province, un coin paumé de la Creuse, Laetitia a vingt-et-un ans. Blonde comme les blés, ses yeux gris trahissent trop souvent son inexpérience de la capitale, surtout s'ils se mettent

à pleurer lorsqu'elle évoque son petit copain. Dimitri, un petit parasite de merde si Carlos en croit le peu qu'elle lui a raconté du personnage. Il la bat. Régulièrement. Elle ne sait pas quoi faire. Carlos lui conseille de porter plainte au commissariat de police. Elle n'ose pas. Elle a peur que les flics se moquent d'elle. Qu'ils croient qu'elle est une pute. Que Dimitri se venge sur elle. Carlos a bien une idée mais il ne peut pas en faire part à Laetitia: Comanche S.A. serait mécontente, très mécontente. Quant à s'en mêler, oublie *papi*!

— En fait, les Français ne sont pas moins *machos* que les Mexicains...

— Pas moins, pas plus, qu'as-tu cru mon coco?!
— s'était exclamée madame Do.

Même Geneviève s'était gaussée de son ingénuité.

— Pourquoi dis-tu qu'elle est une vieille dame?

— Tu ne m'as pas affirmé qu'elle a au moins cinquante ans?

— Oui, madame Do estime qu'elle a au moins cet âge. Si Geneviève va vivre deux cent ans, elle est encore en pleine jeunesse.

La petite boulangère-pâtissière prend le temps de réfléchir. Lorsqu'elle se gratte la joue droite, il ne faut pas la déranger.

— Tu sais, Carlos, quelquefois je ne comprends pas comment tu raisonnes...

— Normal, je suis un autodidacte.

— Mmmm, ça doit être pour ça... Ecoute... Si toi tu vis plus longtemps, tu es jeune plus longtemps?

— Oui, tu veux un éclair au chocolat? — lui propose-t-il en ouvrant une boîte à gâteaux en carton blanc joliment décorée d'une imitation d'encre-forte de la tour Saint-Jacques.

— Moi, tu sais, la pâtisserie... — Elle passe sa main au-dessus de sa tête tout en émettant un petit sifflement: les gâteaux, elle en soupe suffisamment toute la sainte journée!

— Une pomme? — qu'il sort d'un sac en papier.

— Ah oui! Merci.

Elle se saisit du fruit pour y mordre à pleines dents. Geneviève, qui est retournée se bronzer à quelques mètres de là, en bout de laisse, pointe son museau, Carlos lui lance une autre pomme. Lui, il s'empiffre. Deux éclairs, un au café, l'autre au chocolat, trop bon! Amusé, il observe Laetitia et Geneviève qui s'espionnent du coin de l'œil tout en mâchant chacune sa pomme.

— Tu as vu, elle me regarde bizarrement!

— Normal, une humaine qui fait la même chose qu'elle, elle est épatée! — Il manque d'éclabousser tout le banc de crème... pâtissière, trop drôle!

— Tu m'étonnes... — Elle n'a pas l'air convaincue. — Alors?

— Alors quoi? Ah! Oui, oui, tu as raison, ce n'est pas parce que je vais vivre plus de cent ans que...

Il se dit que si... Juste une petite visite à ce Dimitri... Si Comanche S.A. n'en sait rien... Le problème, c'est que Comanche S.A. sait tout. L'idée lui était même venue qu'ils lui avaient posé des micros. Il

s'était dit que si tel était le cas, un contrôle tout de même très serré non? que pouvait-il y faire? A quoi servent donc les rapports d'exécution?

(D'exécution... Ah! Ah! Ah! Exécution!!!

Pardon...)

Parvenu à ce niveau de questionnement, il ne lui restait rien d'autre à faire que passer à autre chose. Pourquoi se casser la tête? Avec ce qu'il gagnait... On lui aurait coupé un doigt que cette mutilation aurait fait partie du contrat. Parce qu'avec ce qu'il touchait, il aurait même laissé qu'on lui coupe...

— Non, tout de même pas! — se rebelle-t-il.

— Tu as vu? Elle grogne! — s'esclaffe Laetitia.

Carlos regarde la tortue qui montre les crocs qu'elle n'a pas puis jette un œil aux alentours:

— Elle a dû sentir monsieur Gustave... Tiens, qu'est-ce que je te disais, le voilà!

— Il ne sent pas, il pue... — susurre la jeune fille.

Monsieur Gustave, clochard devant l'Eternel. Ainsi se présente-t-il:

— M'sieur Gustave, clochard devant l'Eternel.

Il ne croit pas en Dieu ni en personne ni en rien. Il a été jeune, aviateur prodige dans l'armée semble-t-il mais viré pour alcoolisme et avoir planté un chasseur qui coûtait alors quelques centaines de millions de francs. Il passe ses nuits sous les ponts de la Seine qui se traîne à quelques pâtés de maison d'ici.

— Avant, on pouvait dormir dans les parcs mais c'est fini maintenant, faut franchir les grilles, au risque de s'empaler le cul sur...

— C'est bon, Monsieur Gustave, on a compris... — Il agace rapidement Laetitia, à cause de l'odeur. Pourtant, il ne fait qu'effectuer sa tournée quotidienne des poubelles du parc en poussant un landau tellement vieux et pourri qu'il est bien possible que ce soit celui de *Potemkine*. Il préfère se tenir éloigné de ce qu'il appelle « la Grosse Bébête » :

— Alors, comment qu'elle va aujourd'hui la Grosse Bébête?! — Il rigole de tous ses chicots.

Tout en restant sur le qui-vive.

— Elle s'est mise à galoper, elle s'est jetée sur moi et elle m'a mordu! — raconte-t-il à qui veut bien l'entendre tout en retroussant sa manche gauche pour montrer des marques que lui seul peut voir.

Devant la mine dubitative des passants, il s'énerve :

— Dis-leur, Carlos, dis-leur!

— C'est vrai, mais vous l'aviez bien cherché.

— Une tortue au galop qui se jette sur les gens pour les mordre! — s'étonnaient les curieux.

— Oui Madame... Oui Monsieur... — se renfrognait le clodo.

— Oui, mais seulement monsieur Gustave; elle ne l'aime pas.

Ce dernier fait un pas en avant. Le reptile étire brusquement sa tête dans sa direction, va-t-elle aboyer? Le clochard recule de deux pas.

— On se demande bien pourquoi... — gémit le clochard.

— On se demande... — murmure Laetitia en se pinçant le nez.

— C'est parce qu'une fois, vous avez absolument voulu la caresser — lui rappelle Carlos que madame Do avait prévenu.

— On ne m'y reprendra pas! — s'écrie le clochard en s'éloignant avec son landau claudiquant rempli de petits riens. — Allez, la Grosse Bêbête, à la revoyure, frangine!

Geneviève fronce les yeux.

— Il a réussi à la mettre hors d'elle! — s'indigne le Mexicain.

— N'exagère pas non plus, toi!

— Après, elle a des coliques...

— Tsss, T'es pire que madame Do avec cet animal... — soupire Laetitia, qui a tout à fait raison.

En revanche.

Qu'est-ce qui aux îles Galapagos dégage une odeur pestilentielle qui mélange crasse, vomi, pisse et merde?

A priori, rien ni personne.

Tout à coup, son appartement rétrécit. Il étouffe. Il fait bon pourtant, les fenêtres sont grand ouvertes pour favoriser les courants d'air en ce mois de novembre tropicalisé. La jeune fille dort sur le canapé. juste sous la lucarne.

— Très bien, la facture de chauffage va baisser d'une année sur l'autre! — s'était réjoui Léon Chandail, son voisin du dessous.

— A quoi sert alors d'insister sur le gaspillage énergétique par manque d'isolation? — s'était sincèrement demandé Paul.

— A rien, mon pauvre ami, à rien! Les conneries des politiques, vous savez comme ils sont! A rien, bientôt nous nous baladerons en pagne à chasser la gazelle avec vos amis arabes qui nous envahissent!

Il était habitué à être le pauvre ami du gros beauf du dessous. En revanche, il ne laissait jamais passer ses délires racistes :

— Hop hop hop! On se calme, Léon! Les Arabes, ils ne sont même pas un demi-milliard sur la planète, qu'est-ce que vous me chantez là?!

— Ouais, ouais, quand je dis les Arabes, c'est une façon de parler, tous les Bougnoules, les Noirs, les Ritals, les Espingouins, les Jaunes, vous me comprenez très bien...

— Et les Juifs...

— Bien évidemment, alors eux...

— Monsieur Chandail...

— Oui, mon pauvre ami...

— Ne me dites pas que vous avez voté Zemmour?!

— Paul! Vous êtes devenu fou! Il est juif, vous ne saviez pas?!

— Non — avait menti Paul.

— Il l'est.

— Alors, la mère Le Pen?

— Pas du tout! — Inquiétant, le père Chandail avait soudain l'air très satisfait de sa petite personne.

— Communiste? — s'était amusé Paul qui se demandait pourquoi ils tenaient toujours leurs conversations dans la cage d'escalier. Certainement parce qu'il n'avait aucune envie d'avoir ce facho chez lui et que l'autre n'avait pas envie d'avoir ce gauchiste chez lui.

— Ne riez pas, jeune homme, je l'ai été!

— Non, vous plaisantez?!

— Pas du tout. J'ai fait comme beaucoup de monde: coco, Front nat, et maintenant...

— Et maintenant?! — l'avait-il interrompu tout en se penchant par-dessus la rampe de l'escalier: quelqu'un montait, on pouvait entendre les marches craquer et reconnaître chacune d'elles comme les touches d'un piano.

— Khadidja, je suis ici! — s'était-il écrié, tout content qu'elle soit finalement venue.

— Ah, Paul! J'arrive!

— Alors, mon cher Léon, et maintenant? — avait-il insisté.

— Les écolos... — avait murmuré Léon en admirant Khadidja qui parvenait à son palier, petite robe d'un rose orangé ou vice-versa, assez très courte... — Oh, qu'est-ce qu'elle est belle, votre copine! — avait chuchoté le vieux cochon.

— Quels écolos? Jeannot?

— Mais non! — avait protesté à voix basse Léon dont le regard était prisonnier d'allers-retours entre les seins et les cuisses de la fille qui finissait de gravir les marches. — La bonne femme avec des lunettes...

— Sandrine Rousseau, vous rigolez? — avait questionné Paul tout en adressant son plus beau sourire à Khadidja.

— Pas du tout! J'ai même décidé de devenir végétarien! — protesta-t-il à voix haute pour que la jeune fille l'entende tout en bombant fièrement le torse.

Khadidja s'était approché de Paul et se mettant sur la pointe des pieds lui avait fait la bise, deux bises.

Le regard halluciné de Léon Chandail sur les fesses de Khadidja ne lui avait pas échappé. Elle se retourna:

— Monsieur...?

— Khadidja, je te présente monsieur Léon Chandail, mon voisin du dessous. Mon cher Léon, je vous présente Khadidja Khadidja, une amie.

L'autre déglutissait à en faire honte à un bouledogue en chasse:

— Enchanté... — avait-il bafouillé.

— Alors comme ça, vous êtes végétarien? — l'avait interrogé la fille.

— Depuis quelques mois, je débute... — avait-il bredouillé en rougissant.

— Félicitations! Moi aussi, je suis végétarienne! — Enthousiaste, elle lui tendit la main.

— Oh, vraiment... — soupira le vieux cochon tout en effleurant à peine du bout des doigts la menotte de cette reine de Saba qui venait de tomber du ciel.

— Végétarien, mais mon sympathique voisin déteste les Arabes, ma chère Khadidja Khadidja!

— C'est vrai ça, Monsieur Léon? — l'avait toisé la jeune fille d'un air narquois.

— Certains, pas tous... — avait grogné le vieux raciste tout en décochant un regard haineux à Paul.

— De toutes façons, je m'en fous, je ne suis pas Arabe! — s'était-elle exclamé tout en gravissant les premières marches pour se rendre à l'étage du dessus, ce qui avait eu pour effet d'améliorer la vue du vieux cochon sur le haut des cuisses de la jeune fille.

— Ah! D'où êtes-vous? — avait minaudé l'éco-facho.

— D'Algérie. On y va, Paul?

Le vieux cochon éco-facho s'était tourné brusquement vers Paul, ses épais sourcils froncés comme s'il se demandait si on le prenait pour une poire.

— D'Algérie, mais je ne suis pas Arabe! — avait rigolé Khadidja. — D'Algérie, ma famille est mozabite, de Béni Isguen, dans le Mzab, le Sahara, ça vous dit quelque chose? — Pépère était concentré à essayer de remonter à la surface. — Vos amis les Arabes sont arrivés bien après...

— C'est pas mes amis. Vous voyez, Paul — s'était-il ressaisi, — vous mélangez tout! Bon, il faut que j'y aille, moi! Passez donc prendre un café un de ces quatre! — leur avait-il lancé en regagnant chez lui tout en lançant au passage un œil mi-sauvage mi-consterné en direction de Khadidja qui avait gravi deux autres marches.

— Ben tiens — avait grincé Paul, — on parlera politique!

Léon Chandail avait déjà refermé sa porte.

— Doit être en train de se branler comme un malade — avait pensé Paul. — Gros nazi de merde!

— Qu'est-ce que tu dis? — La jeune fille était plantée devant sa porte d'entrée. Très mignonne, indubitablement.

— J'aime pas les racistes... — avait-il grommelé tout en sortant sa clé pour la glisser dans la serrure.

— Laisse béton, ils sont tous comme ça...

— C'est pas une raison... Vas-y, entre.

— Alors, voyons voir ce palace!

Assis à son bureau, il se tourne vers le canapé. Khadidja sommeille sur le ventre, sa robe relevée découvre sa petite culotte elle aussi rose orangé ou vice-versa. Il se lève, sort un drap d'une étagère pour en couvrir la jeune fille. Lui-même se sent l'estomac un peu lourd, il n'avait pas lésiné sur le nombre d'œufs pour l'omelette aux champignons. Et ils n'avaient pas lésiné sur le rosé d'Anjou, deux bouteilles à deux... pas mal, pas mal du tout. On se croirait en plein été, s'entend à peine le brouhaha des bagnoles dans la rue en bas, une jolie nana fait la sieste dans ce qui lui sert de lit, Paul se sent heureux.

Pourtant, cette embellie momentanée ne fait pas disparaître la boule au ventre de l'écrivain, il se refuse à se considérer comme un apprenti-écrivain car ce serait anticiper un aveu d'échec: suis-je bon?

— Te prends pas non plus la tête plus que nécessaire, tu vis le quotidien de tous les artistes!

Paul? Artiste? Artiste comme Mozart? Artiste comme... Picasso. Son angoisse existentielle s'était multipliée par cent, il en avait suffoqué, presque vomi, et tout ce qu'il avalait lui filait la chiasse. Oui, c'est vrai, il y avait pensé: poser une bombe chez tel éditeur, kidnapper un membre du comité de lecture de tel autre maison d'édition, faire une grève de la faim devant... Toutes perspectives qui se cantonnaient dans le champ de la fiction alors que son problème était justement de connaître l'opinion de la réalité sur des centaines, des milliers d'heures à s'essorer l'imagination, à se torturer l'inspiration, à reprendre sa respiration entre espoir et

désespoir. Le doute ramenait régulièrement sa fraise: autant d'angoisses valaient-elles la peine pour jouir de quelques instants de bonheur dans l'écriture?

— Est-ce que d'aimer raconter des histoires, je ne suis pas passé à m'en raconter à moi-même? — avait-il confié à son père.

Ce dernier, toujours égal à lui-même, ne s'était pas compliqué la vie:

— Certainement, et c'est mieux comme ça.

Paul avait acquiescé sans trop comprendre ce qu'avait voulu dire le tonton.

Avait-il déjà autant flippé auparavant, enfant, adolescent, lorsqu'il avait déserté le domicile familial après une dispute homérique avec le tonton-daron?

— Tu n'as donc rien d'autre à faire qu'à passer tout ton temps dans ces fichus bouquins?!

C'était la goutte qui... Il avait ramassé quelques affaires, ses papiers, son laptop.

— Je t'appelle — avait-il glissé à sa mère.

Il avait pris la précaution de ne pas claquer la porte d'entrée de la maison pour indiquer clairement qu'il n'était pas en colère. Il avait pris sa décision. Ni plus. Ni moins. Il ne fera pas d'études supérieures, il avait déjà fourni pas mal d'efforts pour leur offrir son baccalauréat! Il était parti en autostop sur Paris: où vit plus de monde, il lui sera plus facile de s'en sortir. Après une petite centaine de nuits à dormir sous les ponts de la Seine et des dizaines de petites exactions dont il n'était pas fier, tout en slalomant entre les risques de l'alcoolisme et les tentations de la drogue, il

avait sautillé de petit boulot en petit boulot pour en arriver où il est aujourd'hui.

— Pas si mal même si ça sent encore un peu la misère... — Il s'était donné comme objectif de ne plus avoir à piquer des livres à l'étalage, objectif pas encore atteint.

— Qu'est-ce que tu dis?

La voix ensommeillée de Khadidja. Il fait volte-face sur sa chaise:

— Merde, je t'ai réveillée?!

— Non, ça fait un moment...

— Avant que je la couvre avec le drap? Après? — se demanda-t-il. — Aucune importance...

— Avant que tu mettes le drap... Alors? Qu'est-ce que tu disais?

— Je parlais tout seul... Café? — Il a une invitée, il est soudain préoccupé d'apparaître comme un célibataire endurci, il faut qu'il y mette du sien, il n'y est pas habitué: — Café glacé?

Grand sourire sur le visage encore bouffi de sommeil de la jeune fille:

— Génial! Montre-moi comment tu fais!

— Je prépare du café et j'ajoute de la glace...

— C'est tout?

— Bah oui... — soupire-t-il en se dirigeant vers la cuisine qui se trouve dans le couloir d'entrée, c'est-à-dire à cinq pas du salon-chambre-salle à manger-bureau.

— Je ne te crois pas, je t'accompagne!

— A deux dans la cuisine? C'est possible? — s'interroge-t-il.

C'est possible si il accepte de frôler sans arrêter l'autre personne, ses mains, ses bras, sa hanche, un sein, de sentir quelquefois son haleine (dans ce cas de dentifrice mentholé, Khadidja étant passée par la salle de bains qui se trouve au fond du même couloir), il simule l'insensibilité comme un troupeau d'éléphants qui fait semblant de ne pas s'être aperçu qu'il est dans un magasin de porcelaines tout en marchant sur la pointe des pieds.

— Voilà, c'est prêt. Tu peux attraper deux coupes sur l'étagère là-bas?

— Où ça? Ah, ok! Tiens... Qu'est-ce que ça veut dire *El Machete*?

— La machette... On passe dans le salon?

— *El Machete*, bizarre comme nom pour un mixeur, on est loin de Moulinex!

— C'est pas un mixer, c'est une *licuadora*, ma mère me l'a ramenée du Mexique.

— Okkkkk! Pour faire des jus de fruits...

— Des *smoothies*, tout ce que tu veux, c'est très pratique. Alors?

Chacun est assis en bout de canapé, les jambes repliées sous lui. Paul s'évertue à ne pas regarder Khadidja en dessous de la ceinture.

— Excellent, merci Paul, rien de plus agréable au réveil.

— Tu as dormi un peu?

— Pas mal, ça faisait longtemps que je n'avais pas dormi comme ça!

— L'hôtel...?

— Je m'inquiète... Je sais, c'est stupide, surtout avec le chien de garde féroce qu'ils ont à la réception!
— Rires.

— Merci...

— Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien, ici je me sens en sécurité, c'est silencieux...

— C'est trop petit... — Ton déprimé.

— Non, moi je préfère comme ça, on dirait un...

— Un?

— Un nid, douillet, intime... — En prononçant ce dernier mot, elle se rend compte de sa bévue. — Je me suis mal exprimée... — bredouille-t-elle.

— C'est bon, te bile pas! Plus petit, plus intime, évidemment! Je suis content que tu sois là, dans mon intimité.

— Oh, mais tu nous fais toute une déclaration là! — s'esclaffe la beurette tout en tirant discrètement sur sa robe qui découvre ses cuisses.

Paul rougit.

Khadidja aussi.

— Je te le dis comme je le pense, c'est tout. Avoir une belle femme dormant chez soi par un après-midi de presque-été, c'est un instant privilégié — il baisse la tête, — je dis ça pour moi.

— N'importe quelle belle femme? — Elle baisse la tête.

— Oui — Il relève la tête pour l'observer. — Je... Je suis désolé, mais c'est vrai. On se connaît à peine toi et moi.

Elle relève la tête pour le fixer:

— T'as pas à être désolé. Tu as raison. Pareil pour moi, en fait. C'est comme si... je ne sais pas si je fais bien de dire ça...

— Vas-y, sois pas nulle!

— Je ne suis jamais nulle, petit monsieur! Nous avons besoin l'un de l'autre mais on se connaît pas, tu as vu juste. Je crois même que ne nous connaissant pas, c'est plus facile de... de...

— De se sentir bien? — A l'ultime seconde, Paul change son affirmation en interrogation.

— Ouais, exactement.

— Tu te sentais vraiment très mal? — Question stupide, mon petit Paul, si tu te rappelles comment cette fille a débarqué en grande cata à l'hôtel à une heure plus que tardive.

— Oui. Depuis un moment, un long moment...

Famille de sept enfants, les Khadidja père et mère sont arrivés d'Algérie au début des années quatre-vingt-dix, les années dites « noires ». Sa mère devenait folle, elle cauchemardait chaque nuit que des barbus pénétraient dans leur maison pour la violer et les égorger comme de vulgaires moutons pour la fête de l'Aïd. Ils avaient erré dans la banlieue parisienne durant quelques mois avant d'échouer à Goussainville, au nord de Paris, où monsieur Khadidja avait décroché un boulot d'installateur électrique et trouvé un petit appartement au huitième étage d'une barre d'immeubles. Il travaillait dur et son épouse pondait les enfants l'un après l'autre. Ils avaient toujours voulu en avoir sept, chiffre porte-bonheur. Débarqués en France

en 1992, ils avaient atteint le chiffre sacré sept quand était née la petite dernière, Khadidja, en 2003. Le père s'était fait opérer d'une vasectomie mais pour le reste, il était, selon les propres mots de Khadidja quand le vieux n'était pas présent, un putain de conservateur indécrottable.

— Quand il m'a gueulé dessus pour m'affirmer qu'il préférerait que sa fille, je n'ai que des frères, reste à la maison si elle ne pouvait pas porter le voile à la fac, j'ai craqué, j'ai pris quelques affaires et je me suis barrée.

— Comme moi.

— Ton père voulait t'imposer le voile? —
Sourire.

— Non, je voulais dire que comme toi, j'ai pris quelques trucs et *ciao* la compagnie!

— Y'a longtemps?

— Pas trop... Dix... Dix-sept, ah si quand même! J'avais dix-sept ans, ça fait onze ans.

— C'était dur?

— Par moments, ouais, dur, dur... Le froid quand tu dors dehors l'hiver, les salopards qui veulent te voler, te violer ou seulement te casser la gueule pour passer un bon moment, la faim, mais pas trop. Tu vas rester longtemps à l'hôtel? — La question est sortie toute seule.

— Jusqu'à jeudi.

— Après?

— Après, je ne sais pas. Il faut que je m'organise.

— C'est drôle, je disais ça tout le temps à l'époque!

— Quoi ça?

— Il faut que je m'organise. Tu peux rester ici si tu veux. C'est petit... mais intime! — Il se force à rire.

— C'est très gentil de ta part mais je ne veux pas te déranger, Paul.

— Ne le prend pas perso, Khadidja, ce n'est pas...

— J'ai compris, c'est comme la belle fille qui fait la sieste sur ton canapé par un bel après-midi de doux automne.

— Que veux-tu dire? — Il se gratte une plante de pied, il se sent mal à l'aise.

— Tu ne me proposes pas de rester ici un moment parce que tu me trouves sympa, on ne se connaît pas. Tu le fais parce que tu aurais aimé qu'on te le propose lorsque tu faisais le vagabond et personne, évidemment, te l'a proposé.

— Fine mouche, impressionnant! — songea-t-il. — C'est tout à fait ça, bravo, détective Khadidja!

— Arrête...

— Ce n'est pas bien, de voir les choses ainsi?

— Au contraire, c'est rare quelqu'un généreux de nos jours. Je vais essayer de faire du café glacé, je peux?

— Bien sûr.

Elle se lève brusquement. Il baisse les yeux.

— Ce n'est pas tous les jours qu'un garçon,
pardon! un homme évite de me mater les fesses alors
qu'il en meure d'envie. Café glacé donc?!

Le visage boursoufflé de la *señora* Salazar apparaît sur l'écran de son mobile. Carlos distingue en arrière-plan un calendrier avec une gravure de la *Virgen de Guadalupe*. Il vérifie la date du jour: 28 novembre, il ne manque que deux semaines pour que les Mexicains fêtent la Vierge. Il soupire: comme chaque année, sa mère va lui détailler tous les préparatifs des festivités qui sont les mêmes chaque année. Lui, il n'a jamais été très religieux, les abstractions ne l'ont jamais attiré. Il avait connu les rites de la *Santa Muerte* durant son passage par la *pandilla* de petits délinquants. Le culte à la *Flaquita*, la Maigrichonne, selon lui, c'est que du cinéma.

— Coucou, mon fils, comment vas-tu? Quelle heure est-il là-bas?

Avec la distance, il voit sa mère plus âgée. Ou est-ce un effet Whatsapp?

— Bien. Et toi? Et papa? Ici, il est 14 h 00.

— Oh, il est déjà tard! Ton père se repose, il va bien. Il se demande s'il a bien fait de se convertir en boulanger... Il est préoccupé à cause de l'augmentation du prix du blé mais moi je trouve qu'il s'en sort bien, il va peut-être même embaucher un troisième aide. Quant à moi, je suis dans la préparation des activités pour la *Virgen* —. Et c'est parti!

Assis sur le bord du bassin de la place Saint-Eustache, bercé par la litanie maternelle, il regarde les filles passer. La tropicalisation accélérée de l'Europe a tout de même du bon, les femmes déambulent en tenue printanière fin novembre! Il se dit qu'il n'a jamais fréquenté une blonde. C'est comment avec une blonde?

— Ici, on dit que les brunes sont plus épicées — lui avait expliqué Laetitia.

Expliquer est un grand mot car il n'avait pas compris:

— Epicées? — s'était-il interrogé. — Hum... Piquantes? Relevées? Pimentées?

Laetitia étant blonde, il n'avait pas osé lui demander: — Et les blondes?

Tout en observant les mouvements colorés des sculptures de Nikki de Saint-Phalle et Jean Tinguely, il continue de se poser des questions sans réponse:

— Qu'est-ce qu'elle ont les blondes? Elles sont fraîches? Froides? Fades? Plates?

Il est satisfait: il vient de saisir que les brunes et les blondes sont comme les Mexicains, les Français, il

ne faut pas généraliser. N'empêche qu'il n'a jamais goûté une blonde. Par curiosité plus qu'autre chose car Carlos a toujours été conservateur, depuis sa plus tendre enfance: un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. D'ailleurs, la jeune fille sur qui il vient de laisser traîner son regard plus que la moyenne ne l'autorise doit certainement être une *latina*. Comme quoi...

— Allo, tu m'as entendu?!

L'interpellation de sa *mamita* le ramène au téléphone:

— Quoi?

— Tu es toujours à l'hôtel?

— Non, je me suis trouvé un *Airbnb*, je vous enverrai des photos.

— Et tu vas rester longtemps à Paris?

— Trois mois, mon visa est de trois mois.

— Oh, tu vas avoir tout le temps de te trouver une petite Française!

— Pourquoi petite?

Quelque chose qu'il a en horreur, c'est bien quand sa mère se mêle de sa vie personnelle. Jalouse comme elle est: selon elle, Julia était *una puta*, Beatriz était *una puta*, Josefina était *una puta*, sans parler de Tania, Ximena et Griselda. Luisa n'avait pas été *una puta* parce qu'il avait enfin pris toutes ses précautions, à commencer par ne pas présenter sa copine à sa mère.

— *Mamita*, laisse tomber! Tu sais bien que les Françaises sont toutes des...

La Mère-anti-putes ne laisse rien passer:

— Oh, alors méfie-toi, mon fils! Elles raffolent des beaux gosses *latinos* comme toi mais les jettent après consommation, ces garces!

— Je sais, maman, je sais, je fais très attention.

— Bon, je te passe ton père, il vient de se lever.

Raison pour laquelle il appelle la famille le moins souvent possible. Sa mère répond puis passe son père qui passe sa sœur puis son frère puis son autre sœur avant que sa mère reprenne le téléphone pour le brancher avec la voisine, le mari de la voisine, les...

— Elle me transforme mon smartphone en téléphone communautaire!

— Ça va, fils? — Monsieur Salazar affiche un visage épuisé.

— Moi, ça va, et toi? Tu as l'air sur les rotules.

— Les chevilles, sur les chevilles, mais la boulangerie roule du tonnerre et ça me change de la blanchisserie, je n'en pouvais plus, l'odeur surtout!

— La farine, l'électricité, tout est plus cher là-bas aussi en ce moment, non?

— Exact, mais comme ta mère a hérité de la maison où nous avons déménagé dernièrement, je n'ai pas de loyer de local et je loue deux chambres aux apprentis. Ils sont contents car ils ne sont pas d'ici, ils viennent d'Oaxaca.

— Tant mieux mais... — Oups, hé bien celle-là, les brunes sont tout de même... — pardon, mais ne te tues pas à la tâche quand même...

— J'ai déjà fait mes calculs, fils, encore trois ans comme cette année et je prends ma retraite.

Carlos fait le calcul mentalement.

— Soixante ans, la retraite à soixante ans?!
Même ici, ils ne peuvent plus l'avoir à cet âge! Bravo,
pa'!

— Merci, fils. Une petite retraite, faut pas non
plus s'imaginer...

— S'imaginer quoi?

— Qu'est-ce que je sais, moi? Une croisière
dans les Caraïbes...

— Je vous l'offre pour votre anniversaire de
mariage!

Il ne saura jamais d'où avait surgi ce soudain
élan de générosité, alors que la figure mécontente du
Capitaine lui était apparue en filigrane:

— Pour être discret, tu es discret...

— Quel anniversaire de mariage? —
questionne le daron.

— Le prochain.

— Faut que je vérifie ça...

— Mais ne pose pas la question à ma mère!

— Pourquoi? C'est elle qui sait...

— *Pa'!!!*

— C'est bon, j'ai compris, surprise, surprise! Je
demanderai à...

— A personne, *pa'*! Essaie de te rappeler...

— Oui, oui, je vais voir... Alors, Paris?

— Génial, romantique à souhait, et j'ai la
chance que ce soit l'été indien ici.

— Bien. Ta mère m'a dit que tu as dégoté un
appartement sur internet.

— Exact.

— C'est où?

— A Paris. — Qu'est-ce qu'il lui arrive au vieux?

— Oui, oui, je sais bien! Quelle rue?

— Heu... Rue de la Verrerie — Visiblement, le vieux n'a pas supporté le passage de la blanchisserie à la boulangerie...

— Rue de la Verrerie, rue de la Verrerie... Bien, tu es proche de la Seine, le Pont-Neuf, la Conciergerie, très bien...

— Mais qu'est-ce qu'il fout le papi? — s'interroge-t-il. — *Pa'...*

— Oui, fils.

— Tu ne m'as jamais dit que tu étais venu à Paris...

— Moi! Je ne suis jamais sorti du Mexique de ma vie, et j'en ai pas l'intention!

— Comment... Tu as un plan de Paris sous les yeux?

— Sous les yeux? Non. Oui, tout est dans le téléphone. Tu tapes...

— Tu consultes le plan en me parlant?

— Ouais, le plan, des photos... Tu es où là?

— Place Saint-Eustache... — *Big Father...*

— Ah, bien, très bien... A côté des machins qui tournent dans l'eau?

— Exactement. — Carlos tourne son portable pour filmer les sculptures, le bassin et l'église derrière.

— Oh, ouais, c'est ça! — crie l'appareil avant d'ajouter — Salut, mon fils, je te passe...

Deux heures, son coup de fil qu'il avait voulu bref aura duré presque deux heures. Il va arriver en retard à son cours de français de l'après-midi.

Il sort en courant de son appart pour aller frapper à la porte de madame Do qui se trouve à une vingtaine de mètres. Pas de réponse. Il frappe à nouveau. Rien. Il appuie sur la poignée, pousse lentement la porte:

— Madame Do?

Dans l'appartement silencieux, on entend seulement Geneviève qui est en train de mastiquer de la salade sur le tapis du salon. Il s'approche. Madame Do est allongée sur le côté, légèrement recroquevillée. Carlos se penche sur elle. Elle respire semble-t-il.

— *Ay Dios, la gran puta, que voy a hacer?! —* s'écrie-t-il. — *Llamar a...*

— En français! Allons, en français! — ordonne le corps étendu.

Carlos soupire d'aise et tord sa bouche de mécontentement, mais bon...

— Ah mon Dieu, la grande pute...

— Carlos... — le réprimande Madame Do qui n'a pas bougé.

— Vous m'avez demandé de...

— D'accord, d'accord, reprenons... — Ton agacé du faux cadavre.

— Ah mon Dieu, la grande pute, qu'est-ce que je vais faire! Appeler la police! Non, les pompiers! Je suis étranger, on va m'accuser de l'avoir assassinée! Il vaut mieux que je retourne chez moi! Merde,

Geneviève, elle m'a vue, c'est sûr! Il faut que je m'en débarrasse... Je vais la jeter par la fenêtre...

— Oh, oh, oh!!! — proteste madame Do en se remettant vivement sur ses pieds. — On ne touche pas à Geneviève!

Carlos n'y croit pas:

— Vous me voyez lever plus de cent kilos pour les passer par-dessus votre balcon?

— Oui, oui, ça va, je me suis laissée emporter par mon imagination. Mais non! — se reprend-t-elle — c'est vous qui l'avez mentionnée en premier... Regardez, elle sait que nous parlons d'elle...

Effectivement, l'animal s'approche d'eux avec cette étrange démarche, nonchalante mais qui surprend toujours par sa vitesse de déplacement. La tortue se colle presque aux mollets de madame Do et fixe méchamment Carlos.

— Ah, te voilà toi! — s'amuse le Mexicain. — Heureusement qu'on ne compte pas sur toi quand ta maîtresse ne se sent pas bien!

— Elle a flairé que je simulais, ne soyez pas mauvais joueur... — la défend la vieille dame.

— Vous m'avez fait peur, c'est tout... — grommelle Carlos.

— Je suis désolée mais j'ai pensé que ce simulacre vous permettrait de savoir que dire, en français, en cas d'urgence.

— Echec total, mauvaise pédagogie! — se moque le jeune homme qui n'est pas dupe: — Les Français et leur rancune... — songe-t-il. — Quel cirque, et tout ça parce que je suis arrivé avec quelques

minutes de retard. Oh, je m'excuse pour mon retard, Madame Do!

— Quel retard?!

Lorsqu'elle affiche cette face angélique, c'est qu'elle ment.

— Non, non, rien...

— Vous avez tout de même réagi bizarrement... — siffle la vieille vipère.

— Comment ça?

— Vous vous apprêtiez à fuir... — Quand elle a ses yeux ainsi mi-clos et ce regard soupçonneux, elle ressemble beaucoup à Geneviève; mais il ne le lui dira pas.

— Exact, j'ai paniqué, je me demandais déjà comment sortir du pays par voie terrestre... — sourit Carlos.

— Ah, vous vous fichez de moi! — comprit enfin Madame Do. — Allons, je prépare un thé, ça vous dit?

— Oui, merci. J'ai amené des madeleines. M... crotte! Dans la précipitation, je les...

— Très bien, allez les chercher, je ne vais pas m'envoler... N'est-ce pas Geneviève que nous n'allons pas nous envoler?

— Il ne manquerait plus que cette connasse ronronne... — pense Carlos. — Tu vas voir la prochaine fois que je vais t'emmener en balade au parc, tu vas m'entendre, ingrate!

— Ah! J'ai oublié de vous dire...

Encore?! Aurait-elle un cancer? une maladie incurable?

— Votre français est impressionnant. Si, si, c'est incroyable! Travaillez un peu plus votre « e », votre « u » et votre « r », et elles n'y verront que du feu.

— Elles?

— Les petites Françaises... — murmure-t-elle en lui lançant un clin d'œil indigne de son âge.

— Elle aussi... — se dit Carlos. — Je reviens tout de suite!

Le jeune Mexicain accomplit des progrès fulgurants en français. Il s'est découvert un talent pour les langues et du coup étudie aussi l'anglais, en ligne. Question langues, il s'est renseigné: il en existe environ cinq mille. Dont celle, qu'il n'a pas réussi à identifier, des deux petits voyous qui avaient tenté de le braquer.

Avant-hier. Il n'en avait pas parlé à madame Do ni personne d'autre. A quoi bon? Avant-hier donc. Vers 23 h 00, il allait s'engager sur le pont de la Tournelle pour traverser l'île Saint-Louis et rejoindre la Rive droite. Quelques rares passants traînaient sur le pont. Il s'était tout de suite aperçu du type qui lui avait emboité le pas et de l'autre gaillard qui venait en-face. Classique. Tranquille. Il avait fait comme si de rien n'était. Au fur et à mesure que se rapprochait le jeune qui venait dans l'autre sens, il avait senti comment son suiveur le collait toujours plus. Tranquille. Histoire de s'amuser, bah quoi? il était en vacances! Il s'était arrêté pour faire semblant de refaire son lacet gauche. Les deux crétins s'étaient arrêté pile sec. Il s'était relevé pour reprendre sa marche mais d'un pas beaucoup plus lent, ce que le mec de derrière avait réalisé seulement lorsque Carlos ayant effectué un petit volte-face lui

avait écrasé son poing sur le pif qui se mit à pisser le sang et l'avait obligé à se plier en deux d'un joli coup de tatane dans le foie. Il avait entendu l'autre se mettre à courir, il s'était retourné pour l'accueillir d'un bon coup de pied dans les parties lorsque son plan avait été bouleversé par un gars qui avait traversé la rue en courant depuis l'autre trottoir pour tomber sur son second agresseur. Une séquence surprenante que Carlos avait vu se dérouler sous ses yeux ébahis:

Apparition d'un jeune homme sur sa droite.

Le jeune homme fonce tête baissée sur le voyou.

Les deux partent sur sa gauche.

Les deux vont passer par-dessus la rambarde du pont.

Hop! Carlos avait rattrapé le justicier parisien par la ceinture de son pantalon. Puis un grand plouf!

— Putain, j'ai eu chaud! — avait soufflé le jeune homme en se redressant pour regarder le Mexicain avec de grands yeux ouverts à la Caliméro.

— Vous ne risquiez rien — l'avait rassuré le touriste, — j'ai lu quelque part qu'elle est presque potable; pour les jeux Olympiques.

L'autre s'était mis à rire:

— Je n'en doute pas mais je ne sais pas nager!

— *Chucha, no lo...* Non? Très drôle.

— En tout cas, je vous remercie de m'avoir évité ça.

— Je vous en prie, c'est moi qui vous remercie pour votre... intervention.

— Vous êtes en vacances?

— Oui, et vous?

— Parisien. Paul, bienvenue! — s'était-il présenté en lui tendant la main. L'idée l'effleura qu'il n'était peut-être pas parisien, on avait trouvé le nouveau-né... Mais rien à voir avec ce qui nous intéresse ici.

— Mexicain en visite, Carlos, enchanté — l'avait-il salué en lui secouant chaudement la paluche.

Voyant Paul debout devant sa porte, il se rend compte que l'heure tourne, tourne.

— Désolé, je...

— T'inquiète, je viens d'arriver.

— Bouge pas, je reviens.

Il entre, récupère le sachet de madeleines, ressort:

— Viens, tu vas te marrer, je vais te présenter ma prof de français et Geneviève.

— Geneviève? — Le jeune homme est étonné, il n'est pas venu pour un rendez-vous galant.

— Oui, Geneviève, allons-y, tu vas voir, elle est géniale, que dis-je, unique!

— Unique? Ooooooh!!!

— Oui. Elle va te plaire — susurre-t-il en poussant la porte de madame Do. Entre. Ah, Madame Do, je vous présente Paul, un ami. Où est Geneviève?

— Bonjour, Paul. Je vous en prie, asseyez-vous. Je crois qu'elle est partie prendre un bain. Après toutes ces émotions...

— Je vais lui présenter Paul, si vous permettez.

— Vous êtes chez vous, Carlos, je vous en prie.

— Allons-y, suis-moi.

— Mais, euh... On ne va pas la déranger?

— Pas de risque, sauf si elle a retiré sa carapace, ce qui m'étonnerait beaucoup...

— Ah, d'accord, je comprends... — murmure Paul qui ne comprend rien.

— Geneviève, je te présente Paul.

Evidemment, le Paul ouvre des yeux grands comme des soucoupes volantes.

— J'y crois pas! C'est toi qui l'a mise là-dedans?

— Tu rigoles, elle pèse cent cinquante kilos! Elle grimpe par cet escabeau... Pourquoi?

— Pas une éclaboussure...

— Elle est très propre, limite maniaque...
Allons rejoindre madame Do.

Entre eux deux, ils racontent à cette dernière, qui s'empresse de leur demander comment ils se sont connus, leur mésaventure de la veille. Des histoires comme celle-là, elle en a déjà entendues des dizaines. Paris est une ville dangereuse, elle l'a toujours su. Cependant, elle se réjouit que cet incident ait permis à son élève et voisin de se faire un copain.

— Et l'autre? — les interroge-t-elle.

— L'autre? — demande Paul.

— L'autre agresseur.

— Ah! Il en a profité pour se sauver. Vous pensez que j'aurais dû le remettre à la police? — questionne Carlos.

— Surtout pas, malheureux! — s'exclame madame Do. — Ne faites jamais une chose pareille! Ils

vous auraient gardé je ne sais pas combien de temps et relâcher le petit con dès le lendemain matin.

— Ah bon! Pourquoi ça?

— Racisme... — grince-t-elle entre ses dents.

— Votre police est raciste?

— Je n'ai pas dit cela! Il y a pas mal de racistes dans notre police, ça oui!

— Et si on leur glisse un petit billet? Au Mexique...

— Ici, ce n'est pas le Mexique! Corruption d'un représentant des forces de l'ordre, alors là, vous en prendriez pour perpète...

— Perpète... Que veut dire perpète? Paul?

Paul ne l'entend pas. Il est sidéré par l'apparition de Geneviève qui telle une reine qui n'a que faire de ces trois manants traverse impériale et dégoulinante le salon pour aller se sécher sur le balcon.

La vie de Paul est dans un virage. Il ne cesse de se le répéter. Il a vingt-huit ans. Quatre ans déjà qu'il est veilleur de nuit dans un hôtel de qualité moyenne, deux ans qu'il s'échine à écrire et que les envois de son manuscrit restent sans réponse, et quasiment six mois qu'il se dit qu'il va falloir agir, réfléchir davantage à son avenir, une stratégie serait un gros mot mais il a une ou plusieurs décisions à prendre. Le poids de son indécision lui a sauté aux yeux lors des derniers événements qui ont mis en relief sa situation personnelle: il est seul.

Il essuie un bout de banc public couvert de chiures d'insectes avant de s'asseoir. Le parc du Vert-Galant est un de ses endroits préférés, la pointe de l'île de la Cité partage la Seine en deux, on se croirait à la proue d'un navire. Rien ne l'oblige à observer les cons

et les connes qui se font des *selfies* en imitant le couple du film *Titanic* collé au bastingage. Il s'en est pourtant passé des choses ici... Cependant, à cet instant, il est concentré sur sa vie à lui. A tel point qu'il accepterait volontiers une cigarette, lui qui n'a jamais fumé. Il se venge en dévorant à pleines dents une plaquette de chocolat noir avec soixante-quinze pour cent de teneur en cacao qui lui assèche littéralement le palais.

Qu'est-ce qui a changé dans sa vie durant ces derniers jours?

Concrètement.

Concrètement?

Concrètement!

D'abord est apparue Khadidja Khadidja. Curieux d'avoir un nom et un prénom... Comme si lui s'appelait Paul Paul! Qui est Khadidja Khadidja? Une fille d'origine maghrébine, mignonne, maline comme une guenon qui, s'il a saisi le peu qu'elle ne lui a pas dit, est en rupture de ban avec sa famille pour des raisons, comment dire? disons... culturelles. Non! Religieuses... La jeune fille préfère la minijupe que le hiyab mais sa tribu (elle les appelle ainsi) n'a pas compris que le libre-arbitre de la gamine est seul juge en la matière, en tout cas actuellement en France. De fait, elle est depuis deux jours installée chez lui, aucune relation sexuelle et il s'en fout, il considère que sa présence rafraîchit sa grotte de célibataire endurci malgré la petitesse, étroitesse, minusculesse de son deux-pièces. Il ne cherche pas à savoir ce que l'avenir réservera à leur récente amitié, si d'amitié il s'agit. Il

sait seulement qu'il se sentirait triste si elle partait de son appartement.

Puis Carlos. Avant-hier soir, vers 11 h 00 du soir, il traînait sur ce pont dont il oublie toujours le nom, un des ponts qui relie l'île Saint-Louis à la Rive droite. N'ayant rien d'autre à faire, il avait tout de suite vu que deux gars venant en sens opposé avaient cette même démarche balancée typique d'un mauvais coup qui se prépare. Il avait immédiatement identifié la victime qui se trouvait à mi-chemin des deux loufiats. Ses soupçons se confirmèrent lorsque celui qui paraissait être un touriste insouciant se retourna pour écrabouiller la gueule du petit voleur qui lui collait aux basques. Lorsqu'il s'aperçut que l'autre délinquant allait tomber à bras raccourcis sur le pauvre gars, ni une ni deux, il avait foncé tête baissée avec tant d'enthousiasme que le voyou avait fini dans la Seine tandis que Carlos l'avait rattrapé de justesse. Quelle mouche ou moustique-tigre (actualisons-nous) l'avait piqué? Paul n'est pas du genre bagarreur, tu as vu ma carrure? Ni du genre à mettre son nez dans les affaires des autres. Avait-il imaginé qu'il aurait là matière à un chapitre de roman? Non. Certain? Oui, certain! Son problème en ce moment n'est pas le manque d'inspiration mais l'absence de réponse des éditeurs. Alors? Peut-être tout simplement l'ennui... Un peu d'action...

Il ne sait pas grand-chose du jeune Mexicain. Ils ont le même âge; un truc le chiffonne. Jusqu'à ce moment-là sur le pont, Paul avait une autre image du représentant en import-export (machines-outils ou pas)

que celle d'un gars qui en moins de dix secondes aplatit la face d'un agresseur et l'envoie au tapis puis sauve tel un héros de *Mission impossible* un inconnu, bibi, de la noyade. Il n'avait pas eu le temps de le connaître parce que dès leur premier rendez-vous, Carlos l'avait emmené chez Madame Do.

Madame Do. Madame Do! Qui est madame Do? On se demande. Pas de nom, pas de prénom, juste madame Do. Une vieille Parisienne, à n'en pas douter vu son accent. Elle est voisine de palier de Carlos, la belle affaire! Une inconnue professeuse de français d'un touriste latino-américain de passage. Retraitée. De l'enseignement de la langue française? Parce que si comme le prétend Carlos, elle ne lui enseigne cette langue que depuis deux semaines, chapeau! bien des méthodes peuvent aller se rhabiller! Ou peut-être avait-il déjà quelques notions... En tout cas, madame Do est une femme fort sympathique. Très accueillante, il s'était tout de suite senti à l'aise chez elle. Elle ne manque pas de conversation, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle est capable de parler de tout et de rien, surtout de rien quand il s'agit d'elle-même. Après leur première rencontre, dans son appartement donc, il en sait dorénavant plus sur la guerre en Ukraine, Napoléon III, la cuisine mongole et la reproduction des punaises de lit (une sexualité plus débridée, tu meurs!) qu'à propos de cette étrange femme dont la gentillesse est un rempart infranchissable.

Il a également connu, peut-il la mettre au même niveau que Khadidja, Carlos et madame Do? On se sent bizarre tout de même... Il a connu Geneviève. Il réalise

soudain qu'il en sait plus sur l'animal que ces trois nouvelles connaissances réunies. Geneviève est née dans les années soixante. Elle n'était pas censée grandir et était plutôt destinée comme des dizaines ou centaines de milliers de ses congénères à terminer emportée par une chasse d'eau vers d'obscurs cloaques. Elle, elle avait été choyée, dorlotée, et abondamment nourrie par un monsieur à la retraite, parisien, qui non seulement avait réussi à la faire enregistrer officiellement comme animal de compagnie mais de plus avait obtenu une autorisation préfectorale *ad vitam eternae* pour qu'elle puisse circuler (en laisse) dans Paris. Selon madame Do, aucune administration méritant ce nom ne pouvait nier qu'il existait mille fois plus de possibilités d'être mordu par un chien qu'une tortue. Quant au thème des excréments, aucun fonctionnaire n'y pensa ou n'osa l'aborder. Avant de passer de vie à trépas, ce monsieur, avec l'appui et les compétences d'un notaire qui comme tous les notaires ne rate jamais l'occasion de grapiller un sou avait officiellement légué Geneviève à Madame Do. Cette dernière venait justement de prendre sa retraite et de perdre son mari en l'espace de quatre mois. Geneviève ne pouvait pas mieux tomber pour devenir l'objet de toutes les compensations sociales et affectives de madame Do (*dixit* elle-même). A part dormir et prendre des bains interminables, et les balades au parc de la tour Saint-Jacques, le reptile passe le plus clair de son temps à suivre les séries télévisées d'un romantisme crasse que regarde sa maîtresse. A la différence de cette dernière qui s'endort systématiquement, la tortue s'accroche à chaque

épisode pour tenter d'en deviner le dénouement. Le seul aspect du CV de Geneviève qui reste obscur pour Paul est la détermination de son genre et sa sexualité. A-t-elle un *special pass* pour pouvoir rendre visite à des congénères de l'autre sexe dans la région? Un zoo, le jardin des Plantes, un survivant de la même espèce trouvé sur un site de rencontre, allez savoir! Ce n'est pas cette affaire qui préoccupe le plus Paul.

Son malaise a plus à voir avec le fait que de tout seul il a connu quatre nouveaux « ami(e)s » en quatre jours: Khadidja Khadidja, Carlos, Madame Do et Geneviève. Passons l'hétéroclisme du paquet: une beurette en rupture de ban, un touriste mexicain qui ressemble à tout sauf un touriste mexicain, une vieille Parisienne dont on ne sait finalement rien, et... une tortue, parce qu'au bout du compte, on voudra ce qu'on voudra, Geneviève représente tout ce qu'il y a de plus tortuesque sur cette planète. Il faut de tout pour faire un monde, le monde était venu à la rencontre de Paul et voilà!

Non, ce qui le chagrine, c'est le signal.

Ces derniers jours et leur lot de nouvelles relations sont un signal. D'accord, pourquoi pas? Maintenant, comment répondre à ce signal? Le moment est venu d'agir. D'agir! Ok. Comment?

Il peut proposer à Khadidja qu'ils se marient.

Il peut se faire ami, devenir un grand ami de Carlos.

Prendre le thé chaque jour à 16 h 00 chez et avec madame Do?

Il peut faire la conversation avec Geneviève quand elle s'ennuie.

Toutes ces perspectives sont choses courantes de la vie, se dit-il, se marier, faire des amis, s'occuper d'une vieille ou d'une mascotte.

Non, non, il s'agit d'autre chose. Sa vie est dans un grand tournant, pas au ras des pâquerettes des droits et devoirs de la vie quotidienne de chacun. Un grand tournant! Dans sa vie professionnelle? Pour quoi faire? L'écriture! Son problème de diffusion, de comment partager ses manuscrits, le grand tournant doit être caché par-là, entre les buissons, sous les arbres, sous un pont, derrière une cataracte, au sommet de l'Annapurna. Internet! Evidemment, comme il nous arrive à tous tout le temps, Paul se demande comment et pourquoi n'a-t-il pas eu cette excellente idée avant. Peut-être parce qu'elle n'est pas si excellente qu'il y paraît de prime abord; svp, ne soyons pas défaitistes, voulez-vous?

Il profite du thé quotidien chez madame Do pour partager son désarroi d'apprenti-écrivain. Les réactions sont diverses:

— Ah, tu écris, tu ne m'avais pas dit! — Surprise de Khadidja. — Tu me feras lire quelque chose?

— *Que pendejos!* Tu ne peux pas remettre directement ton manuscrit aux gens des maisons d'édition? — interroge Carlos.

— C'est bien connu, c'est un petit monde très parisien, faut avoir des relations... — crache avec

mépris madame Do qui apparaîût dans le salon avec une plateau laqué couvert de tasses.

— Et toi, qu'en dis-tu? — demande Paul à Geneviève qui adore les madeleines. — Ok, tu t'en fous.

— Surveillez votre langage, jeune homme, Geneviève est une vieille dame...

Il rougit légèrement sous les ricanements amicaux de Khadidja et Carlos. Il s'interroge sur la pertinence de parler de ses déboires éditoriaux avec la petite troupe. Ça ne mange pas de pain, autant leur parler d'internet.

— En fait, c'est comme de l'auto-publication. J'ai entendu dire que l'auto-publication, c'est de l'arnaque, on se fait du pognon sur ton dos — soupire Khadidja en hochant la tête d'un air dubitatif.

— Tu dis que n'importe qui peut télécharger ton manuscrit?! — s'étonne le Mexicain. — Comment le sauras-tu si un voleur te traduit et publie en chinois?

— Un livre est un livre, tout le reste, c'est du vent! — s'insurge madame Do.

Comme souvent, Geneviève se range à l'avis de sa maîtresse.

Il n'est pas plus avancé. Les amis, c'est bien mais ne leur demandez pas de vous aider concernant un problème de moteur s'ils ne connaissent rien à la mécanique.

— Si tant est qu'il existe encore des véhicules avec un moteur mécanique — semble ironiser Geneviève.

— Insistez auprès des éditeurs, continuez vos envois, le fruit finira bien par tomber — l’encourage madame Do.

— Et si tu l’imprimes toi-même? Je peux t’aider... — propose aimablement Carlos (que doit fixer méchamment le Capitaine depuis quelque part au Mexique).

— Faut faire plus d’envois! — décide tout à coup Khadidja.

Face à la bonne volonté de tout ce petit monde, Peul se sent gêné d’avoir troublé l’ambiance bon enfant du goûter à cause de ses petits soucis personnels.

— Pas du tout, quand on a un problème, la première chose à faire est d’en parler! — affirme posément madame Do.

— Ouais, tu nous emmerdes menu menu avec tes histoires d’écrivain — doit penser Geneviève qui grignote un biscuit *Petit Lu* en faisant bien attention de commencer par les coins.

— A qui vas-tu en parler sinon? — le questionne Carlos qui tout de suite se rend compte de sa bévue. — Tu as bien fait, sait-on jamais, quelqu’un peut avoir une idée géniale, ça arrive, non?! — ajoute-t-il avant de fuir vers les toilettes.

Carlos n’est pas revenu des WC, madame Do fait avec sa bouche une moue qui exprime un doute infini, Khadidja semble particulièrement intéressée par le temps qu’il fait dehors, Paul préfère se planquer entre deux lames du parquet; il n’y a que Geneviève qui opine discrètement du chef.

Le thé bu et les madeleines avalées, Paul se lève pour informer qu'il doit se rendre plus tôt au boulot car il a rendez-vous avec la Médecine du travail qui effectue sa visite annuelle à l'hôtel. Carlos se propose de l'accompagner:

— Histoire de faire du tourisme métropolitain...

Madame Do ne réagit pas mais ses sourcils froncés la trahissent:

— Tourisme métropolitain? — Elle se tourne vers Khadidja: — Très bien, je voulais justement vous entretenir à propos de... d'un thème féminin, si vous avez le temps, bien sûr. — Tourisme métropolitain... Pourquoi pas thème féminin?

— J'ai tout le temps — répond poliment la beurette, même si elle aurait préféré partir avec les deux autres vu qu'elle dort depuis quelques jours sur le canapé de Paul.

A peine débouchent-ils dans la rue que Carlos pose à Paul la question qui lui brûle les lèvres:

— Vous êtes ensemble?

— Par-là, prenons à Chatelet, c'est direct.

— Ok — Le Mexicain lui emboîte le pas. Si Paul ne veut pas répondre, c'est son droit.

— Elle est partie de chez ses parents, elle s'est installée chez moi, elle dort sur le canapé et moi dans mon lit — grommelle Paul tout en glissant son ticket de métro dans le composteur. — Tu as d'autres

questions? — Le ton est neutre, Carlos passe à la défensive:

— Non. Vous feriez un beau couple, non?

— Si tu le dis... — Ils arrivent sur le quai, bondé. — Allons en tête de rame — propose-t-il en slalomant parmi la prochaine fournée de voyageurs.

— On dirait le métro à Mexico — se plaint Carlos.

— Sauf qu'ici, nous n'en sommes pas encore à réserver des voitures pour protéger les femmes des porcs! — plaisante Paul.

— *Mexicanos cerdos...* — crache le Mexicain.

— Tiens, ici, c'est bon — Paul s'arrête à un mètre du panneau placé en haut d'une volée de marches descendant sur la voie et qui indique qu'il est interdit d'y descendre. — Elle t'intéresse, Khadidja?

— Moi?! — Le Mexicain est sincèrement surpris. Il cherche ses mots.

— Ah non, toi tu as besoin d'exotisme, une blonde au teint laiteux et aux yeux clairs, n'est-ce pas? — ironise Paul le regard longeant un rail. — Il y passe de l'électricité ou pas? — s'interroge-t-il, — Plus de vingt ans à se poser la même question. Il lui suffirait d'aller sur internet pour... Mais non... Bizarre ce besoin d'ignorance... Dans un tournant, je suis dans un tournant. Encore plus que tout à l'heure, comme dirait Boris Vian. L'interjection de Carlos le tire de sa rêverie:

— Tu te moques?

Il se retourne, le Mexicain a l'air très sérieux.

— Hé, calme-toi, *pistolero*, je ne blague pas. Tu aurais mieux fait d'aller passer tes vacances en Norvège.

— Pourquoi m'appelle-t-il *pistolero*? — s'inquiète Carlos qui s'imagine la gueule exaspérée du Capitaine: — Peut-on savoir pourquoi tout Paris est au courant?

La rame de métro apparaît dans un fracas assourdissant de grincements métalliques stridents, insupportables.

— En plus, l'exotisme fonctionne dans les deux sens — renchérit Paul tout en jouant des épaules parmi la foule pour pouvoir pénétrer dans la voiture.

— C'est-à-dire? — l'interpelle Carlos qui s'est laissé entraîner un peu plus loin par la pression humaine qui en silence presse, presse, presse...

— Ne me dis pas que tu n'es pas au courant! — lui lance Paul par-dessus quelques têtes impassibles qui font la sourde oreille tout en restant à l'écoute. — Le *latin lover*, il ne te manque que la petite moustache, camarade!

— Ben tiens, et un *sombrero* à la Pancho Villa. Je vais aller faire la sieste sur les rails! — Il est tordu de rire, ce qui paraît incommoder certains passagers qui n'attendent que ça: pouvoir se plaindre, geindre, gémir, protester, gueuler contre les enfoirés, en plus étrangers, qui s'autorisent impunément à rire dans le métro au mépris du respect minimal dû aux indigènes, on est tout de même chez nous, non?

— On descend à la prochaine et on attend que ça se calme, c'est irrespirable ici — propose Paul.

— Ok — répond Carlos qui commence à saisir les nuances de la diplomatie française au quotidien.

Il s'assoit sur un siège de plastique bleu marine tandis que Paul choisit des barres de chocolat dans un distributeur automatique.

— Non, Khadidja ne m'intéresse pas, ce n'est pas mon style... — laisse-t-il échapper tout en regardant la station de métro qui se remplit à nouveau comme le bassin d'un barrage, de gens qui courent et de gens fatigués, qui sont parfois, souvent les mêmes.

— Tu es encore là-dessus ?

Paul s'assied sur le parapet, tous les sièges étant déjà occupés et lui tend un biscuit chocolaté: — Tu as une copine au Mexique?

— Une copine?

— Une fiancée, dont tu es amoureux.

— Amoureux? — Lui reviennent en mémoire les coupures de journaux avec les photos des poubelles où la police fédérale avait retrouvé les bouts de Miss Michoacan. — Une fois mais elle en a préféré un autre.

Il se retient d'ajouter:

— Une connasse qui a préféré s'offrir à un narco qui la réduite en morceaux. Bien fait, non? — Mais il ne le dit pas: — C'est une autre culture ici, Paul ne comprendrait pas... Quelle salope, je ne dis pas qu'elle l'a mérité mais elle l'a bien cherché...

— Désolé... — articule Paul la bouche pleine.

— Et toi? — Pour changer de sujet...

— Je tombe facilement amoureux. Comme s'il suffisait que je me dise: «Tiens, je vais tomber

amoureux! » Et ça me passe aussi vite que ça m'est tombé dessus!

— T'as raison, *hermano*, nous sommes trop jeunes, toi et moi. Qu'est-ce que nous pouvons savoir de l'amour?

A Paul qui reste muet, ce commentaire semble aussi stupide qu'intéressant.

Après avoir laissé Paul devant le *Au Bienvenu*, Carlos refait le même trajet en sens inverse, de la station Porte de Montreuil à celle du Chatelet. L'heure de pointe est passée, il trouve facilement une place assise, qu'il choisit près des portes de la voiture pour observer à souhait les mouvements et comportements de la faune locale.

Pareillement que dans le D.F. à Mexico, chaque passager est dans son monde, les yeux rivés sur son smartphone. Pas un bouquin à l'horizon.

— Je commence à comprendre les difficultés de Paul comme écrivain...

Le nez collé à la vitre, il observe déambulant sur les quais les mêmes zombis qu'au Mexique.

— Comment a dit Madame Do? Dodo, boulot, métro... Non. Métro, boulot, dodo. Ou boulot, métro,

dodo? Je ne m'en rappelle plus, peu importe. Faut bien bosser. Faut bien se déplacer. Faut bien dormir. Je ne vois pas où est le problème, franchement! Ah, la routine! Beaucoup de gens qui survivent au quotidien rêvent d'avoir une routine comme celle-ci!

Au démarrage de la station Nation, où sont montés de nombreux jeunes mais il ne sait pas pourquoi, il entraperçoit sur le quai une femme qui décoche un coup de pied furieux dans un distributeur automatique de boissons.

— On raconte que les Français grognent, je les trouve plutôt calmes. Comme quoi...

Lui reviennent des images du braquage raté sur le pont de la Tournelle.

— Tu m'étonnes, avec les millions de touristes qui débarquent chaque jour ici! La majorité doit se promener avec du fric en liquide sur eux, ils ne connaissent pas l'endroit, proie facile...

Comme quand il était pickpocket sur le *zocalo*, la place principale de Mexico. Il avait débuté en solo jusqu'à ce que la bande des *X-men Fatales* l'eût obligé à choisir: soit il intégrait le gang, soit il dégageait de leur territoire.

— Tu n'es pas mauvais mais à plusieurs on va plus vite et c'est plus rentable — s'était pris le temps de lui expliquer Good Veneno, le chef. — Tu verras, c'est plus relax d'avoir quelqu'un qui te couvre.

Il avait vu comment un couple de touristes asiatiques s'était fait détrousser en moins de cinq secondes.

— Sont forts, les salauds!

Est-ce une légende urbaine? On raconte qu'un gros filou a réussi à vendre la tour Eiffel à un *gringo*...

— Difficile à croire...

Quand même incroyable l'amateurisme des deux crétiens! Le braquer sur un pont!

— Et si tu as les flics à chaque bout, tu fais comment? Quelles burnes...

Station Gare de Lyon. Une université? Beaucoup de jeunes hommes boutonneux avec des lunettes et des jeunes filles en robe légère.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi Paul n'a pas suivi d'études. Moi, je n'y ai jamais pensé, les études c'est un machin de l'autre monde. Mais lui?

Une petite gamine le tire par la manche. Il ne comprend pas ce qu'elle lui baragouine, elle lui jette un regard méprisant et passe à un autre voyageur. Le peu qu'il sait de Paul, Madame Do lui a tiré les vers du nez. La vieille a ses trucs pour que vous lui racontiez votre vie. Pour lui, l'exercice est intéressant; il ne lui ment pas, c'est le boulot qui l'oblige. Le jeune Français est orphelin ou quelque chose comme ça. Il a été élevé par un imprimeur, un drôle de type qui a un passé dont la crête a chevauché engagement politique et grand banditisme. Et dont l'épouse est mexicaine! Comme quoi le monde est petit. Un mec bizarre.

— Mais voilà des années qu'il est rangé! — les avait rassuré Paul lorsque Madame Do avait émis un de ses grognements indiquant qu'elle était embarrassée.

Était-ce vrai que Paul avait déserté le domicile familial parce que son Tonton le couvait trop? Tiens, lui aussi avait quitté très tôt la maison de ses parents!

Et Khadidja était en plein là-dedans. Madame Do était-elle elle aussi partie très tôt de chez ses parents? Et Geneviève? Des braconniers l'avaient peut-être enlevée à sa famille... Le Tonton en question avait les moyens. Pourtant, Paul avait choisi de se démerder tout seul.

— Un bon choix, non?

Trois clochards sont en train de se chamailler autour d'une bouteille de vin en plastique sur le quai que la rame laisse derrière elle. Il en a oublié de noter le nom de la station.

— Tout de même, quatre ans à faire le veilleur de nuit!

Carlos n'avait jamais été tenté par le travail nocturne.

— Remarque, s'il a décidé d'être écrivain, c'est le travail idéal...

Il le lui demandera. Non, il ne vaut mieux pas.

— Moins tu poses de questions, moins on t'en posera. — Une des nombreuses recommandations du Capitaine quand Comanche S.A. l'avait embauché.

Comment devient-on écrivain? Il n'existe pas d'école pour le devenir. D'accord, c'est en forgeant qu'on devient forgeron mais écrivain, tu n'as pas une école ou un patron qui t'apprend le métier! Ecrivain, c'est comme voyou, tu es obligé d'apprendre sur le tas. Ouais, sauf que tu es tout seul. Où est-ce que les apprentis-écrivains peuvent se réunir entre eux, échanger leurs expériences, se passer des *tips*?

— M'étonnerait beaucoup... Il a du courage le gars.

Est-ce qu'ils sont amis, ou vont devenir amis?
Comanche S.A. n'interdit pas d'avoir des amitiés, ou une fiancée.

— Pfff!!! Pas facile. Faire des amis, avoir une petite copine, comme ils disent ici, alors que même ton nom est un mensonge. Pas facile!

— Comme je vous l'ai déjà dit, je me promenais sur ce pont et deux types ont voulu m'agresser pour me dépouiller. J'en ai neutralisé un et ce Paul a surgi de nulle part, il s'est jeté sur l'autre qui a terminé dans la Seine. Si je ne l'avais pas rattrapé, lui aussi aurait fini dans l'eau. Après, on a fait connaissance, on a commencé à se revoir. Il m'a présenté une amie à lui...

— Qui s'appelle...

— Comme je vous l'ai dit, elle s'appelle Khadidja Khadidja.

— Son prénom et son nom, la même chose?

— Ben oui...

Ils étaient assis sur un banc public au jardin des Tuileries envahi par des milliers de touristes provenant de toute la planète. Des individus, des couples, des familles, des groupes, un monde fou! Comme il se doit, il s'était assis dos à dos avec le Capitaine.

— Bonjour. Tu réponds juste à mes questions, ok?

— Ok. — Il faisait tout pour ne pas le montrer: il était très inquiet de ce rendez-vous qui sortait de la routine.

— Tu n'as pas à te préoccuper — lui avait glissé le Capitaine. — Simple routine. Pour te protéger.

— Pour me protéger? — avait-il pensé. — La dernière fois que j'ai entendu ces mots, on voulait me faire la peau...

— Ok, et la vieille?

— Madame Do, veuve et retraitée, elle était prof de français avant. C'est ma voisine, elle vit toute seule avec Geneviève...

— Geneviève?

Il n'avait pas aimé le ton doucereux qu'avait pris le Capitaine pour poser la question: — Geneviève?

— Oui, c'est une tortue, des Galapagos.

— Une tortue, des Galapagos, tu m'en diras tant...

— Je vous jure.

— Ne jure pas, on ne sait jamais ce que le sort nous réserve. Pourquoi tu ne m'en as pas parlé?

— J'y ai pas pensé, c'est qu'une tortue...

— Tout est important, tu le sais, non?

— Oui.

— Bon, on reprend. Quand est-ce que tu as rencontré ce Paul?

Quatre fois. Quatre fois, le Capitaine lui avait fait répéter la même histoire. Pour recouper, pour vérifier, la routine.

Le Capitaine lui donnant le dos, il savait qu'il était attentif au son de sa voix, les changements de ton, sa respiration. Ce n'était pas la première fois qu'il subissait un interrogatoire du chef. Fallait pas avoir l'air préoccupé mais pas non plus trop décontracté.

— Ok — avait finalement chuchoté le Capitaine. — c'est ok. Je suis très fier de ton dernier

job. — Carlos s'était senti flatté que le chef le félicite. Était-ce la vérité? Il était resté silencieux. — Attends un petit quart d'heure avant de partir d'ici. Pour l'instant, il faut que tu te reposes, tu le mérites bien. Profite de tes vacances et fais gaffe à toi — avait-il marmonné avant de se lever.

Il avait pris garde à ne pas se retourner.

— Fais gaffe à toi...

Dans le monde d'où il vient, l'univers professionnel où il navigue aujourd'hui, il n'ignore pas l'ambiguïté de ce genre d'attention:

— Fais gaffe à toi.

Il a confiance dans le Capitaine. Totalement. A-t-il le choix? Non, il lui fait confiance, c'est tout. Il sait que s'il avait répondu au chef qu'il lui voue une confiance aveugle, il se serait fait rabrouer.

— Ne fais confiance à personne. Personne. Même pas ton chef, ok?

Encore une autre règle de Comanche S.A.

— Merde, Châtelet-Les Halles!

Il descend précipitamment de la rame, bousculant quelques passagers qui montent avant que les portes se referment derrière lui.

Remontant à la surface par des escaliers mécaniques sans fin, il émerge dans la nuit animée d'un Paris qui profite du réchauffement global: en plein novembre, on se balade en vêtements légers quand ce n'est pas en short et sandales. Carlos prend sur la droite pour aller s'installer à une terrasse de café qui donne sur la place des Innocents. Ici, l'activité principale consiste à voir et être vu. Sauf en ce qui le concerne.

Assis du côté des spectateurs, il regarde la foule défiler sous ses yeux comme sur un écran panoramique. Voilà longtemps, très longtemps qu'il ne s'est pas senti aussi serein. Bien sûr, la dernière rencontre avec le Capitaine revient en pointillés.

— Suis-je préoccupé?

Non.

— Ai-je la moindre raison d'être préoccupé?

Il cherche, creuse, décortique, prend et reprend tout ce qu'il a dit et fait depuis qu'il a débarqué à l'aéroport jusqu'à ce qu'il a pu « dire » à Geneviève, il s'entête, persévère, ne rien laisser passer, aucun détail, aucun détail ni personne:

— Non, tout va bien, cool Raoul (*tranquilo Ricardo* dans sa pensée originale).

Il enfonce bien son cul dans son siège, étire ses jambes devant lui, dresse le chef tel un coq prêt au combat, pousse un gros soupir de satisfaction:

— Je ne m'en sors pas trop mal.

Il se fumerait bien une cigarette pour accompagner le perroquet que le serveur vient de poser sur le guéridon avec une assiette de cacahuètes. Mais Comanche S.A.... Drogues? *Niet*. Alcool? Avec beaucoup de modération. Tabac? Itou. Le perroquet sera une petite entorse au règlement car le *matón*, le tueur mexicain s'est entiché de ce mélange de pastis, sirop de menthe et eau plate. Il n'en boira qu'un verre puis passera à la menthe à l'eau. On est pro ou on ne l'est pas.

Il ne peut s'empêcher d'y repenser: pourquoi Paul a choisi la carrière d'écrivain? Image d'un

nafragé sur une île déserte. Pour Carlos, la lecture est un passe-temps nouveau. Il en est encore aux classiques, Cervantès, Lope de la Vega, Garcia Lorca, Garcia Marquez, Fuentes, Perez-Reverte, Vargas Llosa. L'Argentin aveugle, Borges, il a laissé tomber, on n'y comprend rien. Son livre préféré, jusqu'à maintenant? *Pedro Paramo*, de Juan Rulfo. Il l'a relu trois fois, trop bien. Trop mexicain, il en avait frissonné à certaines pages. Il aime bien aussi un Cubain, plus récent, il oublie toujours son nom, avec son détective Mario Conde. Un autre Cubain, Carpintero, non, Carpentier, mais comme Borges, trop difficile pour lui. Pour l'instant. Pour le moment car il s'est rendu compte que plus il lit, plus il comprend ce qu'il lit. La lecture le repose, elle agit sur lui comme la *mota*, la marijuana, lui permet d'oublier pendant quelques heures ce monde qu'il considère médiocre, mesquin et merdique. MMM, les trois M du groupe musical qu'il avait essayé de monter une dizaine d'années auparavant, un mélange de rap et de punk:

*La société veut te la mettre
Mais toi, tu laisses rien paraître!*

Un échec total, ils s'engueulaient tout le temps à propos de tout, situation qui s'était envenimée avec l'arrivée d'une fille, Carmela, comme chanteuse. Sans parler de la came, et des bouteilles qui traînaient partout où ils passaient et qui les accompagnaient parfois, assez souvent, quand ils terminaient au poste pour tapage nocturne, trouble de l'ordre public,

bagarres en tout genre, sans oublier les outrages et rébellion aux forces de l'ordre. Le groupe s'était dissous après que Pascual, le bassiste, ait pris deux ans de prison ferme pour avoir pété le nez d'un flic. Se retrouver en prison pour avoir frappé ou bousiller un flic, c'est comme se retrouver derrière les barreaux pour assassinat d'enfant. Dans ce dernier cas, vos collègues tolards ne vont pas vous lâcher une seconde. Dans le premier cas, les surveillants vont vous faire regretter jour après jour, nuit après nuit, de ne pas vous être contrôlé durant ces quelques secondes.

De toutes façons, Carlos, la musique n'est pas trop son truc. Même à écouter, n'est-ce pas toujours la même ritournelle? il s'ennuie rapidement. Jamais de concert, jamais de bal, jamais de discothèque. Encore moins depuis qu'il bosse pour Comanche S.A. qui déconseille ces endroits où alcool, fumette et pastilles, et donc emmerdements, coulent à flot.

Le cinéma, il aime le cinéma. Il peut visionner trois films à la suite et même quelquefois des trucs pourraves, qu'il défendra pourtant avec une mauvaise foi à tout crin:

— Nul mais le scénario est intéressant.

Ou:

— L'histoire est débile mais l'acteur principal est pas mal.

Ou bien:

— Quelle merde mais faut reconnaître que certains effets spéciaux...

Ou encore, lorsqu'il n'y a plus grand-chose à sauver:

— A chier mais y'a du travail...

Il respecte énormément le cinéma car il ne s'imagine pas être capable de gérer une affaire aussi complexe et compliquée que réaliser un film. Sauf le romantique mielleux et le porno poisseux, il y a jeté un œil, ce n'est pas du cinéma. Circulez, il n'y...

Le théâtre, il n'a jamais osé. Au Mexique, les pièces de théâtre, pour ce qu'il en connaît, se veulent populaires et se sentent donc obligées d'être vulgaires. Elles frisent l'ambiance des *cantinas* où les femmes sont toutes des putes et les Indiens tous des abrutis. Ici, le théâtre semble être autre chose. Faudrait voir. Quand son niveau de français le lui permettra.

Il ne s'en remet pas: — Ecrivain, faut être maso.

Il ressent de la compassion pour Paul. Il est sympa Paul.

Khadidja aussi elle est sympa.

Madame Do, pareil.

Même Geneviève, elle est sympa. Elle pourrait être agressive et chier partout, comme la majorité des animaux de compagnie, ce qu'elle ne fait pas.

— Et moi, est-ce qu'ils me trouvent sympa?

Il est un peu surpris. C'est bien la première fois de sa vie qu'il se pose la question à savoir si on le trouve sympa.

Toutes ces réflexions lui assèchent la gorge.

Il demande une grande menthe à l'eau.

Paul l'a aidé alors qu'il se faisait agresser sur le pont.

Il a une dette envers lui.

Comment pourrait-il l'aider à son tour?

— Merci.

Il avale sa menthe à l'eau d'un trait et en demande une autre.

Le garçon râle.

— On se demande bien qu'est-ce que ça peut lui faire que je demande une autre menthe à l'eau. Les gens d'ici sont parfois un peu bizarres. Alors, comment aider Paul?

Petite esclandre pas loin: un mec a fichu un coup de pied à un chien gros comme une merde de bouledogue qui aboie d'une voix extrêmement stridente sur tout le monde; sa maîtresse menace d'appeler la police, qui est en train d'arriver sous la forme d'un couple de flics qui affichent une mine fatiguée, mais fatiguée...

— Mon ami Paul.

Paul tend la carte magnétique de sa chambre au client qui s'est présenté passablement ivre en début d'après-midi et qui revient complètement fait mais correct. Il va verrouiller les portes d'entrée puis s'installe dans le petit bureau derrière la réception. Il se sent très en forme. Ils sont allés faire un tour au jardin des Plantes avec Khadidja, entre autres la grande serre qui est un joli et agréable échantillon de forêt tropicale.

— Et comment allez-vous faire avec le réchauffement global?

Le matin même, la jeune fille s'était discrètement énervée à cause des événements au Moyen-Orient:

— Bravo! On va encore me prendre pour une Arabe et me mettre sur le dos les crimes de ces putains d'islamistes!

C'est pourquoi il s'était dit qu'une petite sortie...

— Pas de souci, avec la condensation... — lui avait répondu un des gardiens en désignant le toit de la vertigineuse verrière du doigt.

— Tu y crois toi à cette histoire de condensation? — avait-elle insisté en sortant et qu'ils allaient déguster un *gelato* juste en face.

— J'en sais rien... — avait-il répondu en haussant les épaules. — Tu imagines Geneviève ici, elle serait trop heureuse!

— Tu crois? Il y a de la jungle aux Galapagos?

Ils avaient passé un après-midi très tranquille, en amoureux aurait supposé un passant alors qu'ils ne le sont pas.

— Tu ne m'as pas demandé de quoi je vis... — avait-elle souri avant de passer sa langue sur sa boule aux fruits des bois.

Il ne le lui avait pas demandé. Pour le moment, elle s'est installée chez lui. L'appartement est ridiculement petit mais comme il travaille de nuit et qu'elle est en général absente durant la journée, ils se croisent plus qu'ils ne se voient, le plus souvent lors de la cérémonie du thé à 16 h 00 chez madame Do en compagnie de Carlos, et Geneviève.

— De quoi vis-tu, Khadidja Khadidja? — l'avait-il interrogée en aspirant un bon morceau de sa boule de chocolat noir qui lui provoque une violente douleur aux tempes.

— Péché de gourmandise! *Shafik!*

— Qu'est-ce que tu dis?

— Bien fait pour toi!

— Evite de parler en arabe, on va nous prendre pour des terroristes... — avait murmuré Paul.

— Tu rigoles?!

— Devine, patate...

— Ce n'est pas facile. J'ai une collègue, Sarah, elle aussi elle est furax.

— Une collègue? — Paul avait fait comme s'il s'intéressait à la conversation par simple politesse.

— Ouais, Sarah. Elle est juive mais elle en a rien à foutre de l'Etat d'Israël. Elle dit que c'est un Etat théocratique et fasciste.

— Je suis d'accord — avait acquiescé le jeune homme même s'il n'a pas une idée très claire de ce qu'est un Etat fasciste.

— Nous sommes trois. Elle dit aussi que ceux d'en face, le Hamas, sont des fanatiques religieux, kif kif bourricot!

— Kif kif bourricot? Ça, je comprends. Elle a raison ta collègue.

— Re, nous sommes trois!

— Bon, alors? — Il avait jeté un œil à l'intérieur du magasin, il se serait bien repris une autre glace, même si les prix sont exorbitants ici. — Tu vis de quoi?

— Je suis apprentie couturière à l'Opéra de Paris... — lui avait-elle répondu la mine malicieuse.

— Tu es danseuse?

— Apprenti couturière.

— L'Opéra de Paris, l'Opéra?!

— Oui, l'Opéra Garnier... — Elle jubilait.

- Couturière? Tu fais quoi?
- Je couds. J'ai été acceptée à l'Académie de l'Opéra il y a un an. J'ai des doigts de fée! — avait-elle plaisanté en agitant ses mains sous son nez.
- Difficile d'y entrer?
- Tu m'étonnes! L'atelier, nous sommes une trentaine et je peux te dire que celles qui y sont ne sont pas prêtes à s'en aller! Les jeunes en formation, tu peux les compter sur les doigts d'une main.
- Tu dois faire très attention à ne pas les abîmer alors, comme une pianiste?
- Faut pas exagérer quand même!
- Tu m'épates...
- Je me suis présenté chez Lacroix mais comme je sais bien travailler le tulle, ils m'ont proposé d'entrer à l'Académie.
- Le tulle? — Paul n'en était pas encore revenu.
- Ouais, le tissu qu'on utilise pour les tutus.
- Je vois.
- Je sais aussi travailler la mousseline, la tarlatane, les paillettes...
- Putain...
- Je suis encore apprentie, je passe d'un atelier à l'autre pour apprendre avant de me spécialiser. Il y a le flou, les costumes pour femmes, le tailleur, ça c'est les costumes d'homme, la mode où on confectionne les chapeaux et les coiffes, la maille pour le stretch....
- Le...?
- Le stretch. euh... ce sont des tissus un peu élastiques. Et la déco pour les masques et les bijoux.

— Dans quoi voudrais-tu te spécialiser?

— Je ne sais pas trop... Je t'offre une autre glace? Non, pour l'instant, je ne sais pas trop...

— Tu me feras visiter?

Elle le fixe, très étonnée de cette marque d'intérêt:

— Un jour, peut-être. C'est spécial comme endroit, tu sais...

— Dans quel sens?

— On dirait... une bibliothèque. Ambiance feutrée avec vieux parquet qui grince.

— C'est cool alors...

— On fait jusqu'à trois cents costumes, retouches et créations chaque année.

— Ah, quand même! Tu veux quoi comme parfum?

— Mangue. C'est moi qui l'offre celle-là. Ouais, et c'est serré, les délais sont toujours trop courts, on est souvent en train de tout changer, sans parler des retouches chaque jour...

— Ok, je prends tiramisu. Le boulot est très stressant...

— Pas du tout! Super cool, il y a une bonne ambiance, les collègues sont très gentilles et le directeur est sympa. Mais on est super concentrées, ça ouais je peux te le garantir! Comment te dire? C'est pas évident d'accéder à cet atelier, c'est un grand privilège pour moi.

— Tu m'étonnes! Excusez-moi, monsieur, un cornet avec une boule mangue et un cornet avec une boule tiramisu.

— ...

— Oui, merci monsieur.

— Tu es toujours très poli — lui avait-elle fait remarquer. — Par déformation professionnelle?

— Non! — il s'était marré. — J'ai toujours été très poli, je suis né très poli, ça te gêne?

— Pas du tout, au contraire, ça me change, si mes frangins avaient pu être polis comme toi, j'aurais eu une autre vie!

— Tu gagnes combien comme apprentie-couturière?

— Pas énorme mais je suis contente!

— C'est génial! Un métier qui te fait plaisir, ce n'est plus du travail...

Khadidja avait soudain posé une main sur son avant-bras. N'était-ce pas la première fois qu'ils avaient eu un contact physique?

— Pardon, Paul, excuse-moi...

— De quoi?

— J'imagine que le boulot de veilleur de nuit...

Merci, monsieur. Oui, mangue pour moi, merci. Tu as vu, je deviens aussi polie que toi, tu déteins!

— Oui, moi c'est tiramisu, merci bien, monsieur. Tu n'as pas à t'excuser. — Qu'aurait-il pu faire d'autre que la prendre de haut pour ne pas se retrouver au fond du précipice? — Veilleur de nuit me permet de gagner de quoi vivre en attendant. Mon métier, c'est écrivain.

Il s'installe devant l'ordi du bureau.

Ces heures passées avec la petite couturière de l'Opéra de Paris avaient été spéciales, presque

magiques. Une idée qu'il n'ose s'imaginer l'avait-elle effleuré dans le cours de cet après-midi... romantique? Il sent cependant cette fine, très fine pointe d'amertume au fond de la gorge: pourquoi personne ne comprend qu'il est écrivain? Il se met à taper sur le clavier avec une rage contenue.

Des plateformes d'édition, en français, il en existe peu. Aucune d'ailleurs car il s'agit plutôt d'espaces d'autoédition. De ce que Paul avait entendu à propos de l'autoédition, les retours n'avaient pas été réjouissants. Dans la majeure partie des cas, l'auteur se retrouvait comme un imbécile avec ses quelques centaines d'exemplaires imprimés à ses frais entreposés dans sa cave. Imprimer, rien de plus facile, il suffit d'en avoir les moyens. Sans parler de tous les parasites qui, contre rétribution, se font fait fort de vous apprendre à lire, à écrire et... à devenir célèbre! Distribuer, diffuser, acquérir de la visibilité, vendre est une autre affaire.

A peine une heure après avoir débuté ses recherches, il tombe sur une plateforme francophone qui semble intéressante, EditCom. Elle permet à ses lecteurs d'accéder gratuitement aux manuscrits numériques d'auteurs indépendants: romans, polars, science-fiction, poésie, etc.

Paul tique.

— Qu'est-ce que signifie « auteur indépendant »? Quand est-ce qu'un auteur est indépendant? Quand il a du succès et gagne un euro par bouquin vendu? Quelle indépendance, mon coco!

Chaque livre a une fiche qui présente la bio de l'auteur, un résumé de son contenu, les recommandations du Comité de lecture et les notes et commentaires des lecteurs.

Paul retique.

— Les notes? Comme *l'Ecole des fans?*
Bizarre...

Chaque auteur a des statistiques avec son nombre de lecteurs et sa progression.

Différentes rubriques. « Meilleurs et Meilleures » qui présente des manuscrits sélectionnés par un membre du Comité de lecture. Il cherche la composition de ce Comité de lecture. Des lecteurs recrutés pour leur participation active à la vie du lieu à travers leurs commentaires pertinents. Juges et parties, et non professionnels, étrange... Il ouvre quelques dizaines de fiches d'œuvres: parmi les commentaires des lecteurs apparaît parfois, quelquefois non, un commentaire avec un petit logo, le logo d'EditCom qui indique que ce commentateur est membre du Comité de Lecture. Recruté par qui? Sur quels critères? Mystère et boule de gomme...

Une autre rubrique, « Bravo! », affiche les vingt-cinq manuscrits qui ont eu le plus de lecteurs durant le dernier mois.

— Bien, voilà qui est intéressant, afin de savoir si mon bouquin plaît à quelqu'un, bien... Qu'est-ce que peut être en train de faire Khadidja à cette heure? Couturière à l'Opéra de Paris, c'est ouf ma canne!

Il y a une rubrique « Bienvenue! » pour les nouveautés, une autre, « Œuvres multiples », pour

celles et ceux qui publient plus d'un manuscrit sur la plateforme.

— Si j'ai bien compris, il existe deux canaux, celui du lectorat et celui du fameux Comité de lecture. Le premier, je verrai si ma *Direction Nord* crée l'enthousiasme... L'autre canal, le Comité de lecture, grave grave, ils prétendent que les éditeurs viennent par-là, important! Très important!

Question promotion, il peut payer soixante-quinze euros par mois pour apparaître dans un espace publicitaire dans la page d'accueil du site.

— Soixante-quinze mensuels! Avec le SMIC... — soupire-t-il. — Je peux essayer un mois...

Pour que *Direction Nord* soit présent sur la plateforme au-delà des trois premiers mois gratuits, il pourra partager ses commentaires à propos d'autres œuvres présentées et même participer avec des articles. Là, Paul s'enthousiasme carrément!

— Génial, chacun lit les livres des autres, fait ses commentaires, j'aime bien l'idée de faire partie d'une communauté d'auteurs qui soient solidaires entre eux. Pas mal, pas mal du tout!

Il sélectionne le premier roman qui apparaît dans « Meilleurs et Meilleures », *Accro au vide*, de Natalia Motto, au moins la soixantaine sur sa photo. Selon le synopsis, deux amis d'enfance se retrouvent, l'un les poches percées et l'autre riche comme Crésus. Paul s'étonne que le bouquin n'atteigne même pas les cent-cinquante pages. A-t-on jamais vu un bouquin avec aussi peu de pages dans la Collection blanche de chez Gallimard? Il effectue une petite virée.

Effectivement, que des vieux et des vieilles et beaucoup de propositions de moins de cent-cinquante pages... Ne s'est-il pas trompé d'endroit? Que va-t-il faire dans un EHPAD où l'écriture n'est qu'un loisir?

— Tu exagères, il doit bien y avoir des jeunes!
— se moque Khadidja. — Vas-y, qu'est-ce que ça te coûte?!

— Bah, soixante-quinze euros...

— Je finance à moitié, ok?

— Tu rêves! Comment vais-je accepter du fric d'une inconnue?

— J'ai bien accepté d'être hébergée par un inconnu! Allez, vas-y, on va bien voir. Si ça se trouve, tu vas avoir un super succès!

D'abord, elle s'était plutôt invitée. Ensuite, le succès, elle va vite en besogne... C'est la troisième nuit de suite que Khadidja l'appelle au boulot... Il aime bien.

— D'ailleurs, demain c'est ma nuit de congé, il faut que je lui en parle — songe-t-il. — D'accord, j'y vais et on verra bien. *Inch'Allah!*

— Vas-y, frère! — s'exclame la jeune fille en accentuant son accent des banlieues. — Dieu n'a rien à voir, tout dépend de ta plume, frère!

Paul pense à la plume de *Au clair de la lune* mais se ravise, ce n'est pas le moment, l'instant est solennel.

— Et toi ça va?

— Tout va très bien. Je me suis acheté un super bouquin sur la mode au XVIII^e siècle, des gravures de ouf, demain je te le montre!

— Ah, je ne t'ai pas dit, demain c'est ma nuit de congé!

— Génial! Je t'invite, un diner de roi, tu veux bien? Je vais chercher la surprise que mérite la publication de ton pavé sur internet.

— C'est gentil. Ce que je voulais te dire, c'est...

— Je pourrais dormir sur le canapé...

— Bien sûr, comme d'habitude. Bon, je te laisse, je vais mettre le prochain Goncourt sur ce site.

— Génial! Bye!

— Bonne nuit.

Il y a déjà pensé. Proposer à Khadidja de dormir dans son lit les nuits quand il bosse. Il y a le problème de l'odeur.

— Pas la sienne, la mienne...

Paul est persuadé qu'il pue au lever. Des aisselles, du cul, pas la bite mais les couilles, l'entrejambe, le cou, même la tête, il a l'impression de schlinguer du cuir chevelu. Il se douche et la crise (quotidienne) passe.

— Je pourrais changer les draps chaque jour. Elle va croire que je suis maniaque. Se rendre compte que je pue au réveil. Mauvaise idée. Je risque de me porter préjudice plutôt qu'autre chose.

En même temps, il a un peu mauvaise conscience. Supportera-t-il longtemps de la deviner dans la pénombre se tournant et se retournant sur le

canapé tout en étant lui bien au chaud dans son lit pour deux personnes?

Stop! Il se lève pour glisser une pièce dans la machine à café: moka, sans sucre, pas de crème, beaucoup de mousse. Il se rassoit devant l'ordi, la page d'EditCom l'attend, ouverte, prête à l'accueillir.

— Je l'appelle et je lui propose, *Inch'Allah!*

Mais *Inch'Allah* ne fonctionne pas, il se dégonfle.

Et comment feront-ils si elle accepte?

Elle retournera sur le canapé quand... Débile!

Lui, il pourrait aller sur... N'importe quoi!

Il secoue la tête de déception.

— Comment je suis aussi con? Il suffit de lui dire que... que quoi? Y'a rien à dire. Laisse venir; mon frère, comme elle dit — il imite son accent pataouète.

— Pourquoi est-ce que je cherche des problèmes où il n'y en a pas au lieu d'affronter mes vrais problèmes?

Un jour, il avait posé la question à son père adoptif. Il avait treize ou quatorze ans. Tonton lui avait répondu simplement:

— Laisse tomber, c'est ce que tu viens de faire avec ta question à deux balles!

Abreuvé jusqu'à plus soif, Carlos commande un croque-monsieur. Il en raffole. Sans parler du croque-madame! Avec un œuf au plat posé dessus. Allez, encore une légère entorse au règlement! Il demande un petit ballon de vin blanc.

— Lequel? — l'interroge un serveur assez âgé en lui tendant la carte des vins.

— Chardonnay, Sauvignon, Chablis, Bordeaux, Muscadet, Riesling, Val de Loire... — énumère le jeune Mexicain. — *Ay Dios!* Donnez-moi une coupe d'un blanc de Loire, s'il vous plaît. Il est humide n'est-ce pas?

Le garçon ne cache pas sa joie:

— Ah, un connaisseur en vins, voilà qui fait plaisir, nom de Dieu!

— Très peu, très peu... — répond en baissant modestement la tête Carlos qui la veille a passé plusieurs heures à étudier la question sur internet.

— Avec un glaçon? — Carlos jette au vieux serveur un regard horrifié. — C'était une blague... — lui glisse le type en lui lançant un clin d'œil complice. — Je vais vous remplir ça comme y faut.

Bien que l'air se rafraichisse un peu dans la nuit parisienne, il préfère rester en terrasse. Il doit être 20 heures passé. Un groupe de touristes asiatiques passe en rang deux par deux comme à l'école. Trois Italiens discutent avec véhémence comme s'ils voulaient qu'on les entende depuis leur terre d'origine. Deux juifs orthodoxes avec leur barbe et leur couvre-chef caractéristiques hochent brusquement de la tête en discutant, ils n'ont pas l'air d'accord. Un Noir lui propose une paire de petits éléphants sculptés dans un bois très obscur. Il croit comprendre grâce aux grands gestes qu'il dessine dans l'air avec ses bras qu'il a traversé la mer depuis l'Afrique pour arriver jusqu'ici.

— Allez, Kazadi, laisse monsieur tranquille — Le serveur dépose la coupe de vin blanc sur le guéridon ainsi qu'une coupelle d'olives vertes.

— Vous le connaissez?! — interroge Carlos surpris.

— Kazadi? Ouf, ça fait des années! Il est venu à pied depuis le Congo en passant par le Maroc et l'Espagne. Il a traversé le détroit de Gibraltar à la nage. En tout cas, c'est ce qu'il raconte. Combien de temps t'a pris le voyage, Kazadi? — Le vendeur ambulancier affiche le chiffre cinq de sa main gauche. — Cinq ans

pour débarquer ici, faut en vouloir, non? Vous savez que veut dire Kazadi? — Il jette un regard à l'Africain tout sourire. — Kazadi, ça veut dire entrepreneur, n'est-ce pas mon vieux?

— Oui, c'est vrai, entreprise! — se marre le Congolais. — Moi, je suis une entreprise, pas mal non?! Allez, salut Monsieur Zadig!

Le colporteur africain repart couvert de la tête aux pieds de sa camelote.

— Zadig, vous aussi vous venez d'Afrique? — demande Carlos au garçon.

Le petit vieux s'esclaffe:

— Non, non, je suis Français! Mon grand-père est venu d'Arménie à cause du génocide, il y a un siècle. Zadig, c'est un prénom arménien. Voltaire l'a repris dans un de ses livres. Voltaire, ça ne vous dit rien? « Je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire, le nez dans le ruisseau, c'est la faute à... » *Les Misérables*? Victor Hugo? Non? Bon...

— Ah! — Le Congo, l'Arménie, Voltaire, Victor Hugo, tout cela va un peu vite pour Carlos. Un génocide? Des massacres? Il a plus ou moins entendu parler d'un génocide au Guatemala, un pays frontalier au sud du Mexique, dans les années quatre-vingt. Son père avait son âge et y travaillait comme gérant d'un hôtel dans le Nord, il en était revenu en courant, l'armée l'avait accusé d'aider les subversifs communistes guérilleros traîtres à la patrie, etc. — Et vous... vous êtes arménien?

— Non, je vous l’ai dit, je suis français d’origine arménienne. Je vous amène votre croque-monsieur!

— Merci, monsieur.

Le serveur va pour ajouter quelque chose mais s’abstient et regagne l’intérieur de la brasserie. Carlos se sent grandir et rapetisser. Il goûte le blanc de Loire du bout des lèvres. Bien frais, effectivement humide (*ja, ja, ja!!!*), un délice! Grandir parce qu’ici se sent le souffle de la planète, tous ces gens qui viennent de tant de pays. Ce midi, il a déjeuné dans un restaurant indien.

— Non, *mama!* Indien d’Inde!

— Ah non, je ne connais pas...

Succulent, finement épicé...

Soupir. Le monde est si grand! Il veut le parcourir, rencontrer d’autres cultures. Par où commencer? Qu’en dira Comanche S.A.? Si... par exemple, si il va faire un tour en Indonésie? L’Indonésie, c’est dix mille, ou vingt mille îles, il ne se souvient pas, par où commencer? En attendant, il voyage sur la toile, il étudie les cartes, les cartes le passionnent, et les religions, les cultures, les us et coutumes, il visionne des milliers de photos chaque nuit. Après, on verra, il n’y a pas urgence.

Et il se sent minuscule.

— *Pura mierda...*

Il ne connaît rien.

Il ne sait rien.

Tu étais où ces vingt-huit dernières années?

Je suis né où je suis né, j’ai pas choisi!

Il n’y a pas de honte à avoir.

Bien sûr que non, sois pas con.

Ouais, mais à l'école, tu n'as jamais rien écouté.

L'école, il n'y avait rien à écouter, elle était complètement merdique l'école.

D'accord, et internet, tu aurais pu commencer plus tôt à mater sur internet, les autres pays, la planète, tu ne connais rien.

Quand même...

Quand même quoi? Qu'est-ce que tu connais à l'Histoire? Les animaux? Je ne sais pas moi... Qu'est-ce que tu connais de l'Asie? Des fleurs? Des techniques? Les volcans, les guerres, la littérature, l'architecture, ça fonctionne comment, hein?!

— Attention, chaud devant! Votre croque!

— Merci, Monsieur Zadig.

— C'est comment votre petit nom?

— Petit nom?

— Votre prénom.

— Carlos.

— Pas de quoi, Monsieur Carlos. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je ne suis pas loin.

Une bouchée de croque-monsieur, une gorgée de vin blanc.

Certes, mais tu es quand même un âne.

Je sais lire, je sais écrire. Evidemment, à part la littérature latino-américaine, la bouffe indienne, d'Inde, le croque-monsieur français et ce petit pinard, ça m'intéresse de savoir comment se réveillent les volcans, les papillons ils viennent d'où?

A quoi tout cela me servira?

J'ai survécu sans.

C'est vrai.

Con mais heureux, et avec du blé.

Alors?

— Tout va bien, Monsieur Carlos?

— C'est parfait.

— Je vous remets du jaja? — lui demande le serveur en agitant son pouce devant sa bouche.

— Jaja? Mmmm, non, jamais plus d'une coupe par repas...

Monsieur Zadig a soudain l'air complètement dégoûté. A quoi bon être un fin connaisseur en vins si tu n'en bois pas, hein? Il repart sans un mot mais n'en pense pas moins. Carlos se rend compte que ce n'est pas pour le pousser à la consommation. C'est culturel.

Alors?

Tu peux être beau et riche et ignorant.

Il y en a.

Beaucoup.

Néanmoins... il y a la tentation, la grande tentation, la curiosité, c'est où? c'est qui? c'est comment? C'est... c'est passionnant.

D'être curieux?

Ben oui. Tu voyages, tu parles avec les gens, ils te racontent leur vie, c'est toujours différent, intéressant. Un agriculteur japonais, imagine... Un voyou africain, vas-y laisse tomber le voyou... Tomber amoureux d'une fille qui chasse les lions et les éléphants. Jouer aux dominos avec... Y'a tellement à voir, à faire, c'est excitant.

— Monsieur Zadig!

Pépère arrive au galop en trotinant.

— Oui, Monsieur Carlos.

— Vous me remettez ça, s'il vous plait.

C'est Madame Do qui lui a appris cette expression:

— Vous dites « Remettez-moi ça! » et c'est dans la poche, vous êtes adopté!

— La coupe?

— Le croque et la coupe, merci Monsieur Zadig.

— Je vous amène ça tout de suite — s'empresse le serveur. — Je savais que ce garçon est quelqu'un de bien. J'ai le flair... — se dit-il en se pinçant la pointe du nez entre le pouce et l'index.

— Tu veux dire qu'on n'est pas obligé de choisir son camp? Et toi, qu'en penses-tu?

Carlos fixe Paul, passablement éméché. Le copain de ce dernier, un peu plus âgé, bien allumé, est dans un fauteuil roulant. Ils se sont invités à sa table, poliment. Pourquoi pas? Un peu de compagnie n'a jamais tué personne. L'incursion ce matin d'un groupe de combattants du gouvernement islamiste du Hamas qui ont commis des massacres en Israël s'est invitée à sa table. Carlos, la politique ne l'intéresse pas, tous les politiciens sont des corrompus. Mais il ne s'agit pas que de politique, il s'agit d'horreurs qui ne donnent pas envie d'être humain, comme les actes cruels commis par les narcotrafiquants autodénominés Zetas dans son pays. Il n'y a rien à discuter, la seule solution est de les éliminer.

— Moi?

Paul jette un œil par-dessus l'épaule de Carlos, comme pour vérifier qu'il n'y a aucune possibilité qu'il s'adresse à quelqu'un d'autre.

— Bah oui, toi.

Chris, qui de son côté semblait concentré sur un point imprécis dans le vide sidéral de son ivresse se retourne vers lui:

— Alors? Un camp? L'autre? Neutre?

Le Mexicain observe l'un, puis l'autre et à nouveau... Ils forment une drôle de paire ces deux-là mais ils sont sympathiques.

— D'abord, il faut que vous parliez moins vite, je n'étudie le français que depuis quelques semaines.

— Non, t'entends ça, Paul, quelques semaines! Quelques semaines? Félicitations!

— Ok, on va parler moins vite — articule courtoisement Paul qui attend sa réponse.

— Merci pour votre compréhension. Moi, je connais rien à la politique, en plus internationale... Ce que je sais, c'est que... — Il allait affirmer qu'il n'aime pas la violence mais n'en vit-il pas? — c'est que je n'aime pas les guerres, personne n'aime les guerres. Au Mexique, on fait la différence, il y a les militaires, et il y a les civils. Nous avons eu la guerre contre les Zapatistes...

— Ah oui, je me souviens — commente Paul.

— Sympas les Zapatistes... — grogne Chris.

— Nous avons eu la guerre contre les Zapatistes, personne ne s'est attaqué aux civils, encore moins des femmes et des enfants.

— En es-tu si sûr concernant le gouvernement?

— Ecoute — Carlos plonge son regard aiguisé dans les yeux flottants de Chris. — Ce que je dis, c'est qu'on ne touche pas aux civils. Selon moi.

— Conventions de Genève... — balbutie Paul, personne ne lui prête attention.

— Et les trafiquants de drogue, les horribles là... — demande l'homme-tronc.

— Les Zetas?

— Ouais...

— Pareil. Qu'ils règlent leurs problèmes entre narcos sans nous... emmerder? Qu'ils se battent avec... contre l'armée gouvernementale, c'est ce que je pense moi, c'est tout.

— Il a raison! — beugle Chris. — Garçon, s'il vous plaît!

Le vieux Zadig qui se tient debout appuyé sur le chambranle de l'entrée de la brasserie s'approche.

— Monsieur?

Le serveur avait été finalement déçu par Carlos: seulement deux petits ballons de blanc... La soirée avait cependant été joyeusement relancée, en tout cas à cette table, par ses deux amis qui avaient débarqué vers 20 h 30. Ils ne lui étaient pas complètement inconnus et il les avait déjà vu tourner dans le quartier. Des bons clients.

— C'est ma tournée! — s'exclame le cul-de-jatte.

— Monsieur Carlos? — tente le serveur. — Il en est à sa sixième menthe à l'eau, il va nous faire un infarctus en pleine terrasse, ce con! — marmonne-t-il intérieurement.

— Essaie la grenadine! — se moque Paul.

Carlos fronce les yeux, Paul a l'air de dire « bah oui, pourquoi pas? », Chris « n'importe quoi... », Zadig hausse les épaules: « Au point où on en est... ».

— Allons-y pour une grenadine, Monsieur Zadig, merci!

— Il s'appelle Zadig? — chuchote Chris bredouillant. — Comme le...

— Oui, comme le personnage de Lovtaire... — le coupe le Mexicain, l'air détaché.

— Voltaire, pas Lovtaire, Voltaire — le corrige gentiment Paul en lui faisant un clin d'œil.

— Il est iranien? — insiste l'homme-tronc.

— Qu'est-ce que tu racontes? — l'interroge Paul.

— Chez Voltaire, pas Lovtaire eh banane! chez Voltaire, Zadig est un Perse, aujourd'hui les Perses ce sont les Iraniens.

Carlos est captivé, c'est reparti avec Lov... Voltaire et voilà qu'apparaissent les Perses, les Iraniens... Il ne peut s'échapper de la discussion, au contraire il veut y participer pleinement:

— Non, il est arménien — Le Mexicain se la joue « si vous avez besoin d'une info, n'hésitez pas à demander... » — La barbarie ne peut être ni expliquée ni excusée...

Les deux autres se sont figés comme des statues du musée Grévin, Paris avec ses fêtes et ses malheurs s'est évanoui durant quelques secondes, un vol d'anges passe en rase-mottes.

— Redis-moi ça... — se penche Chris.

— Pffff! — souffle Paul. — Il est pas capable!

— La barbarie ne peut être ni expliquée ni excusée! — rigole Carlos. — Ce n'est pas de moi, j'ai entendu ce... machin?

— Ouais, machin... — fait semblant de l'aider Paul qui aide Zadig à débarrasser les verres pour les remplacer par d'autres.

— Et une carafe d'eau, une et les glaçons pour la grenadine! — balance le serveur avant de s'éclipser.

Carlos contemple le liquide rougeoyant qui repose au fond de son verre. Couleur aguichante!

— J'ai écouté ce machin dans un débat à la télévision. C'est ce que je pense aussi.

— Tu as une religion? — l'interroge Chris tout en commençant à siroter sa coupe de Bourgogne. Rouge. Il mélange, s'en est-il rendu compte?

— Laisse-le donc tranquille! Santé! — proteste Paul qui goûte le sien. — Rien à voir.

— Santé! Tu rigoles? — se rebiffe l'homme-tronc. — Israël est un Etat théocratique et...

— Théocratique? — questionne le jeune Mexicain.

— Un Etat, un gouvernement basé sur une vision religieuse...

— Ok, *gracias*.

— Et le Hamas est une organisation religieuse.

— Un Etat religieux aussi, il dirige la bande de Gaza.

— C'est vrai, tu as raison, mon petit bouchon!

— se marre Chris. — Alors, cher Carlos, religieux?

— C'est très bon ce... machin, c'est fait avec quoi?

— Avec de la grenade..., grenade, grenadine!
— chantonne le cul-de-jatte.

— Tu ne connais pas le *Tequila Sunrise*? — lui demande Paul. — Tequila et grenadine.

— Non.

— T'es pas un vrai Mexicain... — le titille Paul. — Le visage de Carlos se durcit. — Je plaisante, c'est une blague...

— Je suis catholique, le Mexique est très catholique, les églises sont remplies le dimanche. C'est pas comme ici, non?

— Tu sais ce qu'on dit? 90% des Français sont catholiques et 100% sont athées... — murmure Chris d'un air malicieux.

— Ils ne pratiquent pas mais on ne sait jamais...
— surenchérit Paul.

— Je suis catholique parce que je suis baptisé mais je ne crois pas en Dieu, vous?

— Non plus — répond Paul.

— Pas plus — répond Chris en faisant un geste dégouté de la main comme pour écarter un moustique tigre à l'offensive. — Bien, nous n'aurons aucun motif pour nous faire la guerre.

— Bah, et le pétrole?!

— Quoi, le pétrole? — Chris fronce ses épais sourcils.

— Y'a des guerres à cause du pétrole... — insiste Paul.

— T'as du pétrole, toi? Toi, Carlos tu n'aurais pas quelques champs pétrolifères au Mexique? Moi, je n'ai pas de pétrole! Des idées, oui, et encore, mais du pétrole, *nada!*

Eclat de rire général.

— Allez, santé!

— Santé!

— *Salud!*

Paul clique sur « Envoi », il pousse un long et profond soupir. Que va-t-il se passer maintenant? Rien, à cette heure tout le monde dort, mon gars. Même en Afrique francophone. Ah, les Québécois, eux sont encore debout! Et maintenant?

— J’attends, quoi et jusqu’à quand? Premièrement, je vais voir si j’ai des lecteurs et si j’apparais dans la rubrique « Bravo » des plus lus. Ensuite, en parallèle en fait, il faut que l’anonyme Comité de lecture, en tout cas un de ses membres me fasse un joli commentaire et me mette dans la rubrique « Meilleurs et Meilleures ». Où les éditeurs vont à la pêche. Selon les gestionnaires de la plateforme. Tiens, je n’ai rien vu de plus là-dessus, quels éditeurs?

Il se pose la question d’appeler Khadidja pour l’informer qu’il a publié *Direction Nord* sur internet. Il

est déjà tard, elle doit dormir. Couturière à l'Opéra, c'est classe, non? Ah, une liste d'auteurs qui ont participé à EditCom et qui ont été publiés sur papier! Grosse déception... Une quinzaine de noms, sur une dizaine d'années, que des boîtes d'édition inconnues au bataillon. Inquiétude. La grande majorité des manuscrits déposés sont sans intérêt? *Direction Nord* est sans intérêt? Où sont les éditeurs? Il se met à chercher des opinions de maisons d'édition traditionnelles sur ces nouvelles plateformes d'autoédition. Rien. Il rencontre quelques avis de « spécialistes » qui considèrent en général que selon les grands éditeurs:

— On y trouve à boire et à manger — commente l'un.

— Aucun effort à faire de la part de l'auteur, il appuie sur le bouton et balance son manuscrit comme une bouteille à la mer, il ne s'en occupe plus après...

— Qui va payer les coûts de l'impression des manuscrits informatiques?

— L'ego de l'auteur est insuffisant. L'envoi postal représente un effort concret pour acquérir de la visibilité — aurait affirmé un autre.

— Et maintenant? Je continue mes envois par la Poste? Je me lance dans *Direction Sud*?! — Il essaye de rire mais l'envie lui manque.

Deux semaines ont passé depuis sa publication.
Qu'est-ce qui a changé?

Il consulte au moins chaque demi-heure le compteur des lecteurs et lectrices de *Direction Nord*.

— T'es devenu accro! — Khadidja avait l'air réellement préoccupée lorsqu'elle lui avait balancé ce commentaire.

Les trois premiers jours, il ne s'était rien passé. Il avait lu et commenté trois bouquins en trois jours pour augmenter le temps qu'il pourrait apparaître sur la plateforme sans payer. A vrai dire, les trois manuscrits n'avaient rien de transcendantal. *Direction Nord* était-il transcendantal? Tant d'années de travail s'étaient finalement diluées dans les milliards de milliards de milliards de bits qui s'agitent à chaque seconde sur la planète Terre. Coup de pompe.

Il avait payé soixante-quinze euros pour que son bouquin soit visible dès la page d'accueil du site pendant un mois. Sans rien dire à Khadidja ni à personne. Il n'avait pas voulu qu'elle collabore à ces frais car une couturière, de l'Opéra ou pas, ne devait pas gagner beaucoup plus que le veilleur de nuit d'un hôtel 3 étoiles. Pas question d'en parler à qui que ce soit:

— Je serai connu comme écrivain par la qualité de mes écrits, pas en payant!

Il a actuellement une quinzaine de nouveaux lecteurs par jour. Aujourd'hui, *Direction Nord* a pointé son nez au poste vingt-cinq de la rubrique « Bravo », les œuvres les plus lues durant les trente derniers jours.

— Bien! — l'a félicité Khadidja.

— Bof, je ne sais pas, j'ai payé...

— Tu as bien fait, sinon comment veux-tu te faire remarquer parmi des milliers de bouquins?

— Génial! — Carlos était très enthousiaste.

— Pas tant que ça, j’ai payé...

— Et alors? Tu t’es retrouvé à la place vingt-cinq en une semaine, c’est que ton bouquin intéresse.

— Bien, très bien... — avait souri Madame Do qui ne comprenait pas ce que signifiait concrètement tout ce cirque sur un site internet. Concrètement?

— Mais j’ai dû payer...

— Allons, allons, mon petit Paul, qu’est-ce qui ne se paye pas de nos jours?

— Il aurait mieux fait de continuer à investir cet argent dans les envois de manuscrit par courrier — avait songé Geneviève. Pure intuition. De toutes façons, personne ne lui avait demandé son avis, alors...

Il y a deux semaines, il était assis ici, à la réception de l’hôtel, hésitant à déclencher un mécanisme, un univers qu’il ne connaissait pas du tout. En deux semaines, un peu plus de cent cinquante personnes étaient en train ou avaient lu son livre. Une goutte d’eau dans l’Océan, certes, mais un bon début. Dans la rubrique « Meilleurs et Meilleures », il navigue entre le poste 20 et le poste 25. En revanche, aucun commentaire d’un membre du Comité de lecture, aucun commentaire de lecteur. Alors que lui en est à sept lectures, son job est idéal pour ce type d’activité, sept commentaires. Bien que...

— Pourrait au moins dire merci ou merde! — s’était-il indigné: de ses sept commentaires, seulement deux l’avaient remercié.

En gros et en bref, il commence à se poser des questions sur ce qui est appelé pompeusement l’interactivité de cette plateforme.

— De la participation des cons... — avait ricané Tonton. — Les projets qui misent sur la participation volontaire des gens, c'est bien joli mais ça ne marche jamais. Les gens s'en foutent, ils ne pensent qu'à leur pomme. Sans parler de l'ingratitude. Ah, l'ingratitude! Tu crois que ces abrutis n'auraient pas pu au moins taper merci, cinq lettres? Toi, tu te fais chier à lire leur bouquin, tu y passes des heures, tu te fends d'un commentaire, sérieux?

— Bah évidemment sérieux! Je ne suis pas critique littéraire mais je fais ça sérieusement, comme lecteur.

— Tu vois? Tu te fends d'un commentaire sérieux et l'autre, il te traite comme une merde!

— Tu exagères Tonton!

— Pas du tout! L'autre, il se prend pour Balzac, il n'en a rien à foutre de ton opinion. Un médiocre qui te méprise...

— J'en ai lu deux qui n'étaient pas mal du tout... — avait chuchoté Paul pour calmer son père adoptif.

— Qu'est-ce que tu me chantes là?! Ce n'est pas parce que tu es une célébrité pleine de blé qu'il faut manquer de respect aux autres.

— Qu'est-ce que tu en as à faire? C'est bon pour toi de lire d'autres auteurs... — Khadidja, toujours la tête froide.

— Ils se la pètent, envoie-les chier! — Carlos, toujours la tête froide mais pas cette fois-ci.

— Vous êtes surpris? L'homme est un loup pour l'homme; et il n'hésite pas à mordre la main qui

lui donne à manger! — Madame Do, toujours la tête froide mais avec une mine désolée vu les circonstances.

— Ferait mieux de continuer à envoyer ses manuscrits par la Poste...— avait ronchonné Geneviève. Mais à qui importe l'avis d'une tortue sur ce genre de question en particulier et sur tout type de questions en général?

Il avait décidé de continuer à lire d'autres auteurs et leur adresser des commentaires. Il est vrai qu'il apprend beaucoup en lisant, en tant qu'écrivain. Des bonnes idées qu'il pourrait reprendre dans le futur et des mauvaises qu'il devra laisser tomber ou éviter.

Puis il se mit au suivi des entrées dans la rubrique « Meilleurs et Meilleures » géré par le Comité de lecture. Etaient censés y être promus deux auteurs par semaine. Un le lundi et le second le jeudi. C'est là qu'une puce s'agrippa à son oreille.

— Je n'ai pas lu cette nouvelle version mais je me souviens de mon commentaire sur votre première version — avait-il pu lire sous la plume d'une étoile du site. Suivait l'opinion de cette dernière sur la première version de l'œuvre.

— Ce n'est pas le bouquin qui a été intégré dans « Meilleurs et Meilleures » mais l'autrice?

Sans rien payer, l'autrice s'était retrouvée à peine quelques jours après la publication de son travail propulsée parmi les « Meilleures ». L'opinion des lecteurs, prout prout mémère!

D'abord, il prit tout son temps pour lire le manuscrit informatique.

Faible, superficiel, comme suspendu dans l'air du temps mais sur un thème à la mode (l'oppression des femmes dans les pays musulmans) et sur un ton enjoué.

Ensuite, se faisant passer pour un auteur en herbe admiratif et fortement désireux d'apprendre comment il faut faire, il avait envoyé un courriel à l'autrice en question. C'est ainsi qu'il avait appris qu'elle avait contracté les services d'un partenaire de la plateforme pour reprendre sa première version.

— Ah, d'accord! — Il était dégoûté.

— Tous des pourris! — Khadidja était dégoûtée.

— Tous des corrompus! — Carlos était dégoûté.

— Ça vous étonne? — Madame Do s'était montrée surprise.

— Ferait mieux de... — avait grogné Geneviève.

Paul reste accroché à son compteur. Qu'il consulte sans arrêt. Khadidja ne fait plus de commentaires mais n'en pense pas moins:

— C'est une drogue ce truc!

Ainsi que Geneviève:

— Quel naïf! Pauvre garçon...

Sa ronde terminée, il ouvre le site EditCom.
Quid des commentaires?

En ce qui le concerne, aucun.

Il effectue un petit tour parmi les autres auteurs. L'immense majorité n'ont pas bénéficié d'un seul

commentaire. Apparaît rapidement un petit groupe: ils et elles s'échangent des compliments dans un langage pédant, leur écriture transpire la médiocrité et la frustration. Ils, et elles, en sont réduits à s'humilier entre eux dans une course à qui dénichera une erreur de français chez l'autre.

— Merde, on est au cimetière des éléphants dépités ou quoi?

C'est pire.

Tous les thèmes à la mode chez les bobos parisiens sont là à se répandre. Le top étant que tu aies été violée par ton beau-père quand tu avais sept ans.

L'horreur.

Cette soif de morbide, du spectacle, de l'étalage dégueulasse de ces gens bien peinarads dans leur confort que la violence télévisée et cinématographique n'assouvit plus. Il leur faut de la télé-réalité, de la réalité-télé, les arènes, que le taureau saigne et olé! lorsque le matador se fait empaler par la bête dont on coupera les oreilles et les couilles.

Paul est désespéré. *Direction Nord*, y'a pas de sang, pas de violence, pas un mot plus haut que l'autre.

— Je ne veux pas tomber dans leur piège, le buzz qui plus répugnant il est, plus il rencontre du succès. Non merci!

Il prend son temps, se lance dans la lecture simultanée de plusieurs membres du petit cercle d'initiés, en général des vieilles qui se prennent pour l'Académie, piètres écrivaines. Les sujets sont bateau, pas de surprise! Et surtout, surtout, le style est ampoulé à mourir. Leur certitude de leur génie en est

embarrassante, obscène. Plus encore, ces fantastiques plumes n'ont pas le courage du travail. Peu de pages, gros caractères, double interlignage, il calcule le nombre de pages que donneraient plusieurs manuscrits en format édition papier.

— Evidemment, qui va investir dans une pagination si faible!

Voilà une question réglée.

Mais lui, Paul, son *Direction Nord*, il l'a poli et repoli durant deux ans et tu n'y trouveras pas une coquille, mon coco!

Il hésite.

Ne devrait-il pas plutôt retirer son manuscrit de ce trou à rats?

Il consulte le cercle de ses amis proches:

— Attends au moins que se termine le mois que tu as payé — Khadidja, toujours aussi concrète.

— Pars, il n'y a rien de plus dangereux que des gens frustrés qui se prennent pour la reine d'Espagne — Il n'avait pas bien compris ce qu'avait voulu dire Carlos mais n'avait pas insisté.

— Combien d'auteurs ont été repérés sur ce site et ont été publiés par un grand éditeur? — Madame Do, sceptique, très sceptique.

— De toute manière, tout le monde se fiche éperdument de ce que je peux en dire... — avait soupiré Geneviève.

Il hésite puis finalement en parle à son père adoptif. Tonton est très susceptible et si quelqu'un touche un cheveu de son petit Popaul...

— Tu es sûr que ce n'est pas toi qui t'es trompé d'endroit?

— Comment ça?

— Les auteurs qui fréquentent cette plateforme n'ont pas l'ambition de devenir écrivains comme toi ou bien alors ont essayé et ont essuyé un échec, ils en ont donc fait un *hobby*.

— Bien vu, Tonton, pourquoi ne suis-je pas aussi intelligent que toi? Le manque d'expérience?

— La LCR mon petit, la LCR, une petite organisation d'extrême-gauche de l'époque, on était fous mais c'était une excellente école d'analyse.

Il avait maintes fois chercher la LCR sur internet mais n'avait rien trouvé. Est-ce que la LCR avait à voir avec ses années de militantisme, ou ces années de grand banditisme, ou la période où il ne distinguait plus vraiment les deux activités, ce qui lui avait valu l'exil en Amérique latine pour échapper à sept années de prison ferme?

— Khadidja a raison, attends que finisse ton mois payé, ensuite tu verras. D'ailleurs, quand est-ce que tu me présentes ta nouvelle copine?

— C'est pas ma petite copine... — avait-il grommelé.

— Je n'ai pas dit « petite copine », j'ai dit « copine »...

— Excuse-moi, Tonton, j'ai pas fait la LCR, moi...

— Tu veux que je te dise, petit, tu devrais faire des études, quelques années d'université ne peuvent

pas te faire de mal, elles te structureraient la pensée, tu comprends?

— Faut payer...

— Tut tut tut, Tonton paye et parie sur Popaul si tu rentres à la fac!

— J'ai pas envie. Pas pour le moment... — Il boude.

— Pas de souci, petit, tu sais que si l'envie t'en prend, Tonton t'appuie...

— Merci Tonton!

— Ben tiens...

Tout le monde était au fait. Tout le monde, c'est-à-dire Khadidja, Carlos, madame Do et Geneviève. A cause du putain de site EditCom, Paul était en train de mettre fortement en doute sa vocation d'écrivain. Gros, immense, infini doute. Et l'angoisse qui va avec.

Sauf, de par sa longue et réfléchie expérience de la vie, Geneviève qui ne perd pas son sang-froid:

— Comme disait Nietzsche...

De fait, la personne la plus exaspérée par cette affaire de site internet pour lecteurs et auteurs est Carlos. Cette histoire le rend fou furieux lorsqu'il est seul et qu'il y pense car il se sent impuissant. Il n'aurait qu'à dégainer son flingue, poum poum ça sera toi qui... Terminé, son pote ne se prendrait plus la tête comme en ce moment. Mais la France n'est pas le Mexique. Ici, les moins que rien n'ont aucun moyen pour se défendre. C'est ce que pense Carlos mais il ne partage ses réflexions avec personne. Comanche S.A. ne serait pas contente, pas contente du tout. A ce propos, il a reçu avant-hier un message du Capitaine, transmis par un type qui avait la dégaine d'un prof de technologie en instance de divorce:

— Pas bouger. Possible autre contrat dans la région.

Lui qui avait été longtemps amoureux de Paris en théorie et qui en tombe maintenant amoureux dans la pratique, il ne va pas se plaindre. Comanche S.A. lui a fait parvenir un contrat de travail avec une entreprise française, Services Plus S.A., qui lui permet de renouveler son visa de trois à six mois. Considérant qu'il est obligé de rester à Paris pour raisons professionnelles, on lui verse même une indemnisation journalière!

Tout va donc pour le mieux, à part cette histoire de plateforme internet où Paul a déposé son manuscrit.

Il s'inquiète pour sa santé.

Il ne le connaît que depuis trois semaines, n'empêche.

Il a l'air sur les nerfs Paul. Pâle, cerné, acariâtre.

Heureusement que Carlos était là lorsqu'un des frères de Khadidja était arrivé à l'appartement de Paul pour lui remettre des affaires qu'elle avait laissées chez ses parents.

— Punaise, Youssef est mon frère! — avait presque crié la jeune fille. — C'est un connard arriéré mais bon...

— Tu es amoureux d'elle?

— Pas du tout! — avait protesté Paul.

— Bah alors, qu'est-ce qu'il t'a pris? — Carlos n'y comprenait plus rien.

— Je ne sais pas, j'ai pété les boulons.

— Pourquoi?

— Pourquoi quoi?

Carlos le prend sur lui:

— Pourquoi es-tu sur les nerfs?

— Je ne sais pas, je te dis!

— Calme-toi, *papito*, je n'y suis pour rien —

Voix sereine et grondante.

Paul n'est pas complètement idiot:

— Je sais, je sais, c'est moi, je ne sais plus où j'en suis là!

— Tu en as parlé à ta famille?

Paul rigole:

— Je n'ai pas de famille!

Carlos rit aussi mais il ne connaît évidemment pas le groupe de rock déjà ancien des Rita Mitsouko:

— Tu dis ça car tu es très irrité...

Paul éclate carrément de rire:

— Pas du tout. On m'a trouvé sous le porche d'une synagogue, j'avais trois semaines. Après je suis allé de famille d'adoption en adoption jusqu'à Tonton et Ximena, ils sont comme mes parents. Les familles d'adoption, il y a de tout, du meilleur au pire. Personnellement, j'ai eu de la chance, des maladresses oui, mais jamais de maltraitance. Avec le temps, et puis tu sais, non tu ne sais pas, ta famille d'adoption, quand on te transfère vers la suivante, elle adopte un autre enfant alors tu ne veux pas trop déranger. Chacun à sa place, quoi.

Carlos l'écoute, silencieux. Il n'a jamais entendu parler de cette histoire de familles d'adoption à part que quelquefois dans les médias mexicains, un lanceur d'alerte dénonce le trafic d'enfants du coin achetés par des couples *gringos* qui veulent mais ne peuvent avoir d'enfant.

— Les seuls avec qui j’ai gardé le contact, c’est Tonton et sa femme, Ximena.

— Tu leur en as dit un mot?

— A Ximena? Non, bien sûr que non. Elle a un cancer de je ne sais quoi, elle a d’autres chats à fouetter...

— Et...

— Tonton? Surtout pas! Tu ne le connais pas, il est gentil mais...

— Oui?

— Si je lui raconte cette histoire de site web, il va s’énerver. Tonton, avec moi, c’est comme une poule qui est prête à tout pour défendre son œuf, sauf que cette poule-là, elle serait capable de leur foutre une bombe! En seconde...

Mine surprise-égarée de Carlos.

— Trois ans avant le baccalauréat, j’ai été victime d’un prof qui me harcelait. Sa bagnole a explosé dans le parking du *Carrefour*, tu vois le genre?

— Il me plaît le Tonton! Enfin quelqu’un qui a les pieds sur terre dans ce pays! — se réjouit intérieurement Carlos.

— En terminale, la dernière année avant le bac, un groupe de mecs, quatre mecs, n’arrêtaient pas de harceler les filles, au bahut, sur les réseaux sociaux. J’en ai parlé à Tonton parce qu’ils avaient commencé à s’en prendre à ma copine de l’époque.

— Et alors? — Carlos prend l’air préoccupé de ce qu’il va lui dire alors qu’il a une envie de se marrer... ça lui rappelle le pays et ça lui fait du bien.

— Alors? Devine... Chacun des quatre a fini sur un lit d'hôpital d'où il a fait ses excuses publiques en jurant qu'on ne l'y reprendrait plus...

— Efficace... — essaye Carlos.

— Efficace? Tu l'as dit mais ici, on n'est pas au Far-West! Tu imagines que chaque personne, tout le monde se met à régler ses comptes?

Carlos prend l'air outré; alors qu'il pense que si on ne se fait pas justice soi-même, qui le fera?

— Dis donc, il n'a pas des copains mexicains, ton père adoptif?

— Il doit en avoir, il a vécu dans ton pays mais il y a très longtemps et n'oublie pas que ma mère est mexicaine... — Paul soudain se redresse: — Ah, mais c'est vous qui lui avez appris à...

— Oh, oh, oh, calme-toi, *amigo*, les Mexicains nous sommes très nombreux et il faut de tout pour faire un monde! Et, à moi, on me la ne fait pas. Non...

— On ne me la fait pas... Putain, c'est incroyable!

— ...?

— Depuis combien de temps tu étudies le français?

— Presque un mois...

— Tu parles mieux que moi! Tu as un don, *amigo*!

— Toi aussi! Regarde, tu parles espagnol sans même t'en rendre compte!

— Arrête, arrête! Sérieusement, tu es doué!

— C'est ce que n'arrête pas de me répéter madame Do. Elle est gentille, elle m'a dit que je suis le

meilleur élève qu'elle n'a jamais eu. J'ai découvert qu'on me dit un nouveau mot en français et je m'en souviens, c'est la mémoire, c'est tout.

— J'aimerais bien avoir le même don... Si madame Do te le dit, c'est qu'elle le pense. La vieille n'est pas du genre à faire des compliments qu'elle ne pense pas...

— C'est vrai.

— Tu devrais étudier aussi l'anglais! — s'exclame Paul.

— Qu'est-ce que tu racontes? — marmonne Carlos.

— Si tu as un don, tu dois être capable de switcher en plusieurs langues.

— Switcher?

Paul lui fit le signe qu'il tourne un interrupteur.

— Ah, ok. J'y suis avec l'anglais, t'inquiète. Bon, je vais faire une promenade au Louvre, ça te dit?

— Tu n'arrêtes pas! — s'esclaffe Paul en matant son portable. — Non, je n'aurais pas le temps pour vraiment en profiter et arriver à l'heure au boulot.

— J'ai acheté un *pass*, j'en profite au maximum. Et puis... — il hésite quelques secondes. — Il faut ce qu'il faut pour devenir intelligent — ironise-t-il en se mettant debout.

Paul lève la tête vers lui, il semble indécis, il réfléchit puis se décide.

— Tu as raison, tu fais bien.

Carlos fronçe les sourcils, des plis apparaissent furtivement sur son front, est-ce qu'une nuance du

commentaire de son ami lui aurait échappé à cause de ses limites linguistiques?

— Toi, tu veux devenir écrivain. Je peux décider de devenir intelligent, non?

Paul se lève aussi.

— Ce n'est pas pareil. — Il ne sait pas trop quoi répondre. Il est gêné.

— J'y vais. Nous avons des projets, c'est génial, non?! — lui demande-t-il en le saisissant amicalement par l'avant-bras.

— Ouais, t'as raison. Je ne suis pas dans mon assiette. Jeudi prochain, c'est mon jour de congé, nous pourrions aller voir une expo ensemble, ou un concert, faut voir...

— Bonne idée, à plus!

— A plus, *amigo*.

Il est perplexe. Il aime bien le bleu profond de la faïence réhaussé d'argent et d'or. Cependant, il ne comprend pas: pourquoi présenter l'inventeur de l'écriture, patron des scribes et responsable du calendrier, ce n'est pas rien quand même, sous les traits d'un babouin? Est-ce que les spécialistes de l'Egypte ancienne du Louvre ne se sont pas trompés? se questionnait Carlos en fixant le regard vide et pénétrant du dieu Thot lorsque se déclenche l'alarme. Une voix féminine qui se veut rassurante tombe des plafonds pour demander en plusieurs langues aux visiteurs de l'aile Sully d'évacuer les salles et de rejoindre calmement les sorties. Dès que la messagère mystérieuse prononce le mot « calmement », certains

se mettent à courir en poussant des cri d'orfraie. Carlos ne se presse pas, il n'ignore pas que la pire réaction dans ce genre de situation est la panique. Il n'apprécie pas vraiment de se retrouver mêlé par hasard à un événement où d'un instant à l'autre vont fourmiller des centaines de flics et qui va sans doute s'afficher sur les écrans du monde entier. Pour être discret, c'est discret!

— *Tranquilo Ricardo!* Je suis un agent d'import-export mexicain qui passe quelques mois en France pour la société Services Plus S.A. et je n'ai rien à voir avec aucune des guerres en cours dans le monde.

A vrai dire, il ne se fait pas de souci, même s'il a compris qu'en France, si tu es basané tu as plus de chance, si on peut appeler cela de la chance, d'être contrôlé par la police dans les espaces publics.

Dans la cour du Louvre, les réactions sont diverses. Des touristes se font des *selfies*, se prennent en photo pour marquer ce moment inoubliable ou pour le moins pouvoir annoncer sur les réseaux sociaux qu'ils y étaient. Ils sont au cœur des feux de l'actualité, qu'ils croient, et ils en sont fiers. Stars pour quelques secondes. D'autres se demandent ce qu'il se passe, s'interrogent entre individus qui se savent rien. Quelqu'un grogne en français:

— Il fallait bien que ça finisse par arriver!

Une femme d'une quarantaine d'années est indignée:

— Que fait le gouvernement? Que des incapables!

Un couple de Japonais qui s'exprime en anglais regrette de ne pas pouvoir finir sa visite des salles

égyptiennes car ils repartent demain matin très tôt pour leur pays.

De nombreux visiteurs ont déjà quitté le Louvre après s'être mis d'accord sur le prochain endroit à visiter.

Carlos s'assoit sur un banc de bois face au grand bassin du jardin des Tuileries. Non loin d'un autre banc de bois où ils se sont retrouvés il y a quelques jours avec le Capitaine. L'endroit est très agréable, ouvert, et propre.

— Propre... — songe le Mexicain qui croit, grossière erreur! qu'ici les gens sont plus respectueux des espaces publics qu'au Mexique. Illusion de novice qui ne prend pas en compte les caméras et les policiers présents à tous les coins de rue. Sans oublier les crottes de chien, plus de vingt tonnes de merde par jour Paris intramuros!

Malgré son inexpérience due à son jeune âge, Carlos avait bien perçu le malaise de Paul lorsqu'il lui avait fait part de son projet de devenir intelligent.

— J'ai dit une grosse connerie...

Est-ce que Paul, son ami, avait été déçu par sa naïveté?

Qu'est-ce qu'il en a à foutre?!

Il en a à foutre.

Ce n'est pas parce qu'on travaille en solitaire dans une activité illégale et moralement indéfendable (bien que pour sa défense il n'est lui- jamais accepté un seul contrat concernant une femme ou un enfant) qu'on doit forcément être un imbécile!

Si Thot avait été représenté en babouin, lui aurait été...?

Il fait une moue tellement expressive qu'un vieux monsieur qui s'appuie sur une canne s'arrête net à son niveau pour lui demander si tout va bien:

— Des aigreurs, c'est ça? Moi aussi, j'ai des aigreurs, c'est insupportable.

Il repart de sa démarche claudicante sans même attendre la réponse de Carlos.

Qui n'en a pas car il n'a pas compris ce que sont des « aigreurs ».

— Thot en babouin, quel est le message? Je suis né, ok. Intelligent, pas intelligent? Plus ou moins que les copains? De quoi cela dépend? Tu as des parents intelligents, c'est bon pour toi. Sinon... Ouais, mais si tes parents sont idiots, tu es idiot, tu viens d'une famille d'idiots qui ne va reproduire que des idiots? Je ne crois pas. J'ai quatre frères et sœurs, ils ne sont pas tous idiots! D'accord, Joaquin, il est à ramasser à la petite cuillère. *Ma'* dit qu'une nourrice l'a laissé tomber par terre. Je n'y ai jamais cru. Si *Ma'* se sent mieux en racontant ce délire... Ok, disons que c'est vrai. Alors pourquoi Ezéquier est-il si intelligent? Il est vachement intelligent. Tellement intelligent qu'un psychologue avait prétendu qu'il était surdoué et qu'il pouvait décrocher une bourse aux Etats-Unis. Ce petit génie a passé des tests qu'il a remporté haut la main, il est parti aux States, à Los Angeles dans un bahut super côté qu'il a abandonné pour se convertir en un des chefs du gang Florencia-13.

— Tu n'es qu'un lèche-bottes du narco! — avait osé lui balancer Carlos la dernière fois qu'ils s'étaient vu, dans le D.F. il y a cinq ans.

— Si tu n'étais pas mon frère, je t'aurais déjà fait bouffer tes couilles... — lui avait rétorqué impassiblement Ezéquiél en regardant ses ongles comme s'il venait de réaliser qu'il les avait toujours rongés.

— Tu parles d'un mec super intelligent! — Il envoie un crachat bien affûté s'écraser à cinq mètres dans le gravier blanc du parc. Il jette un œil autour de lui, personne n'y a fait gaffe. Sale manie qu'il a depuis ses douze ans, cracher sans arrêt.

— Evite dans le boulot — Autre conseil du Capitaine. — Ta bave de crapaud rengorge d'ADN, ok?

— Bon, alors? Bon, Paul a compris ce que je voulais dire! Plus d'éducation, plus de culture! Plus d'infos? Non, regarde-moi tous ces cons, l'info ils n'en peuvent plus et ils en deviennent encore plus cons! C'est pas une question d'info... c'est... c'est comment tu es capable de comprendre les choses. Prendre les bonnes décisions aussi. C'est pas mal comme définition de l'intelligence. Quel genre de bonne décision? Qu'est-ce que c'est que ce gros taré qui vient s'asseoir juste à côté de moi pour vociférer dans son *phone*? — Il se lève et va se poser sur un autre banc. — Moi, je veux de la réalité, je veux comprendre comment fonctionne la réalité, pas comme cette grosse merde, toutes ces grosses merdes accrochées à leur portable et qui ne savent même pas où elles sont.

— S'ils n'ont rien à faire de leur entourage, pourquoi ne restent-ils pas chez eux? — avait questionné madame Do. — Comme durant le confinement de la covid-19.

— Parce qu'ils sont hypocrites, ils occupent l'espace l'air de rien. Ils s'imposent à travers leurs robots et si tu leur dit de dégager, ils prennent leur petite gueule d'innocent, « Hé, mais j'ai rien fait moi! ». Des putains de... pardon Madame Do, des hypocrites, envahissants et lâches.

— Elle dit des trucs pas mal, Khadidja. « hypocrites envahissants et lâches ». C'est fort. Par robot interposé. Regarde-moi cette grosse merde... Eh, vous là-bas! Ouais, vous, vous pouvez baisser le volume, s'il vous plaît? — Le type fait signe qu'il n'entend pas. Carlos se lève. Il n'aime pas ça, pas du tout. C'est exactement le genre de situation que le Capitaine lui a recommandé d'éviter. Il se lève, s'approche de la grosse merde — Tu éteins ça ou tu t'en vas, ok? — Il a envie de rire car il se rend compte qu'il vient d'imiter Jean Gabin dans un film en noir et blanc qu'il a visionné la veille. En tout cas, efficace Gabin, la grosse merde dégage sans demander son reste. En revanche, professionnellement parlant, ce n'est pas très, pas du tout professionnel comme attitude. — A quoi sert d'être plus... éduqué, d'avoir plus de culture? Alors là... C'est intéressant, j'aime bien apprendre des trucs que je ne savais pas. Ce truc des punaises de lit qui niquent tout le temps, les mâles ont une perceuse à la place de la bite et ils niquent tout ce qui bouge, même des espèces qui n'ont rien à voir

avec les punaises. Baiseurs frénétiques! C'est drôle. Et ça m'intéresse de savoir pourquoi ils se comportent ainsi. La culture, tu as plus de conversation aussi. T'es pas là à parler seulement de bagnoles et de gonzzesses. D'ailleurs, c'est plus facile d'emballer quand tu n'es pas un âne. Mmm, pas sûr. Je me rappelle Bruto. Son vrai nom, c'était Silvestre. Bruto, c'était comme un hippopotame sans cervelle. Rien que son aspect faisait peur mais il était bête, ça se voyait sur sa figure, sa tête d'abruti. Il ne comprenait jamais rien à rien. L'autre, comment s'appelle-t-il ce bouffe-merde? Patricio... Patricio l'a pris sous son aile comme garde du corps. Il bossait bien. La preuve, il s'est pris une balle, en plein dans l'œil droit, quand il s'est interposé parce que l'épouse de Patricio en a eu marre d'être cocue. Faut être vraiment con, non? Après, je ne sais pas si une petite visite des salles égyptiennes du Louvre l'auraient rendu plus... malin. Merde, *la gran puta*, je viens encore de cracher...

Plusieurs motifs expliquent l'énervement de Paul. L'un est que continuent d'apparaître dans la rubrique « Meilleurs et Meilleures » des bouquins qui n'ont reçu aucun commentaire de la part du mystérieux Comité de lecture. Il hésite puis se lance, à l'intuition. Il se fend de deux pages d'écran de compliments dithyrambiques sur un de ceux qui viennent d'être publiés. Ni une, ni deux, tronquant allègrement son commentaire, des inconnus ont décidé sans le consulter d'en faire un tremplin pour promouvoir ledit bouquin chez les « Meilleurs et Meilleures ».

— Qu'est-ce qu'ils me font là? Ils mutilent mon commentaire pour fabriquer une page et il n'y a eu aucune lecture et opinion d'un membre du CL! C'est quoi le critère? Le CL? Ou il suffit que n'importe qui

participe un tant soit peu pour prendre la direction des affaires?

Il n'ose en parler à personne. Est-il devenu parano ou a-t-il affaire à une bande de détrousseurs?

En tout cas, de potes et potesses. Ne voilà t'y pas que l'élève promue chez « Meilleurs et Meilleures » grâce à un commentaire sur sa première version se propose maintenant de publier ses brouillons au fur et à mesure. Et hop, rebelote, quelques pages et je me retrouve pour la seconde fois projetée sur le devant de la scène!

En parallèle, Paul lit avec surprise puis consternation qu'une autre autrice passe elle aussi chez les pistonnés car « elle a participé au site dès ses débuts ». Confirmation donc que les médailles sont attribuées en fonction des personnes et non du travail fourni. Encore une fois l'univers des copains et des coquins, des copines et des coquines!

Entretemps, *Direction Nord* suit son petit bonhomme de chemin avec vingt à trente nouveaux lecteurs par jour. Pas un mot de la part de l'opaque Comité de lecture. Aucun commentaire de lecteurs qui sont déjà plus de mille. Pourquoi?

— Moi, je ne saurais pas quoi dire — *dixit* Khadidja les yeux encore gonflés de sommeil lorsqu'il revient du boulot. Nous sommes dimanche.

— Si faut l'écrire pour le public en général, pas évident... — Avis incompréhensible de Carlos.

— Pourquoi feraient-ils un commentaire s'ils n'ont rien à dire? — Madame Do qui l'agace

lorsqu'elle répond à une question par une autre question.

— Pourquoi faire des commentaires? — s'interroge Geneviève qui repense à Schopenhauer.

— J'fais de la parano? Je me fruste car cette plateforme ne répond pas à mes attentes?

— Je n'ai rien de l'étoffe d'un écrivain?

— EditCom n'est rien de plus qu'un réseau social qui se la pète?

— Font du pognon sur le dos des...

Il effectue quelques rapides calculs. Ce n'est pas le meilleur endroit pour s'enrichir, financièrement parlant.

La question reste pourtant posée:

— Pourquoi ai-je seulement trois commentaires pour plus de mille lecteurs?

A qui poser la question?

Entre sa ronde du soir et celle du matin, il passe de plus en plus de temps sur le site. A cause de la menace d'attentats islamistes, le tourisme a subitement baissé; moins de boulot pour lui, il a du temps à revendre. Il se met en contact avec plusieurs auteurs dont certains ont déjà publié un article thématique. Une dizaine. Kannal, l'un d'eux, lui envoie immédiatement une réponse sèche mais intéressante:

— Comme lecteur, je le suis aussi, qu'est-ce que je préfère? Refermer tranquillement un livre que je viens de terminer de lire en me disant qu'il n'est pas mal ou pas bon du tout? Ou me décarcasser à rédiger un commentaire en prenant le risque de ne même pas mériter un petit merci de l'auteur, m'exposer à ses

foudres publiques parce que je n'ai pas confirmé qu'il est génial, sans oublier les psychopathes égocentriques qui vont me faire remarquer que j'ai une virgule mal placée ou encore me demander qui m'a demandé mon avis?

Douche froide pour Paul.

Les autres réponses balancent entre la paresse des lecteurs et toujours ce risque de se faire agresser comme sur n'importe quel réseau social. Encouragé par le fait que l'Union européenne vient d'actualiser sa législation à propos du harcèlement sur internet, Paul pose la question par courriel aux gestionnaires de la plateforme. On lui répond:

— Nous sommes conscients du problème mais nous nous refusons à faire la police.

Pas de formules de politesse, pas de nom. Ambiance « Tu nous emmerdes, dégage! ».

Le jeune écrivain se vexe, enrage, se calme, et tente de s'expliquer cette attitude non seulement irresponsable mais également dédaigneuse. Il va avoir besoin de Tonton. Il n'est pas trop tard pour l'appeler.

Il lui explique en deux mots la situation. Sachant le caractère partisan de son père adoptif en sa faveur, il prend soin de défendre EditCom comme un chouette projet sauf qu'il voudrait vérifier quelques aspects du fonctionnement du site pour se sentir en toute confiance.

— Pas de problème, mon petit vieux, je vais demander à Omar, il va se faire un plaisir.

Omar? Il le connaît bien, un des plus fervents participants aux tournois d'échecs que Tonton organise

à la maison le dernier week-end de chaque mois. Il est tout petit, sans âge, le visage parsemé de cicatrices de varicelle, un pif à la Cyrano et Paul n'a aucune idée de la couleur de ses yeux car il ne l'a jamais vu sans ses lunettes sombres.

— Laisse-le tranquille, il est aveugle et il ne veut pas que ça se sache, c'est tout! — plaisante son père adoptif.

Omar, le cauchemar des sites internet officiels, des Etats et des multinationales. Il ne gagne pas un centime à hacker leurs plateformes, il s'agit seulement d'un passe-temps.

— Hé, Tonton!

— Oui?

— Juste un peu de brouille, et sur ma page pour que je sois au courant.

— D'accord, pas de souci mon quiqui.

— Tiens, viens voir ça...

Toujours accro au compteur de lectures de *Direction Nord*, il n'a pas pu s'empêcher d'aller sur EditCom avant d'aller se coucher.

— Salut... Encore ce... — Khadidja a failli se casser la figure en sortant du canapé. Tee-shirt, petite culotte, ses cheveux ébouriffés à la Angela Davis, elle fait soupirer Paul qui va préparer une cafetière pour faire diversion.

— Oh, punaise, tu as été hacké! Tu as vu?! — Elle a la tête d'une crapaude qui s'est réveillée au beau milieu d'une autoroute construite pendant la nuit.

— C'est pour ça que je t'ai appelée... — Ton discrètement fatigué de Paul.

— Ah! — Moue significative de la jeune fille: « Ouais, évidemment... » — Ça craint un max, non? Et ton manuscrit, ils vont te le piquer!

— Mais non! De toutes façons, n'importe qui peut le télécharger.

— Tu ne me l'avais pas dit! Alors n'importe qui peut le publier à ta place?

— S'il le fait traduire en cantonnais, ni vu ni connu...

— Tu sais ce que tu fais... — Elle jette un regard sur ses jambes, elle vient de se rendre compte qu'elle est en slip. Paul fait une grimace de clown gêné. Elle rougit. Le jeune homme fait comme si de rien n'était, part dans la cuisine et en revient avec une tasse de café:

— Tiens — Il évite de la regarder en dessous du menton.

— Et toi?

— Je ne vais pas boire de café maintenant, ça va m'empêcher de dormir. — Regard fixé entre son front et son menton.

— Merci.

— Omar, tu te souviens d'Omar?

— Omar, le boucher-charcutier?

— Hein?! Non, non! Le pote de mon père, avec les lunettes noires.

— Connais pas.

Paul se souvient qu'il n'a pas eu l'occasion de présenter Khadidja à ses parents.

— Non, rien. C'est moi qui lui ai demandé.

— Pourquoi as-tu fait ça?! — La beurette prend une mine scandalisée.

— Je veux savoir où je mets les pieds.

Khadidja se satisfait de cette réponse qui ne veut rien dire. Elle n'est pas complètement réveillée, malgré le café qu'elle sirote à grands bruits.

— Et là, tu fais quoi?

— Je demande aux gestionnaires de la plateforme ce qui se passe.

— Ok, je vais aux toilettes, je reviens — déclare la jeune fille en se levant.

Paul évite de mater son postérieur alors qu'elle se dirige vers les WC.

Passé une vingtaine de minutes. Un des loisirs préférés de Khadidja: lire aux chiottes. Elle y a installé une corbeille d'osier où l'on peut piocher parmi des livres en français, en anglais et en arabe.

— Alors?

— Vas-y, regarde...

Il s'écarte de son écran pour qu'elle puisse le lire. Une seule phrase: « Vous savez ce que c'est, un hacker... »

La jeune fille tourne la tête pour le fixer:

— Tu les connais?

— Comment ça?

— Je ne sais pas moi... Les gestionnaires et toi, vous êtes potes?

— Pas du tout. En plus, je paye, je serais plutôt un usager...

— Un usager? — Il aime lorsqu'elle s'irrite ainsi en sa faveur à lui. — « Vous savez ce que c'est, un hacker... » Usager d'une maternelle ou d'une maison de retraite? Quelle informalité! Genre « Ta gueule, tu nous emmerdes! ». J'exagère? — Elle lui fait le coup de ses grands yeux écarquillés et pleins d'innocence.

— Je ne pense pas. C'était le but de la manœuvre. Etrange, non?

— Le ton...

— Oui, le ton...

Coup de fil. Paul répond. Il raccroche.

— Tonton.

— Que raconte-t-il?

— Omar lui a dit que le site de EditCom est un vrai moulin.

— Une auberge espagnole tenue par un grossier personnage! — s'indigne la jeune fille.

Paul, qui n'a pas compris, hausse les épaules:

— Je vais dormir, je suis éclaté.

— Bonne nuit, et merci pour le café.

Khadidja hésite à paresser sur « son » canapé et décide de profiter de ce jour de congé et que cette fin novembre ressemble à une fin juillet pour aller se promener. Elle se douchera en revenant. Elle s'habille d'un survêtement dont le haut proclame « Non c'est non! ». Pieds nus ou chaussettes avec les baskets? Elle n'a jamais su. Aujourd'hui, ce sera pieds nus. Tiens, Paul ronfle? Elle s'approche. Non, il respire mal.

— Tu fumes combien par jour?

— Ça dépend, un, deux paquets. C'est surtout quand j'écris, ou que je corrige...

— Deux paquets, tu es malade!

— Non, je ne crois pas. Je viens d'avoir la visite de la Médecine du travail, ils ne m'ont rien dit.

— La Médecine du travail! Tant que tu n'auras pas les poumons d'un vieux mineur de fond, ils ne vont rien te dire, évidemment!

Paul ne comprend pas trop ce qu'elle raconte et hausse les épaules.

— C'est trop, Paul! Mâche du chewing-gum!

Il n'avait même pas répondu à sa suggestion.

Dévalant les escaliers, elle s'inquiète pour l'apprenti-écrivain.

Depuis combien de temps se connaissent-ils?

Un mois, plus ou moins.

Elle voit bien que la santé de Paul se dégrade de jour en jour. Rien que son visage est un message clair que le jeune homme est en train de dépérir sur pied.

— C'est cette saloperie de site web!

L'avenue quasi déserte se traîne dans le firmament du petit matin. Khadidja mate son smartphone. Il n'est que 7 h 30! Il fait beau, le climat est agréable, les tours de la porte de Montreuil se détachent clairement du panorama, leur éclat scintillant les isole triomphalement du reste du paysage.

Combien de fois le consulte-t-il par jour?

Plus d'une centaine!

Plus!

Il en devient dingue.

Il fait des calculs à la con alors qu'il vient de s'y replonger dix minutes avant!

Faut prendre en compte que Paul, contrairement à toute sa génération, n'est sur aucun réseau social.

Un petit vieux passe avec son bouledogue baveux en laisse. Il la salue. Elle répond poliment avec un sourire forcé. Elle sait qu'il est en train de lui mater le cul alors qu'elle traverse le croisement.

— Qu'ils se fassent piquer, lui et son sale clebs!
— lâche-t-elle intérieurement.

Elle se retourne.

Personne.

Elle s'est trompée.

— Désolée pour la piquouze, camarades!

Elle s'est monté un film.

Paul est orphelin de naissance. Genre « Tu sais qu'on t'a trouvé dans une poubelle? » Mais en vrai...

Il est veilleur de nuit dans un hôtel de qualité moyenne.

— Moi, je ne pourrais jamais travailler de nuit...

Il a décidé d'être écrivain.

Pourquoi pas boulanger, paléontologue ou plongeur en apnée?

Non, écrivain! Quel con!

Elle voit bien, il bosse comme un malade. Il passe davantage d'heures à écrire (ou à corriger) qu'à dormir. Elle sait qu'il écrit également au boulot.

Pour bosser, il bosse!

Il bosse et il fume. Comme une caserne de pompiers.

Elle s'assoit sur un banc public. Ses fesses frémissent sous la froideur du métal puis s'habituent.

Il ne connaît rien aux réseaux sociaux, internet.

Comment s'y déchaîne la laideur des humains, la médiocrité, la jalousie, la haine. La lâcheté aussi, qui utilise des pseudonymes.

Elle en sait quelque chose. « Grosse poufiasse! », « Fille facile », « Petite pute! », « Salope! », « Sale bougnoule! », « Enculée de ta mère! », « On va te la mettre par tous les trous! », « Ah, tu aimes la grosse bite, hein petite chienne?! », etc.

Elle s'en fout. Depuis des années, elle se limite à son téléphone et son courriel, pas plus.

— Du coup, le monde m'apparaît moins cruel et la vie plus tranquille.

— Tu n'es pas dans la réalité! — se défendaient ses frères dont l'un passe son temps à harceler les filles sur la toile.

— Vous êtes drogués à cette merde, complètement dépendants, accros, et vous... — Elle s'en étranglait de colère tellement ils lui paraissaient stupides.

Quant à Nasser, le harceleur, elle avait convaincu une de ses victimes de porter plainte.

— Ton propre frère, tu te rends compte, ton propre frère, comment as-tu pu?! — s'était rebiffée sa mère.

— Ma propre mère! Quelle conne!

C'en était trop! Elle avait fait sa valise et *bye* la tribu d'attardés!

— Qu'est-ce que vous faites ici! Rien ne vous oblige à vivre ici. Si ça ne vous plaît pas, allez-vous installer en Arabie saoudite! Ma mère qui défend un harceleur, j'y crois pas!

Rien qu'à y repenser, la rage l'envahit à nouveau, au point de lui faire monter les larmes aux yeux. Elle se penche par-dessus la passerelle qui enjambe le boulevard périphérique. Un petit garçon aux yeux bridés la salue de l'arrière d'une décapotable. Elle répond en agitant sa main avant qu'il ne disparaisse au loin.

Paul, il est seul.

Il est persévérant, pas de doute.

Mais il est naïf.

Il est gentil, très gentil.

Trop gentil?

Il a besoin que quelqu'un le protège.

Le Tonton? Non, quelqu'un qui soit à ses côtés jour après jour.

— Moi, je m'en occupe!

Elle crache un énorme mollard qui va s'écraser sur le bitume du périphérique telle une guerrière juste avant la bataille.

— Evite de compter. L'entaille dans la crosse du pistolet à chaque type flingué, c'est bon pour les westerns. Il n'y a pas de compteur, tu fais ton boulot et tu ne comptes pas. Tu n'es pas sur une chaîne de montage à l'usine ou à fabriquer des petits pains, tu comprends?

Le Capitaine décortique un piment avant de le laisser tomber dans sa soupe de haricots noirs fumante.

— Est-ce qu'il a compris? Est-ce qu'il y a quelque chose à comprendre? *Tortillas?!?*

— Je vous en mets pour combien?

Il fait un signe de la main à l'adresse de doña Jasmin.

— Attention, elles sont brûlantes — le prévient-elle en posant sur sa table une petite corbeille d'osier

couverte d'un tissu aux bandes multicolores. Il plonge la main sous le tissu et en sort une tortilla fumante.

— *Macho con huevos, a qué sí viejo cabrón?!*
— s'exclame-t-elle en retournant à ses marmites.

Aujourd'hui la chaleur est étouffante sur Mexico. La soupe est brûlante, la tortilla aussi, le piment lui arrache la gorge, il conserve un air impassible pour dissimuler l'humidité qui envahit ses yeux.

— Quel est l'intérêt de compter? Tout ce à quoi tu arrives, c'est de remplacer les moutons pour t'endormir par des cadavres sans visage. Faire sauter une haie à un putain de cadavre, tu peux toujours essayer. On appelle ça des insomnies. Alors tu prends des cachets pour dormir et commence la spirale infernale. Non merci, je connais le chemin. C'est peut-être comme cela que j'aurais dû lui parler au petit... Il est doué le Carlito, bien affûté. A mon avis, il est capable de faire n'importe quel boulot comme il faut, il y a des gens qui ont ce talent. Je me demande même... A quoi bon? Ce qui est fait est fait...

Le Capitaine balance un second piment dans sa soupe. Les jours de réflexion existentielle, il préfère se déchirer la gueule que de boire ou de fumer de la merde.

— Réflexion existentielle?! Whouaaa!!!

— Etonné? Le Capitaine n'a pas toujours été le patron d'une entreprise de recouvrement de dettes.

— Vous m'en direz tant!

— Je ne plaisante pas. Il a été instituteur. Oaxaca. Dans les années soixante-dix. Un excellent enseignant. Les gosses l'adoraient, leurs parents aussi.

— Que s'est-il passé?

— Une histoire stupide. Un fermier l'a accusé de coucher avec sa femme. Le mari jaloux a débarqué en plein cours avec un flingue à la main. Panique et débandade des élèves, le Capitaine a essayé de le désarmer et l'autre crétin s'est pris une balle en pleine face.

— Légitime défense...

— Légitime, mes couilles! Entre la police corrompue jusqu'à la pointe des oreilles et les curés qui n'en manquent pas une pour se faire de la pub, il s'est retrouvé en prison.

— Drôle de justice.

— Comme vous dites... Une justice bien injuste... Surtout dans son cas. Impossible qu'il ait couché avec l'autre pétasse...

— Qu'en savez-vous? Vous étiez caché sou le lit?

— Très drôle... Le Capitaine était pédé à l'époque mais vous l'imaginez claironner son secret sur les toits pour être relâché?!

— *Maricón?! Le Capitaine est...*

— Etait. Il a viré sa cuti quelques années après, quand il a rencontré Julia.

— Julia?

— Son épouse, vous ne la connaissez pas?

— Je l'ai entrevue...

— D'accord.

— Et donc?

— Et donc, il a réussi à s'évader lors de son transport en fourgon pénitentiaire à Mexico. Il s'était comme évaporé lorsque son visage est réapparu sur des affiches placardées par la police dans tout le Guerrero proposant une récompense en échange d'informations permettant sa capture. Il avait rejoint le MLCG dont il était devenu un des officiers, d'où le surnom de Capitaine.

— Le MLCG?

— Mouvement de libération des paysans du Guerrero. Une organisation à mi-chemin de la guérilla et du banditisme. Pas très politique, en fait.

— Ils l'ont attrapé?

— Vous rigolez! A part cette histoire de cocu, il ne s'est jamais fait gauler. Et même cette connerie, il a fait nettoyer son casier judiciaire qui est aussi vierge que le cul de... Bon, vous voyez ce que je veux dire.

— Et le MCL...

— MLCG. Ils l'ont expulsé. Il a commencé à faire un scandale car il n'y avait pas un Indien parmi les officiers. Ils lui ont expliqué que ce n'était pas un étranger qui allait leur expliquer la vie, et dehors!

— Etranger? Il n'est pas Mexicain?!

— Non, il est Suisse.

— Sans blague!

— Parfaitement. Ses parents travaillaient pour la Croix-Rouge internationale et notre ami est arrivé au Mexique alors qu'il avait à peine trois ans.

— Et donc, le ML machin?

— Ecoutez, si vous m’interrompez tout le temps...

— Vous avez raison, excusez-moi.

— Il se fait donc expulser du MLCG comme un malpropre. En tant qu’ancien militaire, plus ou moins militaire mais sachant des armes, il est recruté par don Saturnino, de son vrai nom Pascual Rodriguez Guzman. Vous en avez entendu parler?

L’autre répond non d’un hochement de tête.

— Don Saturnino avait imaginé un commerce très lucratif et très simple. Le client paye et sa boîte élimine qui son client veut voir disparaître de la surface de la Terre.

— C’est un boulot de voyou...

— A cette époque, les *maras*, les gangs, n’existaient pas. Je peux continuer? Merci. Le travail ne manque pas car les éleveurs et les agriculteurs s’entredéchirent pour l’accès à la terre. Notre *sicario* a des journées chargées, tellement chargées que le FBI commence à fouiner de ce côté-là. Ne faites pas cette tête d’innocent, vous savez parfaitement que le FBI se déplace au Mexique comme s’il était chez lui. Encore aujourd’hui, peut-être même davantage de nos jours. Résultat des courses, le Capitane prend la poudre d’escampette pour l’Afrique, trafic d’armes, un petit mouvement de libération par-ci, un prétendu front révolutionnaire par-là, un gros colon ou un politicien corrompu de temps en temps, le boulot ne manque pas.

— Un mercenaire?

— Ne dites pas de gros mots! Un mercenaire se vend au plus offrant. Notre ami n’a jamais traficoté ou

tué pour de l'argent, en tout cas durant cette période. Qu'est-ce que j'étais en train de raconter, vous me coupez tout le temps!

— Pardon... Le boulot ne manque pas...

— Ah oui! Le boulot ne manque pas. Il est connu dans les rangs des révolutionnaires locaux. Il a même eu une correspondance avec Nelson Mandela, ne faites pas cette triste mine, Mandela lui-même, et d'autres... Toujours pour ce qu'il estime être « la bonne cause », bien que parfois c'est limite, par exemple les Touaregs tchadiens, mais passons. Fin 1999, il revient ici, autre nom, pas mal d'économies, il crée Comanche S.A., une boîte tout ce qu'il y a de plus honorable, de recouvrement de dettes. Je vous laisse imaginer le reste vu les compétences et l'expérience du personnage. Vingt-trois ans que nous lui courons après! Façon de parler car il vit comme un pépère tranquille dans le D.F. Rien sur les écoutes, rien dans les filatures, rien dans les fouilles! Un collègue qui commençait à perdre la tête avec cette affaire a même proposé la possibilité que ce soit des jumeaux. On a bien ri mais bon... Comptabilité au-dessus de tout soupçon. Contrats tout ce qu'il y a de plus banal. On a bousculé quelques employés, rien, absolument rien.

— Comment fait-il?

— C'est tout bête. Une entreprise avec une tête et deux bras. L'un légal et l'autre clandestin. Tel recouvrement se fait à travers un agent de recouvrement tout ce qu'il y a de plus présentable pendant que tel autre recouvrement est effectué par

monsieur Machin, gardien de musée ou professeur de musique. Vous suivez la situation internationale?

— Pas vraiment.

— Vous avez entendu parler du massacre commis par le Hamas en Israël?

— Oui, bien sûr, quelle horreur! Inconcevable...

— Justement, comme vous dites: inconcevable. Pourquoi?

— Pourquoi le Mossad, réputé comme étant le meilleur... Comment? Vous n'avez pas vu, des films, des séries à la gloire des services israéliens?

— Je suis plutôt branché films d'aventure. Quant aux séries, non merci.

— Je vois. Inconcevable, pourquoi inconcevable?

— Pour ce que vous mentionniez vous-même. Comment le Mossad ne s'est-il pas rendu compte de préparatifs qui ont duré au moins un an, si j'ai bien compris.

— Vous avez bien compris.

— Avec les nouvelles technologies...

— A cause des nouvelles technologies.

— Je ne vous suis pas.

— On investit dans les machines, on délègue aux machines, satellites, caméras, drones, des algorithmes qui prétendent retrouver une aiguille dans une botte de foin, etc., etc. Si l'ennemi n'utilise ni téléphone ni internet, vous l'avez dans le...

— Non?!

— Si, tout simplement. Grave, un problème très grave. L'argent ne va pas où il faut, mais il y a pire: nous formons notre personnel pour avoir le cul derrière un ordinateur et jouer du clavier. Fini les sandwiches au coin de la rue en filature dans le froid et sous la pluie, voilà l'erreur. En face, ils se déplacent à l'ancienne, ils communiquent entre eux à l'ancienne, ils s'organisent à l'ancienne, avec les moyens du bord, on bricole et ça marche pendant que l'autre abruti en face à la gueule collée à ses écrans.

— Vous êtes dur...

— Réaliste, seulement réaliste. Le Capitaine, je ne connais pas un type plus réaliste que lui, vous voyez ce que je veux dire?

— Parfaitement. Comment pouvez-vous savoir que tel assassinat a été commis par Sitting Bull...

— Comanche S.A. Modes opératoires sur la scène du crime, comme d'habitude.

— Et... La Guerre froide est terminée... Où sont les bonnes causes aujourd'hui?

— C'est là que le bât blesse. Franchement, tant que c'était pour sa bonne cause, pourquoi gaspiller le fric des contribuables pour des fripouilles qui en général n'avaient reçu que ce qu'elles méritaient? Je vous le dis comme je le pense.

— Je vois...

— Le problème est que le vieux a commencé à dérapier, il y a un moment... Nous avons un tas d'explications mais... selon moi, ce n'est qu'une opinion personnelle, il confond vie professionnelle et vie personnelle.

— Que voulez-vous dire?

— Deux entreprises et trois agendas, dont un agenda personnel...

— Règlements de comptes?

— Appelez ça comme vous voulez, rancune, vengeance, règlement de comptes, justice perso...

Le Capitaine balance un troisième piment dans sa soupe de haricots noirs dont il ne reste qu'un fond.

— Je me trompe? Les morts reviennent toujours, toujours, en tout cas ceux que tu as causées. Bien que... Je mélange peut-être un peu tout.

Il reprend sa propre chronologie. Instituteur. Rien. Le seul cadavre qu'il avait alors croisé avait été un accident alors qu'il était en légitime défense. Le MLCG? Un peu de tout, des militaires, des flics, quelques politiciens, des gros propriétaires terriens et y compris parfois des gros commerçants. Ensuite? Ensuite, l'Afrique. Il y avait laissé des dizaines de cadavres, seulement de l'ennemi et respectant toujours les règles de la guerre. Pas de civils (sauf une fois au Congo: ces cons s'étaient déguisés en militaires) et pas de torture (sauf une fois, au Mali: deux bombes humaines salafistes se dirigeaient sur Tombouctou). Il serait bien resté pour dégommer davantage d'islamistes radicaux mais il s'était fatigué de l'incompétence et de la corruption des armées gouvernementales (dont au moins un tiers des officiers sont en sous-main des sympathisants des djihadistes). Puis Comanche S.A. Une idée à lui. Travailler selon des critères de qualité et non de quantité. Seulement quelques contrats mais des contrats lourds, bien lourds.

De fait, il passe bien plus de temps dans la gestion des activités régulières de la boîte que sa partie immergée. La couverture l'exige aussi. Le FBI lui-même s'est fatigué d'espionner ce patron d'entreprise (et de perdre une fortune, les *gringos* ne savent pas travailler sans investir beaucoup d'argent).

— Tu n'as pas l'impression que nous sommes suivis? — lui avait susurré Julia à l'oreille.

Il n'avait pas pu se retenir de rire tout en déchargeant le charbon de bois pour préparer le barbecue pas loin des jardins de Xochimilco:

— Ce n'est pas une impression! Ils finiront bien par se lasser. J'aime penser qu'ils se feront taper sur les doigts faute de résultats!

— Tu aurais pu m'avertir... — Léger reproche dans la voix de son épouse avec qui il n'est pas marié.

— Je ne voulais pas que tu t'inquiètes — lui avait-il murmuré en lui caressant tendrement la joue.

Julia s'était écartée pour aller décharger la glacière et le panier de provisions. Depuis combien de décennies étaient-ils ensemble? Ils s'étaient connus dans le Guerrero. Elle n'avait rien à voir avec le MLCG jusqu'au jour où ces voyous avaient tenté de braquer la pharmacie où elle officiait comme assistante. Le Capitaine n'a jamais réussi à savoir si c'est la beauté ou le courage de la jeune fille qui l'avait convaincu. Elle l'avait attendu patiemment jusqu'à son retour d'Afrique. Elle l'avait alors informé qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Il lui avait rétorqué maladroitement:

— Tant mieux, je t'aurai pour moi tout seul!

Elle n'a jamais rien su de Comanche S.A. et c'est aussi bien comme ça.

— Que te veulent-ils? — avait-elle insisté alors qu'elle assaisonnait les beefsteaks.

— Si je le savais... Tiens, passe-moi les patates.

Que pouvait-il donner comme explication?

— Tout l'argent que j'accumule, c'est pour toi. Je vais mourir rapidement, je le sais, je le sens. Le passé nous rattrape, c'est inévitable. Tu pourras te refaire une vie, un autre mari, pourquoi pas adopter des enfants?

Tu parles d'une explication! Il se refuse cependant à accepter que beaucoup de temps a passé. Comme il se cache à lui-même que la création de Comanche S.A. avait répondu à des fins personnelles. Quelle meilleure couverture et logistique pour régler ses comptes?

On ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir été méthodique et méticuleux. Depuis combien d'années avait-il cette liste gravée dans sa mémoire? Chaque cible y avait même son numéro correspondant à la chronologie de sa propre vie. Cinq ans. En cinq ans, il avait barré l'un après l'autre les noms qui figuraient sur cette liste. Le juge qui l'avait injustement condamné et envoyé pourrir en prison. Il avait juste demandé à son employé de l'informer que c'était « de la part de monsieur l'instituteur » avant de le pousser du haut de la falaise où le retraité se plaisait à se promener pour contempler le coucher de soleil resplendissant sur le Pacifique. Le traître du MLCG, qui savait que ça arriverait un jour ou l'autre et qui avait pris les choses

très calmement, demandant seulement un verre de téquila avant de recevoir ses trois balles dans la nuque comme le veut la tradition. Un haut dirigeant africain dont l'hélicoptère était allé s'écraser sur une colline pelée, un voleur qui n'avait jamais payé ses services. Un chef touareg qui avait enlevé et vendu toutes les adolescentes d'un village nigérien à un nabab des Emirats Unis. Ce dernier cas, il s'en était occupé lui-même, le monde du Sahara a ses pièges et personne n'est plus rusé qu'un bédouin. Sauf lui, cette fois-là. Au passage, profitant en quelque sorte de ce voyage, il avait retrouvé celui qui l'avait humilié publiquement dans une discothèque de Marrakech, un ami du roi, un mécène des arts et traditions, un milliardaire qui s'était traîné à ses pieds pour lui proposer ses milliards en pleurnichant.

— C'est peut-être à cette époque que j'ai commencé à déraper.

Il se souvient de la remarque d'un collègue sahraoui:

— Tu prends les choses trop perso.

Les trois petits cons qui l'avaient délesté de son portefeuille à la sortie d'un bar en plein Coatepeque, dans la banlieue de Mexico: volatilisés. Le gardien d'un immeuble voisin qui ne cessait de harceler Julia à chaque fois qu'elle se rendait à sa pharmacie ou en revenait: éliminé du paysage. La paire de flics qui avait essayé de le racketter alors que son véhicule et lui-même étaient parfaitement en règle: nettoyés. Et ainsi de suite.

— L'âge, c'est l'âge... — Il secoue la tête comme pour dire que c'est vraiment malheureux mais que peut-on y faire, hein?

Avec l'âge, on a eu tout le temps de comprendre jusqu'à quel point la plupart des gens ne valent pas la peine. Mesquins, égoïstes, malhonnêtes, hypocrites, menteurs, fourbes, lâches, et j'en passe.

Avec l'âge, on devient moins patient.

Avec l'âge, on préfère anticiper les problèmes que les régler.

Avec l'âge, on ne supporte plus d'être emmerdé par qui que ce soit, pour un détail, pour rien.

— Si tu as en main de quoi te débarrasser de qui vient troubler ta tranquillité, ça peut aller vite. Trop vite? — Il brandit la petite corbeille d'osier: — Il reste des *tortillas*?

Comme chaque matin, madame Do se lève envahie de douleurs. Non pas de ces douleurs violentes qui vous font tordre... de douleur ou hurler... de douleur. Non. Des muscles qui se sont durcis durant la nuit, des tendons qui se sont crispés, des os enrhumés, des veines stressées, toute cette batterie d'instruments discrets que la mort met en œuvre pour annoncer qu'elle s'approche pas à pas, pour vous laisser mijoter entre deux options: mort lente ou mort subite? A part cette menace silencieuse, ce rappel inaudible néanmoins bien noté, madame Do est en parfaite santé. Pas de cancer des poumons bien qu'elle ait fumé comme une locomotive tout au long de sa vie, jusqu'à l'arrivée de Geneviève qui ne supporte pas la fumée de cigarette. Rien de plus poignant que le spectacle d'une tortue qui tousse. Pas de cirrhose du foie malgré ses

périodes d’immersion dans des eaux à minimum quarante et quelques degrés. Ni tumeur mammaire; qui aurait été une grande injustice, elle qui s’est toujours plaint de ne pas avoir de poitrine! Pas non plus de diabète, de cholestérol, de surpoids, d’obésité, de débordements grasseux, de chairs boursouflées et pendouillant, elle qui s’est toujours refusée à tout exercice physique.

Elle passe sa robe de chambre imitation kimono. Geneviève dort sur le plancher au pied du lit. Fait semblant de dormir car dès qu’elle va entendre la porte du frigo qui s’ouvre, il ne lui faudra pas plus de deux minutes pour gagner la cuisine où elle aura son regard larmoyant de chien de boucherie. Situation à laquelle n’a jamais réussi à se résigner madame Do, bien consciente que l’animal, le pauvre animal, ne vit pas dans son cadre naturel. Elle avait bien tenté d’envisager le retour de la tortue à la Mère-Patrie, les îles Galapagos. On lui avait proposé des prix exorbitants. Elle en avait les moyens économiques mais pas la patience infinie indispensable pour affronter les innombrables obstacles administratifs afin de permettre à Geneviève de « retourner » parmi les siens. Là encore, les doutes avaient pris le dessus, renforcés par l’opinion péremptoire de monsieur Langevin, à l’époque professeur de Sciences de la vie et de la Terre, en réponse à sa consultation:

— Elle n’est pas née là-bas. Ce sont des œufs congelés. Votre tortue est aussi Parisienne que vous, chère collègue!

Sa vision de la sexualité et de la reproduction en général étant restée assez basique, elle avait préféré couper court à cette conversation pour éviter d'apprendre l'apparition d'innovations qui pour elle relèvent plus de Frankenstein que de sa vision idyllique de l'amour et du sexe.

Thé ou café?

Thé. Lipton avec des biscottes beurrées, beurre salé bien sûr! Elle peut s'avaler cinquante biscottes à la suite trempées dans le thé. Parce qu'elle a tout le temps du monde, la retraite à quand même du bon! Également pour pouvoir ensuite soupirer profondément, très profondément de satisfaction avant de s'exclamer à voix haute sur un ton insouciant et grave:

— Alors, ma vieille, c'est la belle vie, non?

Second soupir qui vient de loin.

Hochement de la tête et lèvres retroussées pour confirmer le constat et apporter un second souffle à ce moment de bonheur.

Elle n'était pas ainsi auparavant.

Elle consommait, elle avait beaucoup consommé.

Les hommes, qu'elle avait toujours choisi de recevoir chez elle pour pouvoir les mettre dehors à tout moment.

Tout en ayant pris garde de ne pas se lier formellement, pas question de vie commune et encore moins de mariage! Jusqu'à ce que...

Les voyages.

Tous ces congés en tant que professeur d'espagnol puis de français avaient été consacrés au

voyage. Elle avait su sacrifier son confort quotidien pour se permettre des voyages dans lesquels s'aventuraient peu de gens à l'époque, encore moins une femme. Jusqu'à ce que...

La randonnée pédestre.

Combien de marcheuses en France ont fait tous les sentiers de grande randonnée (GR) du pays? Ah bah oui, même avec les promenades en forêt, elle entretenait une relation compulsive.

Puis Gilbert, son mari, était mort.

Elle s'en était remise assez rapidement. Grâce à Geneviève. Elle avait hérité d'un joli pactole.

Puis était tombée du ciel, ou importée de la Chine dite populaire, la sournoise et sagace covid-19.

Elle en avait beaucoup souffert.

Elle avait alors réalisé que bien qu'étant l'aînée d'une famille nombreuse, ses six sœurs vivant à Saint-Pierre et Miquelon ne lui avaient pas été d'un grand secours. Des frangines qui avaient forcément les yeux davantage braqués vers un Nouveau Monde paradoxalement plus proche que l'Ancien. D'une décennie sur l'autre, leur français ressemble de plus en plus à de l'anglais tandis que l'anglais de madame Do a pris le chemin inverse.

Ses ami(e)s?

De la dizaine qui lui restait encore il y a quatre ans, peu avaient échappé à ce qu'elle appelle la crétinisation des vieux.

Patrick, qu'est-ce qu'il était bon au lit celui-là à une autre époque! déjà quelque peu paranoïaque, était tombé dans le piège irrationnel du complotisme. Tout

au long de l'année 2020, elle avait supporté ses divagations, s'en était amusée parfois jusqu'à ce jour où n'en pouvant plus, elle lui avait raccroché au nez:

— Le problème, les complotistes, c'est votre disque rayé. Dans la bouche d'un vieux, ça s'appelle du radotage. Imagine, Patrick, du radotage paranoïaque, qui cela peut-il intéresser? Salut et bonjour aux martiens!

Paulo, lui, n'avait pas supporté l'enfermement. Prenant en compte ses antécédents médicaux et se souvenant de son dernier séjour à l'hôpital, hors de question de passer en réanimation! Durant dix-sept mois, son unique contact avec le reste de l'univers avait été Xelat, un des fils de la famille kurde qui vit juste en-dessous de chez lui, et encore, avec qui il chuchotait trois fois par semaine à travers la porte d'entrée de son appartement avant de lui glisser une liste de courses et quelques billets par en dessous avant de le remercier. C'est la mère de Xelat, un de ses anciens élèves, qui avait prévenu madame Do:

— Vingt-quatre sur vingt-quatre, je vous dis, et avec le volume à fond, depuis trois jours!

Paulo ne répondant pas au téléphone, madame Do avait effectué un appel anonyme au SAMU. Madame Shick Ali l'avait informé de la suite:

— Plus de trois cents bouteilles d'alcool! Il était à demi-inconscient quand ils ont enfoncé sa porte. Du porno sur internet, avec des haut-parleurs, vous pouvez le croire? Des haut-parleurs!

Paulo s'en était sorti, toujours alcoolique mais entier. Cependant, madame Do, la pornographie n'est pas du tout sa tasse de thé.

Quand à Françoise, la pandémie mondiale l'avait rendue amère à s'en causer des aphtes. Acariâtre à en perdre des molaires. Désagréable à en attraper des ulcères. Misanthrope à en attraper des varices. Madame Do l'avait visitée à plusieurs reprises, pleine de bonne volonté et d'amitié pour sortir de chez cette amie devenue une vraie mégère en se faisant une fois de plus une réflexion qui lui faisait mal:

— Comment est-il possible que nous soyons amies depuis plus de quarante ans?

La réponse était un jour venue d'elle-même, toute seule, sans effort:

— Elle a complètement changé, ce n'est plus ton amie.

Ah, le cas de Alain! En deux ans de pandémie, il avait vieilli de vingt. Son cerveau avait suivi bon an mal an cette cadence infernale, cette charge effrénée, cette course hystérique du temps, de son temps. Puis il avait lâché.

Avant, Alain, c'était:

— Je déteste ce siècle, je déteste les gens, je déteste les animaux, je déteste les enfants, le changement climatique, les... Tout, je déteste tout!

Maintenant, Alain, c'est:

— En quel siècle sommes-nous? Qui êtes-vous? Où est mon chat Mistigri? Pourquoi mes enfants ne m'appellent pas? (Il n'a jamais eu d'enfant.)

Pourquoi ai-je toujours froid? Etes-vous certaine que je n'ai qu'un prénom?

Elle n'avait pas supporté cet affligeant spectacle. Elle avait prétexté se rendre aux toilettes pour cacher ses larmes. Elle avait de plus en plus espacé ses visites. Un soir pluvieux de septembre, alors qu'elle frappait en vain à sa porte, une voisine l'avait informée que le professeur Alain, ainsi le dénommait-elle, avait été placé dans un asile pour vieux dans le sud de la France. Montpellier peut-être, elle n'était pas sûre.

Madame Do n'avait pas insisté. Elle s'était sentie soulagée même si elle en avait éprouvé une certaine honte.

Elle lit la notice qu'elle vient de trouver dans un paquet de biscottes. Elle participe à tous les concours qu'elle rencontre en chemin, tous. Elle n'en a jamais gagné un seul mais rien que le fait d'y participer la réjouit.

Heureuse, l'est-elle?

Ces deux derniers mois?

C'est indiscutable.

L'arrivée de Carlos, le touriste mexicain, lui a changé la vie. Non seulement. Elle s'est rendu compte qu'elle aussi, à cause de l'âge, la retraite, le confinement dû à la pandémie, elle s'était peu à peu refermée sur elle-même comme... comme une moule dans sa coquille, une tortue dans sa carapace. Parlant de carapace, Geneviève aussi avait très mal vécu l'annulation de ses trois promenades par semaine dans le parc de la tour... Saint-Jacques.

— Pure coïncidence... — marmonne-t-elle en rinçant son bol sous le maigre filet d'eau du robinet de l'évier: madame Do n'est pas convaincue par l'écologie (une mode), en revanche elle a toujours fait la guerre au gaspillage (par principe).

Les cours de français qu'elle donne au jeune Mexicain deux fois par jour sauf le dimanche l'a revigorent. Non par nostalgie de l'enseignement. Plutôt par une sorte d'ébahissement devant les dons linguistiques de Carlos. Si tous ses élèves... Pas du tout, la moitié avait des difficultés pour lire et l'autre moitié se fichait éperdument de la littérature française, de sa grammaire, de son vocabulaire et de son orthographe en général; je vous fais un paquet? Si elle avait finalement accepté, avec réticence certes, que le langage utilisé dans le rap correspond à des évolutions de la langue, elle ne s'est jamais débarrassée de la crainte que les élèves deviennent de plus en plus analphabètes, illettrés avec des capacités cognitives réduites au format et au langage minimaliste de leurs téléphones portables.

— Des gamins avec des capacités cognitives réduites au format et au langage minimaliste de leurs téléphones portables — commente-t-elle quand on l'interroge sur son opinion à ce sujet.

Pour le reste, elle n'en a que faire. Formée à l'école de la République, la vraie, la véritable école républicaine, si quelqu'un a décidé de devenir idiot... Le problème étant aujourd'hui que cette décision est majoritaire parmi la jeunesse, elle se sent débordée, elle n'est plus à la hauteur et son dernier recours de survie

intellectuelle est de s'en désintéresser. Dans ce paysage désolé et désolant, l'apparition de Carlos, pas moche, si j'avais quarante ans de moins... et indéniablement doué pour le français est pour elle comme du baume au cœur.

Soupir de satisfaction en ce mercredi 23.

Avec Carlos est apparu aussi Paul. Un garçon bien aimable qui n'a que le baccalauréat, qui travaille comme veilleur de nuit dans un hôtel (quelle horreur!) et qui veut devenir écrivain. Ecrivain! J'ai commencé à lire son *Direction Nord* dont il a eu l'amabilité de m'offrir un exemplaire de son manuscrit il y a quelques jours. Personnellement, je trouve qu'il se débrouille très bien et je voterais, si on me le demandait, en sa faveur. De là à lui prédire un immense succès, je ne suis plus à la page des modes littéraires. Chaque année, j'achète les romans qui ont reçu un prix, comme par exemple le Goncourt et le Renaudot. L'un suit toujours le courant ambiant et l'autre se vautre dans un voyeurisme morbide. Les deux ont en commun de transpirer les complicités salonardes parisiennes.

— Mon pauvre Paul! Qu'a-t-il à voir avec tout cet entre-soi?

Elle le lui avait insinué à plusieurs reprises. Cependant, le jeune homme continue de croire que vouloir est pouvoir et qu'il s'agit avant tout d'une question de persévérance. Comment, et surtout pourquoi le contredire? Il n'empêche qu'elle est inquiète de l'état de santé du jeune homme qui s'est visiblement dégradé ces dernières semaines. Elle ne s'en était pas rendu compte. Il n'empêche, lorsque

Khadidja lui avait posé la question, sa réponse avait fusé:

— Il faut qu'il voie un médecin.

Autre soupir en ce mercredi 23. De préoccupation.

La vie a parfois de ces surprises!

Elle a connu Carlos.

Grâce à Carlos, même si les circonstances dans lesquelles ces deux-là s'étaient connus n'avaient pas été des plus sereines, elle avait rencontré Paul. Puis, par l'intermédiaire de Paul, elle avait rencontré Khadidja.

— Quelle autre personne va à son tour me présenter Khadidja? Suis-je bête! Mais c'est drôle!

Au départ, elle avait eu un sentiment mitigé envers la beurette.

Couturière de l'Opéra! Impressionnant, un vrai conte de fées!

Qu'est-ce qu'elle fichait incrustée chez ce pauvre Paul?

De maudits rêves lui laissent entendre qu'elle est jalouse. Jalouse de sa jeunesse, de sa fraîcheur, de sa légèreté dans sa façon de marcher et de parler, de sa gentillesse également car plus on devient vieille...

— Plus on devient méchante?

— Non. Plus on devient vieille, moins on devient gentille.

Elle apprécie cependant ce mélange de légèreté et de sérieux qui caractérise la jeune fille. Qui est tout à fait lucide sur sa situation:

— Je ne suis pas intéressée à joindre des âmes en peine.

— Des âmes en peine? Elle l'a dit?

— Parfaitement.

— Paul est un solitaire, petite vie, petit appartement, petit boulot et un petit espoir de devenir écrivain. Moi, je viens de partir de chez moi, j'ai envoyé balader ma famille de Néandertaux, je suis sans domicile fixe... Mais nous sommes heureux, chacun de son côté et à sa façon. Nous nous croisons plus qu'être ensemble. Je me sens très bien chaque fois que nous nous croisons. Et... ce n'est pas un détail... il n'est pas là à me déshabiller du regard ou à essayer de me tripoter... C'est reposant.

Madame Do avait affiché un sourire ambigu.

Rien de pire que le harcèlement sexuel, on se sent comme un morceau de viande!

— Je ne dirais pas non qu'on me déshabille un peu du regard...

Soupir nostalgique en ce mercredi 23.

— Tripoter? Certainement pas! Beurk!

Emprisonnée dans une langue qui ne lui permet pas de communiquer avec les humains, Geneviève écoute attentivement pour ensuite recouper:

— Pure coïncidence...

— Des gamins avec des capacités cognitives réduites au format et au langage minimaliste de leurs téléphones portables.

Soupir de satisfaction.

— Mon pauvre Paul! Qu’a-t-il à voir avec tout cet entre-soi?

— Il faut qu’il voie un médecin.

Soupir de préoccupation.

— Qui va me présenter Khadidja? Que suis-je bête! Mais c’est drôle!

— Non. Plus on devient vieille, moins on devient gentille.

— Je ne dirais pas non qu’on me déshabille un peu du regard...

Soupir nostalgique.

— Tripoter? Certainement pas! Beurk!

— Pfff, mais quelle vieille peau... — grommelle Geneviève.

Geneviève met en branle son dispositif d'analyse. Contrairement au cliché humain à leur sujet, les tortues, parce qu'elles se déplacent lentement, réfléchissent très vite. Combien de prix Nobel scientifiques n'ont-ils pas provoqué les ricanements des escargots?

La vieille, pardon, madame Do effectue l'inventaire quotidien de ses amitiés et fréquentations.

Elle en est très satisfaite.

Si elle est en très satisfaite, Geneviève itou.

— Je ne dis pas non plus que je pourrais la supporter cent ou cent-cinquante ans de plus.

Les tortues, comme tous les reptiles, ont deux gros défauts.

Elles sont ingrates.

Et rancunières.

Elle n'en est pas pour autant stupide. Elle sait que de même qu'elle ne pourra jamais vraiment comprendre les humains, ces derniers n'ont pas idée des réflexions épistémologiques que peut mener une tortue des Galapagos.

Leur vraie différence réside dans la longévité. Sachant qu'une tortue des Galapagos n'est pas jeune plus longtemps. Elle est vieille plus longtemps. Ses rides profondes sont là pour en témoigner.

En sa faveur. Question expérience de la vie en général.

A son désavantage aussi, n'étant en rien insensible à l'idée épouvantable de la disparition de madame Do.

N'a-t-elle pas déjà suffisamment souffert de ce qu'elle caractérisait il y a encore quelques semaines comme une invasion? Tout d'abord, ce Mexicain venu d'on ne sait où et qui ment comme un arracheur de dents (n'en ayant pas, elle ne le prend pas perso):

— Ce jeune homme est dans l'import-export comme moi dans la vente par correspondance!

Il ne semble pourtant pas si dangereux qu'il n'y paraît pas.

— Méfions-nous de l'eau qui dort...

Elle voit bien le plaisir de madame Do à lui donner des cours de français, matière en laquelle il excelle, indiscutablement.

En fait, elle ne pardonne pas au jeune *latino* de ne pas s'occuper d'elle lors de leurs trois promenades hebdomadaires au parc de la tour Saint-Jacques. Il ne lui prête pas attention, tout absorbé qu'il est dans ces

conversations insipides avec des mères de famille frémissant de leurs ovaires à peine reposés à son accent qu'il exagère à propos.

A la suite de ce Carlos était arrivé Paul. Elle n'a aucune raison de mettre en doute que le second avait porté secours au premier alors qu'il se faisait agresser par deux voyous. Ce Paul est bien sympathique. Sensible. Peut-être trop. Il pourrait être une tortue des Galapagos, endurcie à la solitude, rébarbative à être partie de tout ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à un groupe, attirée par l'autre sexe davantage par nécessité ponctuelle que pour satisfaire une vision romantique à long terme et donc illusoire. Geneviève est consciente que tout ce petit monde s'inquiète pour l'apprenti-écrivain dont la santé paraît s'effilocher dernièrement. Comme une plante en pot que l'on aurait oublié d'arroser. Elle-même n'en est pas vraiment préoccupée, juste un brin, par principe.

— Il s'en remettra, le gamin en a vu d'autres et il est vraiment têtu. — L'entêtement, et non la pudique persévérance, étant une qualité chez les tortues, du moins celles des Galapagos.

Elles étaient donc les deux, madame Do et elle, et a débarqué Carlos puis Paul, puis Khadidja. Une femelle. Comme elle. On aurait pu par conséquent s'imaginer une certaine accointance naturelle. Que nenni! Femelle mais pas pondeuse. Les tortues ont toujours ressenti un mépris certain pour les femelles incapables de concevoir cette œuvre parfaite de sophistication et d'esthétisme qu'est un œuf.

— Oui, c'est ainsi, madame Do me rend folle lorsqu'elle prépare une omelette ou... Folle!

Qui n'est pas au courant de cette attirance séculaire entre les tortues et les poules? Pas de dents mais des œufs. Raison pour laquelle les unes comme les autres n'ont jamais eu l'idée délirante de se rapprocher des crocodiles, caïmans et alligators en tout genre, vestiges d'une période révolue, oubliés des dieux davantage concentrés, pour des motifs ignorés de tout le monde, sur la disparition des diplodocus. Sachant la fâcheuse tendance de celles de son espèce à la digression, elle décide de revenir à ses moutons. Ces derniers n'ayant ni dents ni œufs, elle décide de revenir à son sujet: Khadidja.

Elle ne sait que penser de cette jeune fille qu'elle sait lucide et obstinée malgré ses airs de femme légère. Un besoin énorme de reconnaissance, sans aucun doute. Tout à fait étranger cependant à ces mijaurées soupirant à propos d'un plus qu'improbable prince charmant. Globalement, Khadidja continue d'être un mystère pour elle; pour le moment (voir mention de l'entêtement de sa race). Il arrive, c'est un exemple parmi d'autres, que la beurette lui gratte la carapace d'un ongle taquin. Pourquoi lui parle-t-elle alors en arabe? Parce qu'elle ne veut pas que les autres comprennent ce qu'elle est en train de lui chantonner ou bien parce qu'elle sait que Geneviève comprend l'arabe. Les tortues comprennent toutes les langues. Ce qui ne signifie pas qu'elles les parlent et les écrivent. Elles les perçoivent, elles les comprennent. Toutes. A l'instar de nombreuses espèces animales et végétales

dont certaines se demandent encore à quoi peut réellement leur servir cette aptitude, ce qui n'est bien sûr pas le cas de l'espèce canine qui y a trouvé par facilité une forme de servilité pratique et d'emprise sentimentale pour des millénaires. Si cette attitude indigne assure l'écuelle journalière, pourquoi pas?

Autre mystère est la relation de la jeune fille avec Paul. Celle qu'elle entretient avec Carlos est transparente: franche et distante. Comme l'a toujours pensé Geneviève:

— Une femelle raisonnable ne mise jamais sur un cheval de passage. Sans parler de remettre son sort entre ses mains (!) qui serait une erreur impardonnable.

Concernant Paul, elle a tout de même été surprise, comme madame Do d'ailleurs, que Khadidja s'installe chez lui alors qu'ils s'étaient rencontrés seulement quelques jours auparavant. Tous sont au fait que la beurette dort sur le canapé grâce aux plaisanteries que s'échangent les deux jeunes de temps à autre à ce propos. Pour Geneviève, contrairement à madame Do qui pense que leur relation est essentiellement définie par cette neutralité bienveillante dont peut faire preuve Khadidja, pour Geneviève ce rapprochement si rapide et tellement incertain est dû au caractère timide et aventureux de Paul:

— Il n'ose pas sans savoir pour quelle raison. Puis, soudain, il se lance, se jette, se projette pris poussé par une impulsion sauvage, absolument pas réfléchi, instinctive, intuitive dans une vision où

n'existent plus les notions de risque, de peur ou de danger. Un peu comme moi quand j'étais jeune! — ajoute-t-elle tout en émettant le même ricanement sardonique qu'émet madame Do lorsqu'elle rit sans son dentier. Geneviève a l'intelligence de ne pas faire référence aux œufs. Elle est vierge. A son âge. Une vieille fille sans dents et sans un seul œuf. Rien que l'idée la fait frissonner de terreur et de tristesse mêlées. Aussi revient-elle à Khadidja. Au groupe.

Elles étaient deux, madame Do et elle. Voilà que l'appartement passe chaque jour de nombreuses heures à être occupé par cinq occupants! Selon son humeur, elle en est contente ou fort contrite.

Le trop des trois autres:

Carlos est trop bruyant. Est-ce vrai que les latino-américains ne peuvent pas vivre sans musique? Face à ce cliché aux relents racistes, Geneviève est confirmée dans ses soupçons: Carlos est trop bruyant.

Paul est trop silencieux, trop renfermé sur lui-même. Imaginez que vous portez en permanence une carapace d'une centaine de kilos sur le dos, comment pourriez-vous aider un type renfermé?

Khadidja est trop sûre d'elle. Pour une femelle qui n'est même pas capable de faire un œuf.

Le pas suffisamment des trois autres:

Carlos n'est pas suffisamment sincère. Il réfléchit systématiquement à ce qu'il va dire non pas en fonction de son contenu mais de son effet sur son ou ses interlocuteurs.

Paul n'est pas suffisamment sûr de lui. Il prend toutes les adversités du monde sur ses frêles épaules, il

assume toutes ses responsabilités passées et futures davantage par obligation morale que par plaisir. Combien de temps tiendra-t-il?

Khadidja n'est pas suffisamment... Non, il n'y a rien à commenter à ce propos. Khadidja est une femme raisonnable et mesurée:

— Je retire concernant son manque de prudence... — songe Geneviève à contre-cœur.

Les tortues des Galapagos sont de mauvaise foi et mauvaises perdantes.

Tout le monde est au courant: elles sont aussi bipolaires.

Du fait qu'elles sont iliennes, situation qui occasionne chez elles des crises d'angoisse et d'impuissance.

Semble-t-il.

Geneviève est tout à fait au fait (quelle fête!): elle n'est jamais contente. Ou rarement. Là elle se réjouit de tous ces bruits, ce tohu-bohu, ce méli-mélo de rires et sourires, toute cette agitation où l'un se lève quand un autre s'assoit, l'un achève d'arriver alors qu'un autre s'apprête à partir, ça cuisine, ça mange, ça boit (trop selon Geneviève qui a toujours sur ce point partagé l'opinion de l'église de Jésus-Christ des saints des derniers jours), elle en rigolerait si elle pouvait. Puis, soudain, elle veut revenir à avant, quand madame Do et elle passaient toute la journée à suivre des séries insipides, la plupart illustrant des scénarios tirés par les cheveux par le jeu surfait d'actrices et d'acteurs qui confondent cinéma et télé-réalité (le ton!).

Ou serait-ce son côté diva? Mettez-vous à sa place. Imaginez qu'à part quelquefois une ou des images dans une revue ou à la télévision, vous êtes la seule de votre espèce dans la vie, votre vie de tous les jours. Croisez-vous de temps en temps une autre tortue dans l'immeuble, la rue ou au parc? Au grand jamais! Geneviève connaît le dilemme pour l'avoir vécu. En vérité, lorsque vous vous rendez compte qu'à l'autre extrême du règne animal où grouillent des milliards de spécimens qui se reproduisent à la vitesse de l'éclair, vous êtes unique dans votre genre là où vous vivez, il n'y a que deux possibilités. Noir ou blanc. Opaque ou transparent. Tristesse ou gaieté. L'ennui puis la dépression ou l'éloge de votre exceptionnalité puis l'apologie de votre unicité.

— J'exagère! — s'exclame-t-elle dans sa tête.

Bien sûr qu'elle exagère.

Madame Do est aux petits soins avec elle. Elle n'a pas fait que lui sauver la vie, elle qui allait être rachetée à très bon prix par un restaurant thaïlandais qui comptait bien faire fortune grâce à elle. Que je te chouchoute par-ci, que je te dorlote par-là... Elle ne manque de rien, surtout pas d'affection et de tendresse de la part de la vieille veuve. Elle qui aimait tant paresser des heures à bouquiner des polars dans son bain plein de mousse lui a laissé sa baignoire pour s'en tenir à une rapide douche quotidienne. C'est dire!

Quant à Carlos... Au parc, même s'il se comporte comme un goujat à la délaissier pour faire le beau devant de jeunes mamans, il la fait beaucoup rire

(intérieurement; vous avez déjà vu une tortue rire? allons!) quand il lui fait des confidences en espagnol:

— *Mira cómo está caliente, la mamita, que rica se ve ¿no?*

— Mate comment elle est chaude la petite mère, elle a l'air bonne, non? — commente-t-il à voix haute à Geneviève devant la petite brunette assise sur le banc et qui secoue légèrement la poussette pour que s'endorme son bambin.

— Oh, vous parlez à la tortue?!

— Oui, elle comprend très bien l'espagnol.

— Si tu savais, idiot! — s'amuse Geneviève.

— Et... que lui avez-vous dit?

— Rien. Seulement que vous êtes jolie et bien aimable.

— Ah, le voyou! — se tord de rire la tortue. — Ce n'est pas bien...

Ce n'est pas bien mais ça ne l'empêche pas de se délecter de la muflerie du Mexicain:

— *Te la voy a meter por el culo que vas a volar rico...*

— Je vais te la mettre dans le cul que ça va te faire planer... — traduit Geneviève. — Oh, il n'a pas honte!

Les tortues, en particulier des Galapagos, peuvent faire preuve d'une grande hypocrisie.

Et même de cynisme.

A se demander si elles n'ont pas un certain complexe de supériorité vis-à-vis des autres espèces animales.

Y compris le souvenir d'une conversation qui avait failli dérafer la fait encore sourire.

Une femme d'une trentaine d'années avec des jumeaux. Ils se rencontraient pour la deuxième ou troisième fois avec Carlos. Elle s'appelait, parlons à l'imparfait vu qu'elle n'a plus jamais remis les pieds au parc depuis cet incident, comment s'appelait-elle? Ils commencent à converser, des banalités, il fait beau n'est-ce pas pour un début décembre? Les enfants vont-ils bien? Oh, moi, vous savez, je suis en vacances alors relax!

— *¿Qué crees tu? ¿Tiene braguitas o no?* — demande-t-il à Geneviève en se tournant vers elle, qui se marre déjà:

— Qu'est-ce que tu crois? Porte-t-elle une petite culotte ou pas? — Mais quel cochon, ce Carlos! — Elle n'en attend pas moins la suite avec impatience.

A son grand regret.

Elle voit la tête de Carlos virevolter à gauche puis à droite avant que son nez commence à pisser le sang.

La mère des deux jumeaux s'est levée, lui aussi, maladresse qui lui coûte un coup bien ajusté de pointe de chaussure à talon dans les roubignolles.

— *Hijo de puta! La próxima, te vas a tragar esa mierdita que te sirve de pito ¿Oiste, cabrón?*

— Fils de pute — traduit Geneviève. — La prochaine fois, je te fais avaler cette petite merde qui te sert de quéquette, tu as entendu salopard?

Récupérant l'un après l'autre ses deux gamins qui jouent sur la pelouse en-face, elle part à grands pas,

la chevelure en folie, le regard défiguré par la colère. Carlos, lui, s'est rassit tout en se tenant les couilles à deux mains, son nez inondant de sang sa chemise, sa veste, son pantalon. Il a l'air pitoyable si on en croit le regard mêlé de compassion et de crainte des passants.

Geneviève, elle, elle se marre.

S'il existe un animal incapable de ressentir une quelconque pitié, c'est bien la tortue des Galapagos.

Il y a pire.

Certaines d'entre elles se réjouissent même du malheur des autres.

Geneviève en fait partie.

Carlos est fondamentalement drôle.

Pour son plus grand plaisir.

Paul, il est discret dans sa relation avec elle. En présence d'une tierce personne ou d'autres personnes, il fait comme si elle n'existait pas, il ne la regarde jamais. En revanche, dès qu'ils sont seuls tous les deux, ce qui arrive très rarement, il lui raconte ses malheurs, surtout ces mésaventures, doutes et angoisses quant à sa littérature. Il ne parle que de lui mais chaque cinq minutes, il tient à le lui dire :

— Je me doute bien que tu préférerais être sur ton île, dans la nature, parmi les tiens.

Geneviève le trouve d'une naïveté, mais d'une naïveté... — A peine croyable! — ne cesse-t-elle de s'étonner.

Il ne comprend pas qu'elle est née à Paris, qu'elle est une Parisienne, une vraie! Elle adore Paris, elle *love* Paris! Quelle étrange idée d'aller se fourvoyer dans une île loin de tout!

— En plus, j’ai une sainte horreur de la nature. C’est plein de bestioles, ça pue, un coup à attraper des maladies inconnues et donc incurables...

Aux Galapagos, aurait-elle son tapis personnel?

Aurait-elle la télévision allumée quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre?

Aurait-elle sa propre baignoire?

Hein? Aurait-elle sa propre baignoire?

Non.

Non.

Non.

Ce Paul, il plane fort...

Khadidja entretient une relation normale avec elle. Au début, elle en était surprise puis elle s’est rendue compte qu’elle appréciait beaucoup d’être traitée normalement.

Khadidja lui parle comme à une adulte. Pas de gouzigouzis.

Khadidja prend elle-même un réglisse lorsqu’elle lui en offre un.

Khadidja ferme toujours soigneusement la porte des WC. Il y en a d’autres, dont nous ne donnerons pas le nom, qui lui exposent leurs horribles fesses sans aucune vergogne.

Khadidja, quand elle partage avec elle des trucs intimes, commence toujours ses phrases par:

— Ecoute, Geneviève, franchement, entre femmes...

Elle adore!

Il pointe le nez dehors puis remonte précipitamment à son appartement pour y laisser sa veste: ce début décembre ressemble plutôt à un début août.

— Tout va bien? — grommelle le canapé.

— Parfait, dors, je reviens tout de suite.

Il redescend les escaliers quatre à quatre, il se sent tout guilleret, il apprécie beaucoup quand leurs jours de congé coïncident.

Même si sa nuit a été pourrie. C'est nouveau: s'il se réveille en pleine nuit, il broie du noir, il est assailli par des idées négatives, ce ne sont pas des angoisses, il repense à un événement négatif du jour précédent. Parfois, il n'y en a pas eu, alors il cherche un détail et se fixe dessus comme un requin sur sa proie. Ce qui l'effraie le plus, c'est qu'il n'a pas à réfléchir longtemps, il tombe immédiatement sur

l'objet de ses mastications mentales. C'est nouveau. Et bizarre car en cette période ses rêves, ceux dont il parvient à se souvenir, sont en général positifs, gais et parsemés d'érotisme avec une femme à chaque fois sans visage mais à la peau très douce.

Le parfum rassurant du pain récemment sorti du four l'attrape lorsqu'il pousse la porte de la boulangerie-pâtisserie, ding-ding!

— Bonjour Monsieur Paul, belle journée n'est-ce pas? Qu'est-ce que je vous sers aujourd'hui?

Café accompagné de croissants, tartines et jus de banane-ananas, Khadidja est aux anges. Khadidja est le plus souvent heureuse et elle le dit. Au contraire de Paul qui, même lorsqu'il est ravi, ne voit pas l'intérêt de partager son bonheur. Elle leur ressert du jus de fruits. Il lui glisse un dépliant. Elle le parcourt puis lit à voix haute:

— La piste cyclable du canal de l'Ourcq traverse les communes de Pantin, Bobigny, Bondy, Aulnay-sous-Bois, Sevran, Villepinte, Tremblay-en-France et son tracé se poursuit ensuite dans le département de la Seine-et-Marne. Combien de kilomètres en tout?

— Peu importe, quand on en a marre, on fait demi-tour.

— Quand ça?

— Aujourd'hui.

— Aujourd'hui?! Mais... et les bicyclettes?!

— On les loue à la journée, tout est organisé, Mademoiselle. Prête?

— *Miskina*, j'ai les fesses en compote!
— Tu veux qu'on s'arrête? On fait demi-tour?
— Tu rigoles, on vient à peine de partir! —
souffle Khadidja, les cheveux en bataille, le visage
ruisselant de sueur, qui pédale comme une forcenée.

La fraîcheur du petit matin a laissé place à cette
chaleur poisseuse qui précède la pluie qui viendra plus
tard, demain peut-être. Les moustiques veulent
absolument profiter de ce petit-déjeuner qui leur est
proposé sans aucune contrepartie. Mal leur en prit, nos
deux cyclistes sont couverts d'une épaisse couche de
répulsif qui sent bon la citronnelle. Ils échangent peu.
Paul prend garde à ne pas laisser sa compagne à
l'arrière. Elle, elle est concentrée sur l'effort, et quand
Khadidja est concentrée sur l'effort, faut pas
l'emmerder!

— Je suis claquée mais je me sens bien!

Paul a tout prévu: couverture où poser leurs
culs, taboulé accompagné d'un petit blanc de Touraine
et religieuses comme dessert (merci la mini-glacière!).
D'un commun accord, ils se sont installés sous un
immense peuplier en attendant que le soleil redescende
un peu.

— Quand on partait de bon matin, quand on
partait sur les chemins, à bicycleeette! — chantonne
Paul.

— Arrête un peu, change de disque! —
plaisante la beurette.

— Qu'y a-t-il de plus joli, qu'une fille à bicyclette, dans une jupe mini, qui nous montre ses gambettes? — continue de murmurer Paul.

Khadidja regarde ses jambes:

— Désolée, je préfère le short! C'est de qui?

— Moustaki...

— Connais pas, encore un truc qui nous rajeunit!

— Dans le parc des buttes Chaumont un cycliste de cinq ans. S'apprête à vivre un grand événement. Encouragé par son père et par sa maman. Il va faire du vélo comme les grands, la la la, la la la...

— Et ça, c'est qui?

— Benabar

— Connais pas...

— T'aime quoi comme musique?

— Tout sauf l'art lyrique et la variété romantique. On partage la dernière religieuse?

— Vas-y, termine-là. L'art lyrique?

— L'opéra.

— Ah!

— Bah oui.

— Mais...

— Et alors? Ce n'est pas parce que je suis couturière à l'Opéra que j'aime forcément l'art lyrique, non?

— Ça se tient.

Quelque chose agace la pointe de son nez. Sans ouvrir les yeux, il chasse la chose de la main. Mais elle revient. Qu'est-ce? Il entrouvre discrètement un oeil,

des fois que la bestiole soit en train de l'espionner tout en bourdonnant autour de son auguste tarin. Khadidja est debout jambes écartés au-dessus de lui, il peut distinguer quelques millimètres carrés de slip rose-Barbie, pas de quoi perdre la tête en ce dimanche de pique-nique et promenade à vélo, elle lui titille sa péninsule avec une brindille.

— Tu te crois maline?

— Tu t'es endormi. Moi aussi —. Elle soupire.

— La sieste, c'est pas mal, hein?

— Sauf si une petite casse-pieds vient te la troubler!

— Allez, Mômeur, t'es ronchon?

— Ouais, j'étais bien là.

— Pardon, excuse-moi, comme j'ai vu l'heure, j'ai cru que...

— Quelle heure est-il?

— Presque quatre heures...

— Putain! — Paul se lève subitement et commence à ranger ses affaires. — Merde! J'ai dormi...

— Trois heures, mon doudou...

— C'est que j'étais fatigué sans le savoir.

— Certainement. Pourquoi sommes-nous si pressés?

— Faut rendre les vélos avant 18 h 00.

— Sinon?

— Sinon faut payer un supplément!

— Je paierai, ok? Tranquille...

— Un petit coup pour la route?

— Il est encore frais?

— Assez, merci la glacière!

— Ok, merci.

Tranquilles. Ils pédalent mollement. Comme pour avancer à reculons. Pas vraiment envie de rentrer... Paul observe le courant qui file inexorablement vers les mers, les grands océans. Khadidja observe Paul du coin de l'œil;

— Tu as bien meilleure mine!

— Pourquoi dis-tu ça?

— Tu avais une sale gueule ces derniers temps...

— Qu'en sais-tu? On se connaît depuis un mois à peine!

— Ben, en un mois... d'accord, je n'ai rien dit!

— Non, non, ok! C'est le site web où j'ai déposé *Direction Nord*... Au fait, tu l'as lu finalement?

— Je suis en train...

— Au début?

— La moitié.

— Alors?

— Pour l'instant, j'aime bien. L'histoire est originale.

— Merci, je te remercie. Et les défauts?

— Longueurs, parfois c'est longuet... Et aussi des phrases trop longues. Mais c'est peut-être moi...

— Non, non, on apprend plus dans les erreurs que les succès.

— J'ai déjà entendu ça quelque part. Quelle connerie!

— Quoi?

— Réfléchis bien: On apprend plus dans les erreurs que les succès. C'est débile.

— C'est vrai, c'est con. Tout dépend si tu réfléchis et comment après, peu importe que ce soit un échec ou une réussite.

— C'est ce que je te dis, Paul.

— Pause?

— Ok.

Khadidja jette un œil sur sa montre. Paul trouve étrange qu'une jeune fille porte une montre, ça fait siècle dernier.

— Cool, on est même en avance!

— Vraiment?

Elle tend son poignet pour qu'il constate par lui-même. Il fait semblant de regarder le cadran de la montre, en fait il s'en fiche.

Assise, la beurette boit quelques gorgées de sa gourde.

— T'en veux?

— Non merci — Il est resté debout, ça change d'être de longues heures assis sur une selle, une péniche glisse au fil de l'eau, son pont arrière est un mélange de salon d'été et de bric-à-brac de garage. Beaucoup de géraniums. Comment est-ce de vivre sur un bateau?

— Tu fais la gueule?

Il se retourne vers Khadidja qui le fixe, un sourire indéfinissable sur les lèvres.

— Non, je me demandais ce que ça fait de vivre sur une péniche.

— Avantages et inconvénients de vivre dans une maison, en plus flottante... — La jeune fille a des yeux moqueurs mais son visage reste grave.

— C'est-à-dire? — Ton de voix maussade, il n'aime pas lorsqu'elle résume ainsi en deux coups de phrase.

— Pas de voisins du dessus ou du dessous qui te minent l'existence mais il faut chaque jour trouver une place pour se garer.

— Tu crois? — Il a un doute à propos de cette histoire de parking.

— Je ne sais pas, et je ne sais pas où ils chient ni comment leurs enfants vont à l'école. Tu fais la gueule?

— Encore?! — pense-t-il. — Encore?! Qu'est-ce qui te fait dire ça?

— Ta gueule justement... Tu ne veux pas aller voir un médecin? — Elle tourne la tête pour observer la péniche qui devient un petit point noir perché dans l'air humide qui tourne à la fraîcheur.

— Un médecin? — Il s'assoit à côté d'elle au pied de ce qui est peut-être un tilleul. C'est incroyable ce qu'il peut être ignorant en ce qui concerne les arbres, les fleurs... — Je ne suis pas malade.

— On peut être malade sans le savoir... — La grimace de Khadidja lui indique qu'elle-même n'est pas sûre de ce qu'elle vient d'énoncer.

— De quoi suis-je malade, docteur?

— Je ne suis pas toubib mais tout le monde s'inquiète. — Elle se mordille la lèvre inférieure: ça lui a échappé:

— Ah oui, tout le monde?! — Paul se remet debout, la mine plus que renfrognée. — C'est qui tout le monde?! On peut savoir?!

— Et voilà, j'en étais certaine, j'aurais mieux fait de me taire — songe la jeune fille. — Ecoute Paul, assied-toi — elle tapote l'herbe à côté d'elle. — Allez...

— Non, je me casse!

— Je m'excuse, je suis désolée, ok?! — Il commence à l'énerver avec son fichu hermétisme permanent.

Il revient sur ses pas pour se camper les jambes écartées et les bras croisés devant elle avec un air de défi.

— Tu t'excuses, tu es désolée, je peux savoir de quoi?!

— De... De... De m'inquiéter pour toi, tu ne manges plus, tu dors mal, tu es de plus en plus pâle et amaigri, tu es de plus en plus souvent de mauvaise humeur, tu grognes tout le temps. Voilà, je suis désolée d'être préoccupée et d'en avoir parlé aux autres...Laisse tomber, je m'en fous en réalité... — Gros soupir, elle a gâché une si belle journée. — J'ai déconné, nous étions super bien et...

— Les autres? De qui parles-tu?

Il se rassoit, est-ce bon signe?

— Bah, madame Do, Carlos... Geneviève...

— Geneviève?! — Il ne sait pas si il doit en rire ou se mettre en colère.

— Oui, Geneviève, tu ne t'en es pas rendu compte. Elle ne mange plus, elle ne prend même plus

de bains dans sa baignoire, tu n'as pas vu comment elle te regarde?

— Putain, tu te fous de moi là?!

Elle plonge un regard sombre et translucide dans ses yeux:

— Ai-je l'air de plaisanter?

— Elle a un visage de sainte... — se dit-il. Elle lui rappelle certains portraits, d'artistes dont il n'a malheureusement pas retenu le nom. — Bon, d'accord...

— D'accord quoi?

— C'est moi qui m'excuse, j'ai mal réagi. — Il ne sait pas trop comment se sortir de l'impasse où il s'est engouffré tambour battant. — Je ne veux surtout pas que Geneviève se sente mal à cause de moi... — S'en sortira-t-il avec une touche d'humour?

— C'est tout à ton honneur. Que madame Do, Carlos, ou moi, on s'inquiète pour ta gueule, rien à foutre?!

— Eh non, mon petit gars, tu ne vas pas t'en sortir avec une blagounette... — grommelle-t-il intérieurement. — Maintenant que je le sais, bien sûr que si! Mais que veux-tu que je fasse, je te dis que je ne suis pas malade!

— Pose ta tête là.

Elle a tendu ses jambes et désigne sa cuisse.

— Hein?

— Pose ta tête là. Dépêche... — Il pose sa tête sur la cuisse de la jeune fille, perche son regard dans un ciel sans nuage. — Voyons voir, fièvre?

Elle pose sa paume sur son front. Il tente de se relever mais elle le maintient fermement.

— Pas de fièvre. — Elle laisse sa main sur son front. — Pas de maux de tête, pas de coliques? C'est psychologique! Oui? Non?

Il la regarde par en dessous, sa poitrine opulente, son menton vindicatif, son nez aquilin. Tout à l'heure, elle ressemblait à une sainte, maintenant on dirait un aigle, un aigle femelle prêt à fondre sur sa proie.

— Psychologique... — Il avait peur qu'elle veuille jouer à la docteure? Pas de souci, elle ressemble plutôt à une psychothérapeute.

— Ah, on avance!

— Non, je dis psychologique parce que tu as dit psychologique...

— Je ne suis pas docteur, ni psychanalyste.

— On joue à quoi si on ne joue pas au docteur?
— Il ne se rend compte de l'ambiguïté de ses propos que lorsqu'ils ont fini de franchir ses lèvres. Il rougit:
— Ohhhhh, ce n'est pas ce que je voulais dire!

— Je sais. Tu es amoureux de moi? — Elle suit du regard une autre péniche qui remonte le canal de l'Ourcq en direction de Paris.

— Non. Toi?

— Non plus. Tu aimerais me...

— Non, toi?

— Non plus.

Soupir profond de Khadidja: une petite crainte lui avait pincé le cœur durant quelques secondes.

Soupir profond de Paul: il voyait déjà tout un paquet d'emmerdements se profiler à l'horizon.

— Cette journée m'a donné beaucoup de bonheur... — elle suit toujours la péniche qui passe juste devant eux.

— A moi aussi, on devrait renouveler l'expérience — sourit le jeune homme en se levant.

— Nous arrivons... Je devrais peut-être changer de métier...

— L'hôtel?

— L'écriture...

— Mais non! C'est cette saloperie de plateforme, je l'ai vue, c'est un leurre, en tout cas pas un endroit pour toi.

— Ouais peut-être. Fais gaffe, le feu passe au rouge! Peut-être que je devrais tout de même changer de métier.

Carlos avait toujours considéré que le fait qu'il ait croisé Paul en terrasse, totalement saoul, quelques jours avant que ce dernier intervienne alors que deux imbéciles avaient tenté de le détrousser était une pure coïncidence. La zone de Châtelet-les Halles, Hôtel de Ville et l'île de la Cité (l'île Saint-Louis? non! beaucoup trop chère...) était le territoire de loisirs de Paul et lui-même y passait la plupart de son temps et de ses promenades. De fait, en deux mois, ils s'étaient déjà rencontrés plusieurs fois par hasard dans le coin. Il ne peut s'empêcher de repenser à ces coïncidences lorsque Paul apparaît accompagné de Chris, l'homme-tronc. S'imaginant ce qu'en dirait Comanche S.A. mais les vacances c'est les vacances! Une autre idée faisait son chemin: il n'était pas un employé, plutôt une sorte de consultant.

Nous sommes samedi, 17 h 00, mi-décembre, les vitrines brillent de mille feux à l'intérieur tandis que l'air glacé pique avec agressivité les nez, oreilles et yeux qui s'hasardent à évoluer à découvert. Malgré le froid, grâce ou à cause, c'est selon, des achats de Noël, les trottoirs sont bondés.

Ils se retrouvent tous les trois devant Beaubourg après que Paul et Chris reviennent de déposer l'épouse de ce dernier, Lily, à l'aéroport de Roissy pour un voyage d'affaires à Amsterdam. Carlos est encore en train d'essayer de comprendre quel rapport il peut y avoir entre la Hollande et Beaubourg lorsque les deux énergumènes débarquent avec une demi-heure de retard.

— Désolé Carlos, mon van nous a lâchés sur l'autoroute. Je ne te dis pas le prix de la grue! — s'exclame joyeusement le cul-de-jatte.

Chris est propriétaire d'un van! Voilà peut-être la relation entre Amster...

— C'est con, hein?! Tu dois être gelé... — Paul le prend par l'avant-bras: — Allons-y.

Paul a proposé de présenter son ami à roulettes à madame Do.

— Et Geneviève! — avait ajouté Carlos d'un ton rigolard.

— Et Geneviève, bien sûr! — s'était corrigé Paul, très sérieux.

L'avantage du fauteuil roulant équipé d'un klaxon est que les gens s'écartent, certains s'apprêtent à se déchaîner contre ces connards à vélo et trottinette qui occupent les trottoirs! mais ravalent leur salive à la

vue du cul-de-jatte. Paul pousse Chris et Carlos suit Paul. Opération commando en file indienne, direction rue de la Verrerie, appartement de madame Do. Paris est une course d'obstacles pour Chris qui ne s'en plaint jamais. A quoi bon?! En revanche, il aime s'extasier quand les millions et les millions d'handicapés par le monde ont enfin été pris en compte quelque part:

— Bien, bien, une petite rampe pour les atrophiés qui ne peuvent lever leur cul de leur fauteuil, excellent! — s'extasie-t-il en arrivant au pied de l'immeuble.

— Tu crois qu'ils l'ont construite en pensant... — se moque Paul.

— Ta gueule, trouble-fête! — s'écrie Chris. — Je ne te dis pas qu'ils ont pensé au handicap en général mais à moi en particulier! Prévoyons, prévoyons, a déclaré l'architecte, un jour viendra sûrement ici le fameux Chris...

— Ben tiens, certainement, je me disais aussi... pourquoi un ascenseur aussi grand?! — s'esclaffe Paul tout en retenant la porte pour laisser passer Son Altesse.

— Dites, vous êtes obligés de faire autant de bruit? — demande Carlos en appuyant sur le bouton du troisième étage.

— Les voisins, ah, les voisins! — beugle Chris. — Aux chiottes les voisins, aux chiottes!

— Un vrai Parisien, on ne peut plus rien faire! — gueule Paul.

— Vous êtes cons, qu'est-ce que vous êtes cons! — rigole Carlos.

Ils s'engouffrent dans le couloir de gauche dans un tintamarre qui rappelle le bordel ambiant à la sortie des classes à l'école.

— Eh bien, eh bien, la cloche a sonné ou quoi?!
Qu'est-ce qu'on vous disait...

Au milieu du corridor, madame Do se tient bien droite campée sur ses deux jambes légèrement écartées, un balai à la main.

— Une véritable guerrière... — pense Carlos.
— Dommage que le tablier de cuisine où est inscrit en grosses lettres « Amour et Paix » gâche tout.

— C'est vous, le demi-portion, qui faites tout ce vacarme? — Elle s'adresse à Chris qui s'arrête net, le regard amusé.

— Madame Do? Enchanté, je suis Chris. Vous savez ce qu'il vous dit le demi-portion?

— Oh, je sais, je sais, j'en ai eu un à la maison pendant plus de vingt-cinq ans! Nous autres du corps enseignant le savons bien: plus c'est petit, plus ça a besoin de faire du bruit pour se faire remarquer! Vous en voulez d'autres, j'ai tout le catalogue?

— Venez que je vous embrasse, enfin de l'humour dans ce monde cruel! — jubile le cul-de-jatte en tendant ses deux bras.

— Je dois me pencher sur le problème, soit...
— déclare la ex-professeuse.

— Ah, effectivement, vous les connaissez toutes! — plaisante-t-il en l'embrassant effusivement.

— Je vous l'ai dit, vingt-cinq ans a passé mon pauvre Albert dans le même véhicule que vous après avoir été renversé par un autre d'une tout autre taille.

Paul et Carlos échangent un regard interrogateur:

— Elle est veuve?

— D'un mari cul-de-jatte comme Chris?

Ce dernier se reprend le premier:

— Je me suis surestimé, quelle déception! — proclame-t-il d'un ton joyeux.

— La rampe, l'ascenseur? — ricane madame Do. — Allez, entrez, cher Chris!

Tout en effectuant une poussée manuelle sur ses roues, il ne peut s'empêcher:

— On ne peut rien vous cacher, vous!

— Question littérature française et vie quotidienne avec un... avec un cul-de-jatte (a-t-on encore le droit d'utiliser ce mot?), je suis incollable. Le reste, je le laisse à votre science infuse.

Chacun s'installe à son aise dans le salon tandis que madame Do part en cuisine pour préparer un thé; pour changer.

Un léger clapotis se fait entendre de la salle de bains mais personne n'y prête attention.

Paul savoure le fauteuil (sans roues mais à bascule) près de la cheminée. Les clapotis dans la baignoire, il s'est déjà habitué et il se sent rassuré: Khadidja a essayé de le culpabiliser lorsqu'elle a prétendu que la tortue ne se baignait plus à cause de lui.

Carlos se cale dans un coin du canapé, celui d'où l'on peut voir la façade d'en-face. La même que depuis chez lui mais d'un autre point de vue. Les clapotis dans la baignoire, il ne s'en rend même pas compte, comme tout Mexicain que seul l'explosion

d'une tour, ou deux, peut tirer de sa torpeur millénaire.
Et encore...

Chris finit de s'installer en glissant des coussins derrière son dos après être passé sur le canapé d'un petit saut agile en s'appuyant sur les accoudoirs du fauteuil roulant.

— Oh merde! — hurle le handicapé.

Sur le seuil du salon vient d'apparaître Geneviève, dégoulinante comme à peine émergée du Styx, son regard féroce dirigé sur Chris.

— Bordel, faites quelque chose, elle m'attaque!
— continue de crier Chris.

Impassible, debout sur le seuil de la cuisine, madame Do contemple le spectacle d'un air complaisant.

— Elle va me mordre!

Eclat de rire général!

— Les tortues n'ont pas de dents, idiot! — se bidonne Paul.

— Quand elle fait cette tête, c'est qu'elle est très contente — explique Carlos sur le ton de celui qui sait de quoi il parle. Il sort le monstre trois fois par semaine en promenade au parc de la Tour Saint-Jacques, la bête immonde et lui sont la dernière coqueluche du quartier, touristes japonais inclus.

Il faut reconnaître qu'elle fonce Geneviève, pour une tortue. Le vrai problème est que personne ne peut arrêter dans sa course folle ce reptile de cent-cinquante kilos collé au sol comme un pilier de l'équipe des All Blacks.

— Tranquillisez-vous, ce n'est pas vous qui l'intéressez! — lance depuis la cuisine madame Do.

Chris et Paul écarquillent les yeux.

— Je ne lui ai rien fait! — proteste intérieurement l'un.

— La vieille pète les boulons! — diagnostique intérieurement l'autre.

Geneviève pile net devant le fauteuil, étire son long cou, se tourne vers madame Do qui a réapparu un plateau couvert d'une théière, de tasses et quelques biscuits entre les mains pour pousser un long cri muet mais douloureux avant de laisser tomber sa tête sur le fauteuil et fermer les yeux.

Silence total à part le cliquetis des mouvements de madame Do autour de la petite table basse.

Chris jette un œil vers Paul puis vers Carlos, sidérés par l'attitude de l'animal. Lui, c'est l'animal lui-même dont il ne s'est pas encore remis.

— Un spécimen antédiluvien dans un appartement parisien, si on me l'avait raconté...

— C'est la vue du fauteuil qui l'a rend comme ça. Il lui rappelle mon mari, ils étaient très très liés tous les deux. Sucre? Un? Deux?

— Sans sucre, merci.

Geneviève est totalement immobile, dans une transe qui impose le recueillement au reste des présents.

Madame Do la contemple avec un fin sourire triste. Elle est sûrement en train de se souvenir, avec nostalgie? de son feu époux.

Carlos l'observe intensément, se demandant si les animaux pensent.

Paul a le regard perdu entre les stries colorées de sa carapace. Une tortue qui... ce pourrait être un moment sympathique dans un roman... Non, trop invraisemblable. Ou seulement un petit peu invraisemblable?

Chris, qui déteste les relations affectives avec les objets y compris son fauteuil roulant bien qu'il lui permette de se déplacer, Chris est en pleine contrition, comment a-t-il pu passer à côté de... Ne serait-ce pas plutôt du fétichisme? Une tortue fétichiste, n'importe quoi! Lui traverse fugitivement l'esprit l'image de lui-même chevauchant Geneviève, allez hue! Non, non, ce n'est pas bien...

On sonne à la porte.

Madame Do se lève pour assumer sa responsabilité d'amphitryonne et aller ouvrir.

Carlos fait une tête... comme s'il venait de tomber de son lit.

Paul refuse l'idée que l'on vient de sonner à la porte et se concentre d'autant plus sur la possibilité d'une tortue comme personnage de roman. Ionesco a bien eu son rhinocéros! Et la chèvre de monsieur Seguin? Hein, la chèvre de monsieur Seguin?! Ah mais...

Chris s'imagine que c'est le mari de Geneviève qui vient de sonner à la porte, ou une vieille copine à elle.

— Bonjour! — Khadidja fait entrer une légère brise de fraîcheur dans le salon qui quelques secondes

auparavant commençait à exhaler des relents de confessionnal. Geneviève n'a même pas frémi à son arrivée. — Merde, qu'est-ce qu'elle a?! — s'écrie-t-elle tout en retirant son écharpe grise puis son manteau couleur moutarde.

— Chut... — Madame Do a posé son index sur ses lèvres. — Souvenirs, souvenirs...

Paul se penche vers la jeune fille qui se sert une tasse de thé pour lui expliquer. Madame Do est veuve et son mari était handicapé et Geneviève et lui et...

— Ah! — s'exclame discrètement Khadidja qui est surtout bien contente d'être au chaud. Elle est venue du boulot à pied. L'Opéra est à seulement quelques pâtés de maisons mais il fait un froid...

La tortue relève la tête du fauteuil roulant, effectue un élégant bien que pesant demi-tour et repart en direction de la salle de bains comme si les autres n'existaient pas.

L'ambiance se détend.

— Et que faites-vous dans la vie? — Madame Do s'adresse à Chris.

— Je dessine, je sérigraphie, j'infographe... En réalité, c'est mon épouse, Lili, qui nous fait vivre avec ses magasins de vente de fringues. — Par association d'idées, il aimerait bien savoir ce que faisait son mari à elle mais il n'ose pas l'interroger. Pour les mêmes raisons, elle répond à cette question qu'il n'a pas posée:

— Il avait une boutique de matériel orthopédique dans le quartier — et elle éclate de rire.

Chris aussi.

Les autres, c'est-à-dire Carlos, Paul et Khadidja n'ont pas compris la plaisanterie.

— C'est une blague? — se marre l'homme-tronc.

— Non, non, pas du tout! — La vieille, les yeux en larmes se met debout et va saisir une photo posée sur le rebord de la cheminée pour la passer à Chris.

Un homme assis sur un fauteuil roulant, modèle fin du XX^{ème} selon Chris, trône tout sourire devant une devanture où l'on peut distinguer divers meubles et instruments médicaux et orthopédiques dont des prothèses, des béquilles et des... fauteuils roulants pliés.

— Vous en viviez? — l'interroge le cul-de-jatte en rougissant légèrement.

— Moi, je suis professeur de littérature française à la Sorbonne...

— Oh, impressionnant!

— Ce n'est pas ce que je voulais vous dire — s'agace-t-elle tout sourire en se rasseyant. — Je vous remets du thé?

— Oui, merci.

— Toute professeuse, maintenant il faut dire professeuse, toute professeuse que j'étais, je n'ai jamais gagné ni la moitié de ce qu'engrangeait mensuellement mon cher Albert. Les bénéfices de cette boutique nous ont permis d'acheter cet immeuble et un ancien manoir que nous avons rénové dans le Loiret.

Stupéfaction générale.

— Eh, mais elle est ma proprio! — s'étonne Carlos.

— Bon, là, j'ai un roman: la tortue, la veuve, le millionnaire et sa boutique, un manoir... — se dit Paul.

— J'aimerais bien avoir un manoir... — se laisse aller à rêver Khadidja.

— Ah, d'où les aménagements! — Chris se dandine sur la canapé, heureux comme un gamin qui vient de tout comprendre.

— Exactement. Tous les appartements ont été conçus dans ce sens car nous aimions passer de l'un à l'autre de temps en temps. N'est-ce pas Carlos?

— Euh, bah oui... Je me demandais aussi pourquoi les WC ont la taille d'une bibliothèque.

— Gilbert était un demi-portion, comme il disait, mais valait facilement deux hommes d'affaires — reprend Madame Do. — J'ai revendu le manoir. Vous m'imaginez vivant toute seule dans une vieille bâtisse et sa douzaine de chambres! Ridicule! J'ai tout reversé à la Croix-Rouge, eux sauront quoi faire de tout cet argent, des camions d'aide humanitaire pour Graza, que sais-je?

— Gaza — la corrige gentiment Khadidja.

— Gaza, oui. — Soupir. — Je préfère vivre ici où nous avons vécu ensemble tant d'années. — Elle hésite quelques secondes en fixant le plancher avant d'ajouter: — Je pense que Geneviève ne supporterait pas de vivre ailleurs. — Elle se met à rigoler. — On ne dirait pas mais la vieille est très sensible! Nous l'emmenions dans le Loiret avec nous. Albert avait tenu à lui construire un bassin seulement pour elle. Et bien non! Elle avait choisi la baignoire d'une des chambres du haut, je n'ai jamais compris pourquoi

celle-là plutôt qu'une autre, et le bassin a finalement terminé en remise à bûches. Ah, tiens, la voilà, elle a entendu que nous parlions d'elle.

Effectivement, le reptile a rejoint son épais tapis-mousse où elle s'est endormie.

— Elle fait semblant de dormir, elle se prend pour une chatte — Madame Do pointe et fait tourner la pointe de son index sur sa tempe. — Elle se tourne vers Khadidja: — Et comment vont les négociés de notre petite couturière?

— Bien, merci Madame Do. La routine mais une bien agréable routine. Nous préparons une *Carmen*...

— Oh, vous aimez?

— Je n'aime pas vraiment l'opéra — grimace la jeune fille. — Je suis plutôt rap, vous voyez ce que je veux dire, par exemple... euh...

— Genre IAM, NTM... je vois — sourit Madame Do. — J'ai bien vu comment mes élèves sont passés du rock au rap, comme tout le monde. Vous voulez que je vous dise franchement? Au moins ils chantent, si on peut appeler cela chanter! en français, n'est-ce pas Paul? Comment va notre écrivain?

Khadidja fait la moue: Oups! mauvaise question au mauvais moment...

Madame Do ne s'en aperçoit pas.

— Je ne sais pas. Je me suis fait beaucoup d'illusions avec cette charlatanerie de plateforme d'auteurs-lecteurs sur internet. Khadidja prétend que c'est moi qui me suis trompé, qu'il ne s'agit de rien de plus qu'un réseau social de retraités qui se bouffent le

nez entre eux et que les éditeurs n'y vont même pas, justement pour cette raison.

— Notre Khadidja est une personne sage, malgré son très jeune âge — Elle agite la tête. — Tiens, voilà que moi aussi je fais du rap. — Elle rit toute seule: — On fait du rap! Etrange! Fait-on du classique? Oui, Paul, persévérez, moi j'aime bien ce que vous faites, c'est de la littérature, et je m'y connais! Ne vous laissez pas marcher sur les pieds par des médiocres qui se prennent pour des écrivains et qui sont à peine capables de se prendre pour des petits correcteurs de service. Les jaloux et jalouses sont bon signe mon ami!

Elle se tourne vers Carlos:

— Et vous, mon meilleur élève! Alors, l'import-export?

— J'importe, j'exporte... — Il s'est fait prendre par surprise le petit menteur!

— Laissez-le tranquille, il est en vacances! — le défend Khadidja qui sait qu'elle peut se permettre ce type de remarque.

— Oui, c'est vrai, je....

— J'y pense — l'interrompt Carlos. — Je me demande si je ne vais pas changer de métier...

— Pour faire quoi? — Chris semble très intéressé.

— Faut voir... — murmure Carlos.

— Sont jamais contents... — marmonne Geneviève entre les dents qu'elle n'a pas.

L'air de rien, Paul avait pris plusieurs décisions. La première, continuer de laisser Khadidja camper chez lui. Ils s'entendent bien, ils ne se prennent pas la tête.

— Si je me dégote une copine ou si elle... Est-elle lesbienne, hétéro, bi-, trucmachinchose? M'en fous... On avisera quand ça tombera, comme dit Tonton. Tiens, il m'a demandé de le rappeler. Demain...

Emmitouflé comme pour les sports d'hiver, il suit les mouvements nocturnes de la rue depuis la terrasse de l'hôtel. Rien à voir avec les jolies illuminations de Noël du centre de Paris. Madame Do lui a proposé qu'ils passent le réveillon ensemble avec Khadidja, Paul, Chris et Lily « qui sera peut-être là ». Pourquoi pas? D'habitude, il passe Noël et le Jour de l'an dans la maison de campagne que ses parents ont

en baie de Somme. Cette année, Tonton a convaincu son épouse de passer le réveillon avec sa famille à elle à Revolución Mexicana; ça ne s'invente pas. Un bled absurde du Chiapas qui se trouve à cinquante kilomètres de la côte Pacifique à vol d'oiseau mais le double en bagnole.

Ils auraient pu inviter Paul.

Ils ne l'ont pas fait.

C'est qu'en réalité Tonton est en voyage d'affaires.

Les affaires de Tonton...

— Politico-gangstérisme — C'est le mot le plus juste qu'il a trouvé pour caractériser les activités de son père adoptif dont il ne sait absolument rien, dont Ximena elle-même ne sait pas grand-chose

— Dans mon pays, un gangster ne sort pas sans sa pétoire et ses tueurs à gages, il a des grosses automobiles, des bagues en or plein les doigts, des putes de luxe, il ne parle pas, il chuchote, il traficote dans l'ombre, il reçoit des coups de fil mystérieux et s'absente pour des raisons encore plus mystérieuses. Ton père, *gracias a Dios*, rien à voir! Aucun problème avec la police, pas de casier judiciaire, il paye scrupuleusement ses impôts, un honnête travailleur, un honnête citoyen. Si tu te cherches un malfrat pour ton roman, tu t'es trompé d'adresse. Tiens, goûte-moi ces tacos au fromage, je viens de les sortir du four.

— Merci. Délicieux... Merde, c'est chaud!

— Je t'ai prévenu.

— Alors pourquoi on ne sait pas dans quoi il bosse?

— Dans l'imprimerie, je ne vois pas où est le problème. Ne fais pas ces yeux soupçonneux, je sais à quoi tu penses!

— A quoi je pense alors? Je peux reprendre...?

— Sers-toi, j'en ai une autre fournée en route.

Faux-monnayeur!

— Pardon?

— Tu pensais à faux-monnayeur.

— Pas du tout. — Il rougit. Elle rigole:

— menteur! Je te connais.

Tu m'étonnes qu'elle le connaît, c'est elle qui l'a élevé.

Comme une mère.

— J'en sais rien, j'ai pas de mère.

Pareil pour Tonton.

Comme un père.

— J'en sais rien, j'ai pas de père.

Le jour de ses quinze ans, il venait juste de souffler les bougies du gâteau lorsque son père adoptif lui avait posé la question qu'il attendait depuis longtemps mais qui l'avait néanmoins pris au dépourvu:

— Si ça t'intéresse, on peut chercher qui sont tes parents naturels. — Dans les manières de grizzli de son père adoptif, il avait senti une demi-seconde ce que doit être la fragilité extrême d'une aile de libellule: Tonton interpellait Ximena du regard (N'est-ce pas, on est bien d'accord, hein?), sa main posée sur celle de sa femme (Ne t'inquiète pas, on verra bien ce qu'il nous répond.).

— Mes parents, c'est vous. Je vous remercie d'y avoir pensé mais ça ne m'intéresse pas du tout. Vous êtes mes parents, point à la ligne. Pas la peine d'en reparler. On lui fait sa fête au gâteau ou quoi?!

Pas grand-chose à observer dans cette rue de banlieue, quelques passants au pas empressé, un chien errant, un couple qui se dispute à voix basse, même pas un raton-laveur. Il se met à pleuvoir! Il descend les trois étages par les escaliers, un peu d'exercice ne peut pas lui faire de mal. Bien que, qui sait? Attention, ce n'est vraiment pas le moment d'avoir un accident du travail vu sa deuxième décision!

Deuxième décision, donner son préavis au gérant de l'hôtel. Il n'a plus envie de travailler de nuit et il n'a plus envie d'être veilleur de nuit dans un hôtel pourri. Il a quelques économies, il a le temps pour se mettre à la recherche d'un autre boulot. Quel genre de boulot? Aucune idée. Certainement pas dans l'hôtellerie!

— Savoir ce qu'on ne veut pas, on est à mi-chemin de savoir ce qu'on veut.

Ainsi parlait Tonton. Etait-ce vrai?

Pas sûr sûr...

Troisième décision, ne plus mettre d'argent sur la plateforme EditCom pour donner de la visibilité à *Direction Nord*. Un réseau social comme un autre où une pseudo reconnaissance sociale passe par le fric, et la participation, essentiellement par le dégueulis des egos et...

— Tu exagères... — avait souri Chris en versant un peu d'eau dans son pastis. — Dégueulis des egos...

Dégueulis des egos et un langage qui sous un ton pédant (on est quand même entre auteurs et lecteurs!) dissimule à peine la haine de soi et des autres. Nid de vipères. Panier de crabes. Concours de crachats entre vieux édentés (Ce n'est pas très sympa pour Geneviève, ça!). Quand la médiocrité des humains remonte à la surface dans toute sa puanteur recouverte du vernis de la prétention à être plus mieux bien que les autres... Les temps les plus obscurs, dégueulasses de l'âme humaine qui repointent leur groin répugnant.

De quel droit quelqu'un se permet-il de dégommer de quelques propos pompeux le travail d'un auteur, parfois même sans l'avoir lu? Il n'est pas là pour faire la police mais c'était déjà arrivé trois fois en moins de deux mois: un auteur s'était retrouvé avec les lauriers au front sans avoir été lu par un de ces illustres critiques à la plume soit acerbe soit mielleuse mais de toutes façons insipide et qui par-dessus tout s'écoute parler.

— Un site de jalouses et jaloux! Comme tous les réseaux sociaux, Paul, comme tous les réseaux sociaux! Tu as l'air surpris! La vengeance cachée derrière l'anonymat de l'internet. En d'autres temps, nous avons eu les nazis cachés derrière le parti, les collabos planqués derrière les nazis — avait résumé Khadidja.

— Tu exagères! — s'était indigné Paul.

C'est vrai, quoi! Ce n'est pas parce que des gens sont médiocres, mesquins, jaloux et lâches que ce sont des fachos!

Bon, en tout cas, fini de mettre du fric dans ce bouffe-monnaie malsain.

Quatrième décision, qui a beaucoup à voir avec la troisième, il consulte EditCom pas plus d'une fois par jour. Un petit quart d'heure quotidien suffit. S'il a envie de se camérer, il peut s'acheter quelques grammes de cannabis juste au pied de son immeuble...

Cinquième décision qui découle des deux précédentes, il jette un œil sur le reste de la plateforme. En effet, jusqu'à maintenant il s'est limité à déposer son manuscrit, à lire et commenter les manuscrits d'autres auteurs et à perdre son temps accroché au compteur du nombre de ses nouveaux lecteurs par jour. Il commence à fureter entre articles, tribunes et interviews. Ces dernières sont très brèves mais intéressantes. Elles lui permettent de connaître les motivations d'autres auteurs, les raisons de tel ou tel choix. Articles et tribunes, moyen. Paul se dit que finalement écrivain et critique sont bien deux professions différentes et tant mieux vu le piètre apport de certains articles.

Une tribune attire particulièrement son attention. Non à cause du thème, la bêta-lecture, mais la foule de commentaires inhabituelle qui suit l'article. La majorité sont illisibles, rédigés dans un français tellement suffisant et... suffisant qu'ils en sont incompréhensibles, par des gens qui parlent tout seul.

Un réseau social avec tous les ressentiments de ce que Tonton appelle « les cafards »:

— Une seule méthode: tu appuies avec ta semelle jusqu'à ce que tu entendes un petit craquement, sinon ils te chieront dans les bottes.

— *Amor*, ne parle pas comme ça au petit, je te l'ai déjà dit!

— Ok, ok... Bon, tu as compris l'idée, de toute façon — bougonnait-il tout en lui ébouriffant les cheveux.

N'y comprenant rien, Paul décide de lire l'article. Langage suranné, qui empeste la prétention. Le jeune homme se demande s'il n'a pas affaire à une folle: la tribune est signée Eliane Truck, un pseudonyme bien sûr. Il relit l'article deux fois car il n'en croit pas ses yeux. Le hasard fait qu'hier soir il a regardé un documentaire sur la chaîne *Arte* à propos des méthodes utilisées par les gourous de sectes pour laver le cerveau de leur disciples et les soumettre à leurs quatre volontés. Mécanismes repris et devenu à la mode chez les bobos new-age dont certains prétendent être des *coachs* de vie, des individus qui prétendent apprendre à vivre aux autres alors qu'ils sont eux-mêmes passablement déséquilibrés dans leur tête.

— Des personnes extrêmement névrosées qui s'évertuent à convaincre leurs victimes qu'elles le sont aussi afin de se débarrasser, vainement, de leurs propres angoisses, surtout leur complexe d'infériorité — expliquait un psychiatre. — Le harcèlement scolaire en est un exemple: je ne suis rien mais je deviens

quelqu'un en brimant une autre personne que je convins d'être rien et du coup je suis quelqu'un.

Tout y est. Sous couvert du prétexte de la bêta-lecture, l'autrice prétend casser la volonté des auteurs (qui ne sont que de la merde médiocre et prétentieuse, évidemment... comme elle!) qui devront se soumettre à ses caprices et à ses humiliations pour bénéficier de sa science infuse et parvenir au graal des vrais écrivains.

— Qu'est-ce que cette saloperie a à voir avec la littérature? — grogne-t-il.

Il revient sur les commentaires qu'il tente de décrypter. Pour y faire deux découvertes qui lui inspirent du dégoût car on est bien loin, bien loin du plaisir de lire et d'écrire.

Tout d'abord, ça marche. Un crétin se fait hameçonner par la folle qui sait comment (elle mentionne régulièrement sa petite culotte) attraper les vieux cochons par le bout de la quéquette. Après un échange de plusieurs jours, il l'a supplie maintenant d'être sa bêta-lectrice, il la paiera, généreusement s'il le faut. Paul imagine la folle, la vieille folle (on ne lui fait pas le coup de la super pin-up, un classique des réseaux sociaux), en cuissardes, un pied sur la nuque du crétin à poil à quatre pattes. La laideur dans toute sa beauté.

Autre cause de dégoût...

— Ça bosse dur ici!

Il sort du bureau pour se placer derrière la réception.

— Qu'est-ce que tu fais là?!

Khadidja est debout devant le comptoir, son sac à main de skaï blanc et rouge sous le bras, les cheveux et les vêtements trempés:

— J'ai perdu mes clés... — Bouche et nez tordus qui signifient « je suis vraiment désolée ».

— Tu dégoulines, tu vas tomber malade... Viens par là...

Il la fait passer derrière la réception, ils traversent le bureau pour arriver dans une pièce étroite dont le mobilier se réduit à un lit de camp et des casiers métalliques fermés à clé. Il en ouvre un, en sort une serviette de bain qu'il lui tend tout en lui désignant une porte du menton:

— Prend une douche bien chaude, je vais te trouver des fringues secs.

Sans piper mot, la jeune fille passe dans la petite salle de bains. Il entend le bruit de la douche. Fouillant dans un autre casier, il y dégote une tenue de survêtement d'une collègue qui a à peu près la même taille et heureusement propre! et une paire de baskets (par acquis de conscience, il les survole avec son nez, ça va...). Il laisse le tout sur le lit avec son peigne posé dessus. Il entrouvre la porte, un vrai hammam là-dedans!

— Je t'ai mis des vêtements secs et un peigne!

— Ok, merci Paul! — crie une voix dont il distingue l'ombre derrière le rideau de la douche.

De retour devant son ordinateur, il vérifie s'il a bien compris les délires de tout ce petit monde qui s'agite et trépigne derrière son écran. Selon diverses intervenants:

L'autrice n'est pas une jeune allumeuse mais un vieux cochon.

Ils appellent le vieux cochon un troll car il emmerde tout le monde.

Le troll fait chier tout le monde depuis des années.

Paul s'interroge:

Qu'est-ce qu'il en a à foutre que l'autrice de l'article soit un auteur?

Qu'est-ce qui empêche les gestionnaires de la plateforme de se débarrasser du troll?

— Ouh, je me sens beaucoup mieux! Merci, où est-ce que je laisse la serviette et la peigne?

Le survêtement gris et blanc lui va un peu serré mais le résultat n'est pas mal. Elle se rend compte de son regard:

— Disons que ça met mes formes très en valeur... Merci quand même.

— Café? ça va te réchauffer!

— Merci. Qu'est-ce que tu lis, c'est la plateforme?

— Attends, tiens, installe-toi. — Il place le pointeur en haut de l'article: — Jette un œil sur cet article et dis-moi ce que tu en penses, je reviens.

Aller-retour réception-machine à boissons chaudes. Il tourne et retourne la même question dans sa tête:

— C'est quoi ce délire? — Lui que la littérature a depuis tout petit sauvé des horreurs de ce monde se retrouve happé dans une fange puante où grouillent des cafards qui se prennent pour des écrivains.

— Tu t'es bien séché les cheveux? Je vais te prêter mon anorak pour le retour.

— Et ta clé. Merci, Paul, tu es trop sympa. Demain matin, je fais une copie. Dis-moi, qu'est-ce que c'est ce machin? — le questionne-t-elle l'index pointé vers l'écran de l'ordi.

— Dis-moi toi...

— Manipulation, c'est de la pure manipulation, c'est pas un vieux porc qui se branle en se faisant passer pour une super gonzesse?

— Pas mal, c'est ce que prétendent certains commentaires. C'est tout?

— Je dirai un vieux porc avec des prétentions à soumettre les autres. Tu sais ça fourmille dans les réseaux sociaux ces malades mentaux. Toi, qu'est-ce que tu en penses?

— Moi? Bah... Je crois que c'est trop évident le coup du vieux dégueulasse qui se prend pour une petite pute, trop facile. Et surtout trop banal.

— C'est possible...

— En revanche, c'est clair, il y a quelqu'un qui est très malade, qui se sent comme une vraie merde et qui se prend pour Dieu en essayant de manipuler les gens, en l'occurrence des gens d'un certain âge qui ont des vellétés d'écriture.

— Des quoi?

— Vellétés, la prétention, si tu veux...

— Tu m'excites quand tu utilises des mots que je ne connais pas...

— Ah oui! Tu es sapiosexuelle?

— Arrête, tu vas me rendre folle! Et lâche avec ça!

— Je suis lâche?

— Non, pas toi, le vieux porc!

— Ah, oui... Internet permet à tous les cafards de cracher la merde qu'ils ont dans la tête à tous vents... — soupire-t-il en haussant les épaules.

— Moi, je ne suis sur aucun réseau social, je me fais suffisamment agresser dans la réalité!

— Moi non plus! — se défend-t-il.

— Bah alors, ça c'est quoi? — se moque-t-elle en désignant à nouveau l'écran du doigt.

Il ne lui répond pas. Il n'en sait rien. Il a besoin de temps pour comprendre comment il est passé, comment il a plongé en aussi peu de temps d'un état mental débordant d'illusions dans une piscine pleine de merde et de bouffeurs de merde. La voix de Tonton résonne encore une fois dans sa mémoire:

— Tant que tu n'entends pas le petit craquement, appuie, mon fils, appuie, pas de pitié...

— Bon, j'y vais moi.

— Attends, je te passe l'anorak.

Aller-retour réception-casier.

— Je t'attendrai avec un super petit-déj, je te dois bien ça!

— Tu ne bosses pas demain?

— Non, repos, on a travaillé comme des dingues pour la répétition générale de *Carmen*! Maintenant, repos!

— Euh... Je pourrais dormir un peu et on peut passer l'après-midi ensemble... — C'est vrai que le

survêtement la moule un peu beaucoup. — Ferme bien l'anorak...

— Ouais, mais je crois qu'il ne pleut plus. Ok, je vais organiser une petite sortie pour monsieur Sapiens et sa dame de compagnie. — Elle se tourne vers l'ordinateur. — Si j'étais toi, je sortirais de là, ces pourris de la tête vont te contaminer.

— Ouais, tu as raison.

Il sait très bien qu'il va y retourner dès qu'elle sera sortie.

Elle le sait aussi.

Un repas de Noël un peu spécial. Ne cesse de se répéter Khadidja. Traditionnellement, ce réveillon est familial. Tout le monde le dit, ou presque:

— Noël la famille, le Jour de l’an les amis.

Elle avait commencé à y penser alors qu’elle aidait madame Do et Chris à ouvrir les huitres:

Madame Do est veuve.

Carlos est seul en vacances loin de sa famille mexicaine.

Les parents de Paul sont partis... en vacances au Mexique!

L’épouse de Chris préfère faire l’influenceuse à Dubaï (parce que c’est cela qu’il s’agit) que se cailler à Paris.

Elle-même a déserté le domicile familial et se refuse à tout contact avec ses trois frères qui s'octroient le droit d'avoir un avis sur sa vie:

— Mais papa, on est en France ici, pas à la Mecque!

— Oui ma fille mais tu ne dois pas parler de cette façon, tu offenses Dieu.

Elle avait questionné sa mère qui lui avait expliqué qu'elle ne comprenait pas ce qui se passait: son propre mari qui avant ne ratait jamais l'occasion de faire une blague à propos des barbus se rendait maintenant chaque vendredi à la mosquée.

Et Geneviève?

Ah, Geneviève! Bien sûr. Geneviève, elle n'a jamais connu un autre spécimen de son espèce, alors... Elle confirme que ce fut un Noël de personnes seules. Lui était venue l'image de naufragés sur une île déserte puis elle s'était progressivement relaxée et avait passé une super soirée.

— Une réunion d'asexués — avait-elle-même pensé. Il faut dire qu'elle était déjà bien pompette.

Ce n'est pas vrai?

La veuve, selon sa propre affirmation régulièrement répétée, n'avait jamais cherché un autre homme après le décès de son époux.

Carlos ne parlait jamais des filles, il n'en fréquentait aucune. Est-ce qu'il faisait partie de cette génération qui réduit sa sexualité à se branler sur internet?

Paul, kif-kif, pas une nana à l'horizon. Elle avait même cru un moment que ces deux-là... Mais les

regards affamés que ce dernier jetait parfois sur sa poitrine (soupir, en fait c'est chiant d'avoir une grosse poitrine...) ou ses fesses (parfaites, paaaarfaites!) lui avaient assuré le contraire même si elle avait l'impression de cohabiter avec un moine.

Chris, quant à lui, prétendait ne plus avoir « un quelconque intérêt et encore moins une quelconque curiosité pour ce genre de choses ».

Ne parlons pas de Geneviève... La pauvre, dans quel univers respirait-elle? Pire qu'une naufragée, elle la voyait comme une déracinée, une exilée d'une terre où elle n'était même pas née.

Normal, Khadidja était née et avait grandi dans une famille que plus famille tu ne trouveras pas: papa, maman, des frères et des sœurs. Elle était née et avait grandi dans le même appartement de Goussainville, dans le même immeuble, avec le même parking, le même box pour les bagnoles, les mêmes misérables balançoires en face, les même connards qui plus ils avaient grandi plus ils étaient devenus cons comme des balais, entre dealers, fervents islamistes sur le tard, vicieux mal baisés et même pas du tout qui rêvaient de se la tirer en groupe dans les caves. Ou les trois en même temps: apprentis-djihadistes voleurs et violeurs à l'instar des talibans d'Afghanistan ou d'un pseudo-califat irako-syrien qui avait disparu aussi vite qu'il était apparu.

— Quelle religion? La religion n'est qu'un prétexte pour que ces voleurs-violeurs volent et violent en toute impunité.

— Fais attention à ce que tu dis! — avait hurlé Hussein. — Confond pas les frères et les kaïra!

— Mais c'est les mêmes, mon pauvre vieux!
Gifle.

Elle lui avait mis son poing dans la figure.

Aucun doute, elle était partie pour toujours.

— C'est moi qui pars, ce n'est pas toi qui m'as foutue dehors, encore moins répudiée, il ne manquerait plus que ça, pour qui te prends-tu? tu as bien compris? — avait-elle lancé à son père en pointant sur lui un doigt accusateur. — Tu n'es qu'un lâche, tu vas sacrifier tes filles comme des moutons pour ne pas avoir à affronter ces délinquants déguisés en oulémas, y compris mes frères? Honte sur toi! Honte sur toi! Tu ne vois donc pas que cette saloperie gangrène ta propre maison? Tu ne le vois pas? Bien sûr que tu le vois bien, depuis longtemps! Mais quelque part dans ton cerveau, tu continues de croire que les femmes ne sont que des esclaves!

— Khadidja, ma fille, ma petite fille, ne parle pas comme ça à ton père... — avait gémi sa mère tout en s'agrippant à ses vêtements pour l'empêcher de s'en aller.

— Ne te mêle pas de ça, maman! Si toi tu as décidé d'être une esclave, c'est ton problème! Moi, c'est hors de question, d'accord?! — Elle s'était tournée vers son père qui faisait le vieux sage impassible, ce vieux con! — Si jamais quelqu'un touche un cheveu d'une de mes sœurs, je jure que je le tue, tu entends?! Qu'un de mes frères ou un de leurs copains de merde touche un cheveu d'une de mes

sœurs, je le tue, c'est compris? Et tu seras responsable! Incroyable, on se croirait au Moyen-Age dans cette baraque! Allez, je ne vous dis pas au revoir!

— Concentre-toi, je n'ai pas envie d'avoir à t'emmener aux urgences un 25 décembre! — avait plaisanté madame Do. — Rien de pire qu'un couteau à huitres...

Il était resté tellement de bouffe qu'ils avaient décidé de remettre ça pour le diner du 25!

— Mais pas de cadeaux le lendemain, ou si?! — avait interrogé Chris.

— Pourquoi pas? — avait rétorqué Paul. — On fait pareil: pas plus de cinq euros le cadeau!

De madame Do, elle avait reçu un pull-over (sûrement de seconde main mais très joli et la vieille dame avait l'œil pour les mensurations).

De la part de Carlos, une paire de boucles d'oreilles d'inspiration africaine, selon lui.

Paul lui avait offert un poème écrit en belles lettres sur une page de cahier scolaire à gros carreaux. Un poème légèrement ambigu qui l'avait beaucoup ému.

Chris, lui, avait dû passer beaucoup de temps pour fabriquer une miniature copiant un vitrail qui représentait trois femmes voilées longeant un mur au milieu du désert. Drôle d'idée!

— Vous avez fini avec les huitres?! — La voix de Paul. Les garçons, comme disait madame Do, avaient acheté leurs cadeaux. — Allez-y, nous on s'occupe du reste, pas de souci!

— Pas de souci! — répète Carlos comme un perroquet. Non seulement madame Do lui enseigne le français mais elle lui apprend maintenant la cuisine française.

— On se calme le grand cuisinier! — se marre Chris, qui lui est un vrai chef!

— Nous emmenons Geneviève! — avertit la beurette depuis le salon.

— Je vous apprends à fabriquer une bûche, les ringards? — demande le cul-de-jatte qui est en train d’investiguer l’intérieur du frigo. De côté, à cause du fauteuil roulant.

— Avec plaisir! — s’exclame le Mexicain. — Tu as besoin de quoi?

— Je prépare un guacamole en entrée, ça vous tente? — demande Paul.

Carlos effectue un brusque volte-face:

— C’est quoi cette histoire, *carajo*?!

— Qu’est-ce qui te prend?! — gueule le cul-de-jatte.

— Je rigole! Oh, oh, oh, c’est pour rire, *papito*. Tu ne vois donc pas?

— Non seulement il n’a pas de jambes mais en plus il est sourd, ça ne te rappelle pas cette histoire, Chris? Tu sais, celle du nouveau-né...

— Ta gueule, tu es vraiment trop con! — éclate de rire Chris. — Mais il a raison le *chicano*: un Mexicain qui apprend à faire une bûche de Noël et un petit Français qui propose de nous faire un guacamole...

— Ton *chicano*, tu te le mets où je pense... — grommelle Carlos.

— Et le petit Français avec... — renchérit Paul qui attend quelques secondes avant de murmurer entre ses dents: — Trou du cul!

— Du calme! — se marre Chris. — Alors, tu vas parler, oui ou merde? Où a-tu appris à faire du guacamole?

— C'est ma mère, elle est mexicaine.

— Tu es à moitié mexicain?! — s'exclame Carlos qui en laisse presque s'échapper un pot de crème fraîche pour qu'il aille s'éclater sur le carrelage de la cuisine.

Chris lève les yeux au plafond tout en faisant semblant de siffloter.

— Ce sont mes parents adoptifs... — lâche Paul tout en secouant la tête: — Franchement, putain, est-ce que j'ai une gueule de Mexicain?

— Ah, ah, ah! C'est clair que... non!

— Et il y a mieux!

— Vas-y, parle, maudit traître! — beugle l'homme-tronc qui agite un énorme coutelas d'un air menaçant.

— Bon. Toi, Carlos, tu es ici parce que ta famille se trouve au Mexique. Et moi, qui passe normalement mes Noël's avec mes parents, je suis ici parce qu'ils sont allés passer les fêtes de fin d'année au...

— Cambodge! — gueule Chris.

— Ben tiens... — Ton fatigué de Paul.

— Au Mexique?! Super coïncidence! Où ça?!
— Ton très enthousiaste de Carlos.

— Revolución Mexicana.

— Tu déconnes, ça existe ça, dans quel...

— Deux secondes, téléphone... — le coupe

Paul. — C'est Khadidja. — L'écran affiche « KK ».
Ouais, allo, qui, quand?

— ...

— Mais où?!

— ...

Il raccroche:

— Madame Do a eu un accident!

— Putain, où sont-elles? — Carlos, soudain très
préoccupé.

— En bas de l'immeuble. On y va!

— Eh, les mecs, ne m'oubliez pas! — crie

Chris. — Déconnez pas...

Carlos passe derrière le fauteuil, empoigne les
deux poignées et pousse le cul-de-jatte vitesse F1. Paul
suit derrière.

— Les clés! — crie Carlos qui arrive déjà
devant l'ascenseur.

Paul revient sur ses pas, rafle le jeu de clés posé
dans une vieille boîte en aluminium des biscuits *le Petit
Nantais* sur le buffet du salon puis rejoint les autres en
courant.

— On se demande bien à quoi te servent tes
jambes... — grogne Chris. — Grouille-toi, putain de
merde!

Dans l'ascenseur, il y a trois mecs qui
trépignent sur place. A peine ouverte la porte d'acier

coulissante, Paul est déjà sur le trottoir devant l'entrée de l'immeuble. Rapide coup d'œil:

Madame Do est assise sur le bitume, l'air un peu hébété.

Khadidja est à genoux à côté d'elle, la soutenant par les aisselles.

Une trottinette électrique traîne un peu plus loin, cinq mètres plus ou moins

Entre deux poubelles, un jeune homme est allongé sur le sol, recroquevillé, il se cache les yeux dans son coude.

Geneviève est face à lui, pour ne pas dire au-dessus de lui, dressée comme un fauve prêt à bondir. Elle émet ce grognement si étrange qui semble venir de la nuit des temps et que Paul n'aime pas du tout.

— T'as appelé le SAMU? — Paul.

— Ouais, ils arrivent. — Khadidja.

— Ok, vous, bougez pas! — Paul.

— Mais je vous dit que... — Madame Do.

— On ne sait jamais, il a raison, pas bouger! — Khadidja.

— Eh Carlos, va voir si le gars n'a rien. — Paul.

Le Mexicain s'approche du mec allongé qui relève la tête vers lui. Il gratte le dessus de la tête de Geneviève qui reste fixée sur le pauvre gars, toujours avec ce grognement bizarre et donc effrayant, pour lui indiquer qu'il a la situation en main:

— Tu bouges d'un millimètre, je lâche la bête!

Le SAMU arrive. Dispute. Entre le SAMU et madame Do. Il la font se mettre debout, tout va bien à priori, puis l'invite à s'allonger à l'arrière de

l'ambulance. Pas question, la vieille veut retourner chez elle. Juste pour vous faire une radio, vous avez peut-être un dommage interne. Pas question! la vieille enrage de plus belle. Faites-moi signer une décharge, si je ne me sens pas bien, j'irai aux urgences, promis juré! Ok, un ambulancier va chercher la paperasse dans la cabine de la fourgonnette. Paul observe l'étrange trio: Geneviève continue de grogner sans frémir d'une ride, Carlos est penché sur le jeune homme qui est en larmes. Il n'arrive pas à entendre ce qu'ils se disent à cause de la sirène de l'ambulance. Le Mexicain revient, Geneviève trotte derrière lui comme un chienne tenue par une laisse invisible, orgueilleuse comme un pou de comment elle a maîtrisé l'adversaire.

— Tu as pris ses coordonnés?

— Oui, tout est là.

— Tu en a mis du temps!

— Pas facile! Je ne me souvenais pas de comment on dit *huevos* en français... — marmonne le Mexicain.

— Œuf. Un œuf, des œufs.

— Mais non, *huevos*! — susurre Carlos en se remontant les roubignolles de sa main droite.

— Ah! Couille. Une couille, des couilles...

— *Eso*! Merci. Mais je pense qu'il a compris de quoi je parlais...

— J'imagine... — ricane Paul en matant le regard encore furibond de Geneviève. — Punaise, se faire bouffer les... par... Tu m'étonnes qu'il a eu la trouille! — pense-t-il avant de revenir vers madame Do pour l'aider à entrer dans l'immeuble.

— Je vous dit que ça va! — proteste-elle en repoussant Paul et Khadidja qui se proposent de l'aider. — Et Geneviève, Mon Dieu, quelle peur j'ai eue, avant il y avait les automobiles, maintenant les vélos, les trottinettes, vous rendez vous compte, un de ces petits imbéciles pourrait la tuer comme...

— Elle n'a rien. — s'empresse de lui glisser Paul.

Madame Do grince entre ses dents avant de pousser la porte de l'immeuble.

— Qu'est-ce qu'elle a dit? — demande Paul à Khadidja.

— Le trauma... — sourit la jeune fille. — Le trauma...

La petite troupe s'entasse dans l'ascenseur, Paul les fesses posées sur un des accoudoirs du fauteuil roulant de Chris. A la grande surprise de madame Do, Carlos s'assied sur Geneviève qui a l'air enchanté. Elle en ressent une petite pointe de jalousie vite écartée; mais enfin, à ton âge...

— Quel trauma? — l'interroge Paul qui a hésité jusqu'au deuxième étage avant de lui poser la question.

— Pardon?

— Khadidja m'a dit que vous parliez d'un trauma...

— Ah, oui. Non, rien. — Elle jette discrètement un œil vers la tortue: — On ne peut pas dire qu'elle semble traumatisée... — Elle se penche sur elle pour lui gratter le crâne: — Merci, Geneviève, merci de m'avoir défendue, qu'est-ce que je ferais sans toi?! Oh, Carlos, qu'avez-vous dit à ce danger public?

— Qu'il n'avait qu'à claquer des doigts pour que Geneviève lui bouffe les couilles... — se rappela Paul, pris d'une envie de rire...

— Je lui ai demandé si tout allait bien, c'est tout — répond le Mexicain qui fixe Paul d'un regard assassin pour l'inviter à se retenir de pouffer.

— Il fait bien, faut pas inquiéter la pauvre vieille, elle est déjà suffisamment bousculée comme ça! — se dit Geneviève.

— Nous ferons une autre tentative plus tard? — propose madame Do à Khadidja.

— Bien sûr, il faut que j'achète mes cadeaux!

— Tes cadeaux, tes cadeaux! Moi, *nada* de cadeaux! — enrage la tortue en sortant de l'ascenseur.

Le second réveillon se déroula au moins aussi bien que le précédent.

Madame Do, éreintée par toutes ces nouvelles aventures et passablement éméchée alla ce coucher assez tôt.

Carlos ne trempa les lèvres que dans le champagne qui accompagnait la bûche qu'ils avaient confectionnée à trois. Il devait être pas loin de 3 h 00 du matin lorsqu'il retourna à son appartement accompagné de Paul et Chris.

Paul, fait comme un rat de la marine marchande, s'effondra sur le tapis du salon. Il n'entendit pas la sonnerie de son téléphone quand ses parents l'appelèrent de Revolución Mexicana pour lui souhaiter la bonne année.

Chris s'endormit paisiblement dans son fauteuil après avoir sillonné l'appartement en long et en large et dégueulé trois fois dans les toilettes de la chambre d'amis.

Khadidja était restée chez madame Do. Une de ses deux chambres d'amis était joliment envahie d'une collection de cactus et de jardins japonais miniatures. Complètement saoule, elle déplia le poème de Paul avec difficulté. Les lettres tanguaient dangereusement. Elle s'assit dans le lit pour que l'embarcation cesse de la balloter. Elle s'y reprit à plusieurs fois. Elle s'était trompée, le poème ne la mentionnait pas, c'était une ode tristounette à la vie.

— Bon, il y a tout de même une pointe d'espoir à la fin! — s'exclama-t-elle à voix haute comme si elle était l'avocate de Paul face aux accusations péremptoires mais néanmoins superficielles d'un groupe de petites présomptueuses: Calliope, Clio, Erato, Euterpe, Melpomène, Polymnie, Terpsichore, Thalie et Uranie.

Rebelote le Jour de l'an avec un petit supplément: Chris avait apporté quelques grammes de fumette. Carlos n'y avait évidemment pas touché, madame Do y avait goûté de la pointe de ses préjugés et Geneviève aspirait à toutes narines ce délicieux parfum exotique (rien à voir avec cette cigarette infecte que la vieille savourait chaque soir après le diner, sur le balcon heureusement).

— Trop de cadeaux tue le cadeau! — avait déclaré sur un ton professoral madame Do. Tout le monde était tombé d'accord sur le principe et donc, pas de petits présents pour débiter l'année.

Le temps est pourri, le climat habituel d'un mois de janvier, même s'il ne reste plus beaucoup de banquise: un froid tortionnaire, une pluie têtue et des Parisiennes et des Parisiens qui râlent et prêts à mettre

des claques au premier qui essaiera de soulager leurs souffrances en soupirant, comme il se faisait avant:

— Vivement l'été!

— Quoi?!

— Vivement l'été!

— L'été? Il est malade ce type! La canicule, on transpire à tous les étages, de moins en moins d'eau, et de moins en moins de climatiseurs, vous avez vu le prix de l'électricité?!

Conservateurs, pour ne pas changer, les gens n'ont pas encore compris que ce n'est pas une autre canicule qui les attend dans quelques mois mais un climat normal, et qui va se régulariser de plus en plus jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus marcher sans sandales dans la rue et masque à oxygène individuel dans le métro.

— Ça va chauffer! — jubilait Chris, — ça va chauffer!

En attendant le retour des girafes et des hippopotames, celui qui souffre le plus, c'est Carlos. Malgré l'accoutrement de chasseur de phoques qu'il a acheté dans un dépôt de vieilleries de l'armée étasunienne, il se pèle dehors. Ce qui ne l'empêche pas de sortir et de constater que la tortue est enchantée. Les Galapagos sont aux antipodes des Caraïbes! Madame Do étant obsédée par une possible glissade sur une plaque de verglas, il passe le plus clair de son temps chez elle à papoter de tout et de rien. Il lui a présenté sa nouvelle copine avant-hier, une danoise aux cheveux presque blancs tellement ils sont clairs et qui a une tête de plus que lui. Hjordis, « déesse de l'épée »

en danois, rien de moins, Hjordis participe au programme Erasmus mais parle français comme une vache espagnole.

— Il ne faudrait pas qu'elle empêche Carlos de progresser... — Madame Do se fait du souci. — De toute manière, j'imagine qu'ils ne se parlent pas beaucoup. Ces deux-là, à part baiser... — Elle se rassure. — Qu'en penses-tu, toi? — Geneviève fait comme si elle n'avait rien entendu. Baiser, pour elle, c'est comme le dentifrice, c'est inimaginable, absolument inimaginable.

Ainsi est-ce. Carlos et Hjordis ne se rencontrent chez lui que pour baiser. Ils sont très heureux comme ça. Elle, il ne lui reste que deux mois d'Erasmus à Paris et lui, son visa touristique sera renouvelé (trois mois) puis ensuite *bye bye* petit Mexicain! Alors à quoi bon faire des projets sur la comète? Carlos a déjà proposé à Paul et Khadidja de le visiter au Mexique; madame Do, ce n'est même pas la peine de lui en parler:

— Et qu'est-ce que je fais de Geneviève? Toiry a accepté de la recevoir quand je disparaîtrais mais pas de la garder pendant mes vacances...

— Vous avez essayé le jardin des Plantes? — lui avait demandé Khadidja.

Madame Do avait tiré une gueule... Personne n'a jamais su pour quelle raison, ou quelles raisons, la veuve avait un contentieux avec le jardin des Plantes.

— Génial! Il faudra qu'on s'organise ça! — s'était réjouie la beurette.

Paul était resté bouche-bée. Ils n'étaient pas mariés! Même pas... rien du tout, ils partagent son appart, c'est tout!

— Non merci. — Ton sec, coupant, tranchant, fort désagréable.

— Pourquoi?

— Si j'avais voulu, j'y serais déjà allé depuis longtemps. Je te rappelle que ma mère est mexicaine et mon père s'y rend régulièrement.

— Ah! Au fait, ils sont revenus?

— Oui, depuis une semaine. Khadidja?

— Oui? — Elle fait semblant de ne pas bouder, il a horreur de ce show.

— Ce que je te dis, c'est que je n'aime pas trop voyager...

— Alors? — demandait régulièrement Carlos?

— Alors quoi? — lui rétorquait assez brusquement Paul.

— Toi, Khadidja... — Le Mexicain faisait des mimiques incompréhensibles avec ses mains.

— De quoi je me mêle Pimprenelle?

Après de vaines recherches sur internet, Carlos n'avait pas trouvé d'explication: que venait faire Pimprenelle là-dedans? Il n'osait pas en parler à Madame Do. Peut-être que ce jeu de mots cachait une grosse vulgarité, autant éviter... Pimprenelle...

Il n'empêche. Une fois par semaine au moins:

— Alors?

Alors rien. L'unique changement avait consisté en ce que Khadidja et Paul partagent maintenant le loyer de ce dernier...

Paul?

Il a enfin compris que EditCom est un attrape-nigauds.

Tu payes pour avoir de la visibilité; tu arrêtes de payer, plus de visibilité.

Pas de commentaires des lecteurs.

Aucun commentaire à tes commentaires.

Sauf Venera Caffarelli.

C'est le nom de la vieille folle.

Ecrivaine médiocre. Qui n'a pas dépassé le stade de l'adolescence dans l'écriture: elle est incapable de parler d'autre chose que d'elle-même. Une sorte d'onanisme impudique, exhibition obscène qui n'a rien à voir avec la sincérité d'un Diogène, une sorte de folie où la vieille, dans ses constructions mythomanes non seulement se prend pour une grande autrice (ce qu'elle n'est pas, elle grignote de fausses gloires en autoédition comme les autres) mais pour Dieu! Une folle.

Paul n'a rien contre les fous.

Contre les emmerdeuses, si.

La folle s'est autopromue responsable de la plateforme. Proclamant qu'elle aide les auteurs alors que personne ne lui a rien demandé et que personne ne compte lui demander quoi que ce soit.

Elle s'offre de la visibilité à elle-même.

Elle s'offre à elle-même l'accès à la rubrique des « Meilleurs et Meilleures ».

Juge et partie, dirait-on.

— Une sale petite pie voleuse — avait persiflé Madame Do, outrée. — Même dans ses écrits, de la chaparderie, rien d'autre.

Paul n'avait aucune raison de ne pas faire confiance à l'ancienne professeuse de littérature française.

— Au royaume des aveugles, le borgne est roi. Au royaume des rêveurs, cette folle se prend pour leur reine. Tu continues à regarder cette merde? — Khadidja lui avait même proposé de contribuer au financement des envois postaux de *Direction Nord* pour qu'il cesse de perdre son temps et la boule sur ce site monopolisé par une cinglée qui ne faisait plus la différence entre la réalité et la fiction: — Elle se prend pour son personnage, ses personnages! Regarde, tous ces trolls qu'elle s'invente, elle y croit, elle est complètement tcharbée!

C'est ce qui avait permis au jeune homme de la repérer.

Venera Caffarelli devient hystérique dès qu'un autre auteur s'aventure à partager une réflexion à propos de l'écriture. Pas seulement hystérique. Méchante. Haineuse. Elle chie par la bouche. Evidemment, les autres n'ont plus tellement envie de s'exposer à son haleine immonde de vermine qui fouine à chercher des faibles pour les humilier sous sa propre médiocrité.

La relation entre cette vermine et ses trolls lui avait sauté aux yeux. Elle n'a pas le courage de signer ses tribunes avec son vrai nom (qui doit être faux), articles horripilants de suffisance et quasi

incompréhensibles tant ils sont antilittéraires (De la merde, c'est de la pure merde! avait rigolé Chris), et elle lèche le cul (la bouche, on ne sait plus) de son propre troll qu'elle félicite.

En ce moment, ses trolls la congratulent.

Ils lui branlent son système de récompense, elle n'en peut plus.

Elle craque: elle explique qu'elle est tellement occupée à gérer le site qu'elle n'a pas le temps d'écrire.

Complètement ravagée, elle se fait son cinéma toute seule. Dans le désert qu'elle a provoqué: moins d'auteurs, quasiment plus de commentaires, la malade doit se tartiner la majorité des tribunes sous ses multiples faux noms.

Venera Caffarelli est seule secouant en vain ses marionnettes.

Définitivement.

Elle l'a toujours été mais Paul ne peut pas le savoir.

— Tu es complètement certain? — Chris doute encore.

Paul lui montre.

Les similitudes de syntaxe et de ton entre l'article de la vieille folle qui se prend pour Charles Manson et les crachats des trolls sur les autres auteurs.

Il lui montre aussi qu'à trois reprises Venera Caffarelli se prend les pinceaux: elle répond à la place d'un de ses trolls ou vice-versa.

Il ne dit rien, il n'en pense rien.

Il s'en fout.

Il observe d'autres auteurs qui s'épuisent à lutter contre la vieille dérangée corrompue et malsaine.

Il ne comprend pas pourquoi.

Il leur écrit par courriel, les interrogeant sur l'intérêt de perdre son temps à s'escrimer avec une folle qui veut être la cheffe sur une plateforme qui ne sert à rien, en tout cas pour qui veut devenir écrivain.

Ils lui répondent des pataquès.

Il pige qu'ils ont oublié qu'ils peuvent à tout moment appuyer sur le bouton pour que Venera Caffarelli et son odeur de charogne putréfiée s'évapore immédiatement et à tout jamais. Ils sont accros.

— Ils sont accros! — lui confirme Chris. — Comme à n'importe quel réseau social, sauf que là il y a un certain vernis littéraire... Alors, chochette, tu t'autoédites? c'est cool...

— Tu as arrêté tes conneries avec le site web?

Khadidja lui pose la question au moins deux fois par semaine.

— Je te l'ai déjà dit. Je mate seulement les tribunes des auteurs et les commentaires.

Elle sait qu'il ment.

Il sait qu'elle sait qu'il ment.

— Toi-même tu m'as dit qu'il n'y a plus de commentaires à part ceux de la folle et de ses trolls — a-t-elle envie de lui rétorquer. Mais elle n'ose pas. — Tu en es où de *Direction Sud*?

— Quoi?!

— Non, rien.

Elle n'ose même plus faire de blagues sur le sujet.

Il pense à retirer *Direction Nord* du site mais même pas. Il s'en contrefout.

Son intérêt pour cette plateforme s'est réduit à observer les mouvements du cafard dans l'aquarium.

Est-ce qu'il n'y aurait pas là sujet à un roman?

Sur la quintessence des ordures, la poubelle qui se dépose et se colle au fil du temps dans les replis du cerveau reptilien des incompetents dévorés par la jalousie.

Sur cette forme de confusion mentale qui mélange réalité et fiction, qui fait converger tous ses efforts pour s'autoconvaincre besogneusement jour après jour (et certainement nuit après nuit d'insomnie), que si je suis bonne, je suis la meilleure, tous ces ignorants ont besoin de ma science infuse, etc. En relisant pour la dix-millionième fois sa propre biographie qui n'en est pas une car elle l'a rédigée elle-même. Essayez de vous lécher votre propre cul! Alors? Pas facile, mmmm? Reconnaissez la prouesse!

La bêtise dans toute sa splendeur: substituer l'incapacité à être Françoise Sagan par un monde virtuel qui dépend de semi-conducteurs et de flux électriques qui tout quantiques qu'ils deviendront ne seront jamais capables de réfléchir par eux-mêmes.

Ne devient-il pas parano?

N'est-ce pas lui qui, frustré par les piètres résultats de *Direction Nord*, s'invente une histoire sur « le monde contre Paul »?

Alors il vérifie.

Rubrique par rubrique.

A travers ses trolls et son pseudonyme Venera Caffarelli, la folle occupe tous les espaces.

Effectivement, elle s'est auto-accordé d'être parmi « les meilleurs et les meilleures », remerciant même quelques jours après le Comité de lecture! Avant de se féliciter à nouveau sous l'étiquette d'EditCom! Elle ne s'arrête pas là: le texte de la page qui la présente est rédigée par elle-même! Les trois ou quatre commentaires de lecteurs sont faux, ces lecteurs n'existent pas! Elle se vautre dans son propre délire, un charabia indigeste dont la félicite un de ses trolls!

Il n'a pas rêvé!

Il continue.

Dans la rubrique des tribunes, qui est là?

Venera Caffarelli? Noooooon?!

Eh bien oui...Un texte très court dont Paul ne capte même pas l'idée. Brassant les noms de grands auteurs, la folle croit en faire partie!

Ce ramassis de fadaïses onanistes reçoit de bons commentaires?

Oui! D'un de ses trolls!

Oh que non il ne rêve pas!

Et l'autre rubrique d'auteurs?

Devine...

Un de ses trolls déverse des tonnes de merde sur l'auteur d'un article dont on se doute bien qu'on ne l'y reprendra pas. Personne d'autre, aucun lecteur ou auteur n'apporte son point de vue tellement la déglinguée a empuanti l'espace!

Côté lecteurs?

Sa multi-participation inutile, toxique mais qui a l'avantage pour les propriétaires de la plateforme d'occuper les écrans lui permet d'apparaître au premier rang du présentoir (sans payer) et d'occuper la première place des autrices les plus lues dans le thème « polar ».

Qui prend le pari que sous peu, le dernier roman (une vingtaine de pages!) de Venera Caffarelli occupera une des dix premières places dans son genre? Allez-y, faites vos jeux!

Paul relève la tête, pousse un profond soupir, très profond soupir.

Il n'a pas rêvé.

Il n'est pas fou. Il n'est pas parano.

Une tarée bouffée par ses névroses, une complexée totale qui joue les guerrières, non seulement s'est échappée de l'hôpital psychiatrique mais a réussi à s'incruster dans un site web pour pratiquer le harcèlement à grande échelle.

Paul n'ose y croire. Pourquoi le monde des adultes est-il si sordide?

Une autre question le turlupine: Pourquoi les propriétaires de ce site n'expulse pas cette cinglée? Il s'en doute un peu.

La plateforme est fautive, en tout cas concernant les auteurs. Une gigantesque farce. Il n'y a pas d'éditeurs. Il n'y aura bientôt plus d'auteurs. Il ne restera que la plateforme de Venera Caffarelli qui se pavanera dans sa cellule capitonnée, convaincue qu'elle a reçu le prix Goncourt et qu'on l'appellera sous peu pour le prix Renaudot!

Paul refuse de se laisser abattre. Positiver, positiver, tu en as de bonnes! Comment? Monter un roman à partir de ce tas d'ordures? *Direction plein Sud?*

— Non, c'est débile! Si je commence moi-même à ne pas voir plus loin que le bout de mon propre nez pour écrire...

Il éteint l'ordinateur.

Petite ronde dans l'hôtel, une de ses dernières. Il a donné sa démission.

— Tu as trouvé autre chose? — lui a demandé Khadidja un peu inquiète.

— J'ai des économies pour voir venir. Tu sais, ce n'est pas difficile de décrocher des boulots de merde...

Il ouvre l'entrée pour pointer son nez dehors. Atmosphère glacé et bruine hypocrite. Il regagne le confortable bureau de la réception à grandes enjambées. Il passe derrière, s'allonge sur le lit de camp.

Il renifle le bouquin qu'il vient d'acheter. Le dernier Goncourt. *Veiller sur elle*, de Jean-Baptiste Andrea. Au bout de quelques pages, il soupire d'aise:

— Enfin de la vraie littérature! Merci!

Dehors, des ours blancs profitent que tout le monde dort pour fouiller dans les poubelles des restaurants.

Paul entend le craquement du cafard que l'on écrase sous son pied.

C'est ce que dirait Tonton: Ecrase-la cette sale bestiole et terminé!

Mais il ne s'est jamais senti des instincts guerriers. La violence ne l'attire pas et il n'aime pas la vue du sang.

N'exagérons pas!

La médiocrité, malheureusement, n'a jamais tué personne.

Carlos contemple le paysage qui défile à (très) grande vitesse sous ses yeux. Les champs verglacés et les bois rabougris se succèdent dans une monotonie à donner envie de se pendre au firmament. Il est triste.

Le plus triste avait été de laisser Geneviève à Toiry.

Pas que Madame Do soit morte. Alertés par la tortue qui poussait des gémissements d'outre-tombe depuis le balcon du troisième étage qui donne sur la rue de la Verrerie, des passants s'étaient finalement décidé à appeler les pompiers. Il les avait entendu gravir bruyamment les escaliers. Arrêt cardiaque. Avec un petit sourire ironique sur les lèvres, comme lorsqu'elle se disait:

— C'est ça, c'est ça... mais je n'en pense pas moins...

Ni que Chris ait rejoint sa chère et tendre épouse, Lily, à Dubaï. Pas de gaieté de cœur car l'homme-tronc est un amoureux fou de Paris. Elle, elle déteste l'hiver parisien. Sa chère et tendre épouse lui manquait. Et les palmiers en toile de fond derrière elle lors de leurs conversations téléphoniques lui donnaient de plus en plus envie d'aller au moins y jeter un coup d'œil. Ils s'étaient mis d'accord qu'ils reviendraient ensemble à Paris au printemps.

Pas plus le fait que Paul et Khadidja soient partis s'installer près de la forêt de Fontainebleau. Bizarres, ces deux-là! Ils ne sont pas ensemble mais ils sont tout le temps fourrés ensemble. Sûrement à cause de toutes les discussions qu'ils avaient eues chez madame Do à propos des avantages et désavantages de la vie à la campagne. Ils étaient tombés par hasard sur la petite annonce d'un directeur d'IBM France qui cherchait un couple pour s'occuper de sa maison durant l'année qu'il allait passer en Afrique du sud pour raisons professionnelles. Michel Dufour, jeune célibataire plein aux as, les avait invités à passer le voir dans cet ancien corps de ferme réaménagé avec goût. Ils avaient été complètement transparents avec lui: ils n'étaient pas vraiment un couple, Khadidja avait un boulot à temps plein (Non, ça ne la dérangeait pas de faire deux heures de trajet par jour.) et Paul était actuellement sans travail mais réfléchissait à un second roman alors que son premier avait essuyé de nombreux refus.

Ils sont heureux.

Khadija se sent aux antipodes de la cité de Goussainville, très loin de sa famille de dingues. Elle a toujours aimé la nature. En plus, la maison est un peu isolée; parfait! Paul s'occupe de la basse-cour, des chiens (il y en a une dizaine, minables en comparaison avec Geneviève, sa personnalité indépendante), du jardin et du potager, un peu de nettoyage et quelques réparations. On trouve de tout dans les boutiques du village à côté, Milly-la-Forêt, jusqu'à des touristes chinois qui visitent la maison où a vécu Jean Cocteau.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien savoir de Cocteau ?! — se moquait Khadija.

A tort car avant de venir passer deux semaines de vacances en France, ces touristes passent deux semaines de cours intensif en Chine pour étudier les endroits et les personnages qu'ils vont visiter...

Le petit couple qui n'en est pas un fait ses achats à bicyclette, avec une petite remorque sur deux roues accrochée derrière qui enchante Khadija. Le jeune homme apprend pas à pas comment fonctionne une chasse d'eau, un interrupteur électrique ou à préparer du ciment. Il n'a jamais aimé le bricolage. En revanche, cool le jardinage! Il se plante souvent avec le potager mais la jeune fille corrige ses erreurs quand elle est là le week-end. Il accomplit toutes ses tâches le matin et écrit l'après-midi. Khadija sait qu'elle peut se mettre les pieds sous la table au petit-déj et au diner. La cuisine de Paul réserve assez souvent de mauvaises surprises mais elle est concoctée avec beaucoup... de sentiment, donc pas de commentaire désobligeant. Les fins de semaine, elle cuisine; pas souvent en fait parce

qu'ils partent en pique-nique dès que possible, même si la température est rébarbative.

Carlos n'avait pas pu s'empêcher de poser la fameuse question la première fois qu'il les avait visités. Chacun des deux s'était installé à une extrémité du corps de ferme, les parties communes se situant plus ou moins à mi-chemin.

— Ensemble chacun de son côté! — avait plaisanté Khadidja.

Il était venu un dimanche avec sa nordique qui avaient les yeux rougis. Elle avait appris la veille que Carlos devait quitter la France à cause de son boulot. C'est pour cette raison qu'il avait été laisser Geneviève au zoo de Thoiry. Cette dernière passait son temps à chercher sa maîtresse dans l'appartement de Carlos, dans le parc de la tour Saint-Jacques et maintenant à Thoiry.

Madame Do l'avait abandonné, les deux zigs pas zags avaient pris le maquis, Geneviève ne s'était même pas retournée quand ils s'étaient quittés, même Chris avait pris la poudre d'escampette, et Hjordis n'arrêtait pas de pleurnicher! Il avait annoncé à tout le monde qu'il partait pour Amsterdam alors que ce train l'emmène pour Vienne. La routine. La photo d'un Egyptien naturalisé britannique, la cinquantaine, gros et chauve, et quelques infos logistiques dans une enveloppe de papier kraft marron que lui avait remis main à la main un jeune boutonneux avec des lunettes d'écaille complètement démodées qui ne devait avoir aucune idée quant au contenu du paquet.

Il avait senti la main du Capitaine lui passer dans le dos lorsqu'il avait pris connaissance du versement sur son compte: 150 000 euros! Une moitié à la commande, l'autre le travail achevé. 300 000 euros! Connaissant les critères et tarifs de Comanche S.A., il allait devoir opérer avec énormément de précautions: plus la mission est bien payée, plus elle est difficile et donc dangereuse, pour lui.

Il regrette que le petit groupe de ses amis parisiens se soit effiloqué ainsi. Il a promis à Paul et Khadidja qu'il passerait les visiter à l'occasion.

L'Egyptien autrichien vit dans un hôtel 5 étoiles du centre historique. Carlos loue un appartement par Airbnb à quelques pâtés de maisons. Très pratique Airbnb pour les professionnels de son genre, pas cher, rapide et efficace. Il ne va pas perdre de temps à apprendre l'autrichien, il est ici pour deux semaines au plus et ensuite retour au Mexique!

Il s'empiffre de viennoiseries mais n'apprécie pas beaucoup les étoiles de David accompagnées du mot « Jude » qui apparaissent parfois peintes sur les murs. Chaque matin, des travailleurs de la mairie de Vienne les font disparaître et chaque matin elles réapparaissent. S'il a bien compris, tout le monde en Europe choisit son camp à propos de la guerre au Proche-Orient. Pas lui. La politique, la religion ne causent que des problèmes. Réflexe de descendant d'Aztèque qui s'était fait trancher la tête d'un coup d'épée au nom de Dieu et du Roi? Même pas, la politique et la religion ne provoquent que des emmerdements, c'est tout. Les politiciens, les

religieux, trop intéressés à son goût; et prise de tête pour essayer de t'embobiner.

Le climat est encore plus insupportable qu'à Paris.

— Te plains pas, *bobo*, se les geler deux semaines pour 300 000 euros...

Repérages. Qui lui confirment que la cible a ses routines, et même des petites habitudes, de celles qui pourraient lui être fatales comme son rituel de faire venir deux *escort girls* à son hôtel, toujours une blonde et une brune, à 22 h 00. Pas de problème à la réception, Monsieur a demandé quatre oreillers supplémentaires dès son arrivée, il y a un peu plus de neuf mois.

D'autres repérages. Sans se faire repérer. Qui lui confirment les infos contenus dans l'enveloppe de kraft.

Monsieur Ben Boudin sort à 9 h 00 pour trotter dans un square en face, en tenue de sport qui doit coûter une blinde. A l'angle de la rue surgit un toutou, style saucisse à pattes, vagabond, tout seul, sans laisse. Le clebs avait à peine franchi deux pas de plus que monsieur Boudin était plaqué au sol par deux armoires à glace et que deux autres accouraient pour se farcir le chien. Ils échangèrent un regard d'idiots (facilement discernable avec de bonnes jumelles depuis la balustrade d'une église proche) face à ce petit chien joyeux, la queue toute frétilante:

— Alors, on joue? A quel jeu?!

Deux mastards aidèrent monsieur Ben Boudin à se relever. Sa Majesté s'était sentie offensée, ridiculisée, humiliée! Ils s'écartèrent promptement de

lui tandis que le reste de l'équipe regagnait précipitamment ses postes d'observation. Ne voyant personne avec qui faire mumuse, le toutou s'approcha du nabab qui lui décocha un violent coup de pied dans la panse. La bête partit en glapissant de douleur. Carlos n'a jamais senti d'attrance particulière pour l'espèce canine, il lui arrive même parfois de lui balancer un coup de tatane. Pourtant, voir quelqu'un d'autre agir ainsi, il avait été choqué.

Prenant en compte que monsieur Boudin est très protégé à l'extérieur, examinons à l'intérieur. L'hôtel étant le lieu de soirées mondaines quasiment chaque soir, il ne rencontra aucune difficulté à se faire embaucher comme serveur extra. Dans la place, il arrivait chaque jour en avance à l'hôtel et en repartait en traînant les pieds pour pouvoir fouiner à souhait. Lorsque les deux péripatéticiennes arrivaient, les quatre gorilles descendaient au restaurant de l'hôtel pour dîner. Dommage pour ces demoiselles (ou messieurs?) mais ce n'est pas que c'était le moment idéal pour faire de la purée de monsieur Boudin, c'était le seul.

— Je ne me sens pas bien, je reviens...

— D'accord, ne tarde pas trop quand même, dans une demi-heure, c'est le coup de feu! — lui avait chuchoté sèchement Markus, son chef de salle ce soir-là.

Une demi-heure? Plus que suffisant!

Il se glisse au septième étage par un des deux ascenseurs de service.

Il récupère son outil de travail dans le caisson d'un boîtier électrique à l'entrée du couloir. Le silencieux est déjà installé. Comanche, la boîte qui ne travaille pas comme un... Oh, oh, ça va, non?! Concentration...

Il passe sa carte magnétique dans le lecteur de la porte d'entrée. Elle lui donne le code, il l'enregistre et la repasse. Il passe sa cagoule après avoir refermé la porte derrière lui.

C'est Versailles. La suite brille de mille feux.

— Pas très écologistes, ici...

Il fait irruption dans la chambre, moment parfait, mesdames, ou mesdemoiselles, sont agenouillées suçant monsieur, quelque chose perdu sous un pan de graisse qui pendouille. Tout ce petit monde est complètement nu. Pistolet au poing, il leur balance menottes en plastique et sparadrap. La brunette bâillonne et ligote le gros, la blonde bâillonne et ligote la brune et lui, il... Bon, vous avez compris. Il ne perd pas de vue le regard et les mains du bonhomme durant toute l'opération.

Cinq minutes à peine qu'il est parti vomir.

Il enferme les deux prostituées, allongées nues sur le carrelage de la salle de bains, une couverture jetée sur chacune d'elles. Les flics sont tous des cochons. En tout cas au Mexique.

Il revient dans la chambre.

Mister Poussah n'a pas l'air inquiet. Il jette des regards furtifs en direction de la porte d'entrée. Ses anges-gardiens ne sauraient tarder! Tu rigoles, ils viennent à peine de partir dîner en bas! De toute façon,

débarquer ainsi genre film d'action série B, un cambrioleur amateur, on peut négocier.

Le mec pointe son flingue sur son front.

Un mouchoir couvre sa main.

Mauvais signe le mouchoir...

Fin de la projection de mauvaise qualité. C'était la dernière séance.

Carlos sort tranquillement, il remet l'arme où elle avait été déposée. Il rejoint les toilettes de la salle de réception C où il se fait dégueuler en laissant précautionneusement quelques restes de son déjeuner sur les rebords de la cuvette et les serviettes de papier avec lesquelles il s'essuie.

— Excusez-moi, chef, vous pouvez me prêter votre pshiist-pshiiit?

Il se mentholise l'haleine avant de rendre son joujou bien utile à Markus qui a l'air préoccupé:

— Tu es sûr de continuer? Tu ne veux pas rentrer chez toi?

— Non, non, un truc qui n'a pas passé. Je vais très bien maintenant.

— Ok.

Douze minutes.

Réglé comme du papier à musique.

La scène du crime? Que des conneries... Tu fais gaffe à ne pas laisser de traces (y compris ADN) et c'est tout. Mais l'alibi... Ah, l'alibi, sérieux le thème de l'alibi... Difficile d'être en même temps à deux endroits différents...

Un autre conseil du Capitaine.

Douze minutes dans les chiottes pour cracher ses tripes et faire sa toilette, c'est raisonnable.

Il quittera Vienne dans une petite semaine, il ne faut surtout pas se précipiter. Avec un autre passeport. Pas la peine de se déguiser, les machines aujourd'hui vous reconnaissent à vitesse grand V.

Le cocktail s'achève peu avant minuit. Il n'a observé aucun remue-ménage au rez-de-chaussée ou dans le hall des ascenseurs. Pas un flic en vue.

Au Mexique, ils sont en début de matinée. Dès son arrivée à l'appartement, il appelle ses parents. A l'autre bout du câble répondent sa mère, une de ses sœurs (Amelia, une grenouille de bénitier qui finira vieille fille) et deux voisines (la Fermina qui passe son temps chez les voisins comme si elle n'aimait pas être chez elle, et la Juanita, celle qui a failli être nonne et s'entend donc comme cochonne en foire avec Amelia). C'est l'heure de la fameuse série *Club de Cuervos*, en fait la retransmission de l'épisode qu'elles ont vu la veille, le reste du monde n'existe plus:

— Tu n'as qu'à mettre sur pause!

— Mais non, laisse filer, on la remettra après!

Toujours le même rituel. Les quatre spectatrices se chamaillent gentiment, le roulis de l'image whatsapp lui donne envie de vomir (cette fois-ci vraiment), la mer se calme, la cheffe tient fermement le téléphone après avoir trouvé un angle où chacune des participantes à cette assemblée improvisée peut avoir accès à un bout du visage du fils voyageur.

Le rituel exige de commencer par le climat, le climat ici, le climat là-bas, la météorologie mexicaine

étant forcément la plus appréciable. Ensuite vient le thème de la santé. La sienne, celle de sa mère, celle de son père, la zone explorée se dilate dans le temps et les distances jusqu'à ce que:

— Tu te souviens de la grand-tante de ce type qui avait des larmes tatouées sous l'œil gauche?

Le diagnostic sanitaire général étant établi, on passe aux activités. En commençant par celles de celui qui est parti loin, des questions teintées d'inquiétude comme il se doit car quelle idée de s'éloigner autant du nid familial! Carlos répond vaguement, répétant que tout va bien, pas de souci. Litanie suffisante pour ses interlocutrices qui, par expérience, savent qu'il est préférable de ne pas savoir ce que trafiquent exactement les hommes, qui ont la fâcheuse tendance à provoquer problèmes et conflits. L'essentiel est de s'entendre dire que tout va bien, et si le *pequeño* dit que tout va bien, pourquoi le contredire? pourquoi douter de sa parole?

Ensuite, le feu d'artifice. Chacune a un tas d'anecdotes à partager, sans oublier comméragés et racontars, plus ou moins vrais, plus ou moins mesquins. Les quatre bavardes parlent en même temps et parfois discutent, argumentent et se contredisent entre elles, oubliant Carlos transformé en poisson rouge impassible et impuissant. Jusqu'à ce qu'une des quatre femmes le prenne à témoin:

— N'est-ce pas Carlos? Tu te rappelles quand...

Lui, il reste calme, il prend tout ce cirque avec bonhomie. A chaque conversation avec le pays, il sait

par avance qu'au début il ressentira une certaine nostalgie pour finalement se dire en raccrochant qu'il est très bien où il est.

Il appelle Hjordis, elle doit être déjà arrivée à Copenhague. Pas de réponse. Il ne laisse pas de message.

Son contact ici à Vienne, Autrichienne semble-t-il, assez jeune mais très pète sec Durant leur brève rencontre dans un salon de thé sur la Maysedergasse, il l'avait imaginée en maîtresse d'école tortionnaire puis en une sorte d'actrice de porno sado-maso. Elle l'avait pris de très haut. Oubliant que la logistique et l'administration sont partie de l'intendance.

— L'intendance est au service de l'action, pas l'inverse.

Le Capitaine avait peut-être commis une erreur de jugement en recrutant cette pimbêche qui lui répéta à l'envi qu'il devait l'informer de l'endroit où il comptait se rendre après Vienne:

— Chez moi — lui avait-il plusieurs répondu mais, pour une raison obscure, cette réponse ne paraissait pas la satisfaire.

Il devait par ailleurs donner son accord (ou pas) pour qu'un autre compte à numéros soit ouvert à son nom dans une île paumée des Caraïbes pour y verser le second paiement de son dernier contrat.

— Pour éviter de mettre tous vos œufs dans le même panier, comprenez-vous? — avait-elle ricané en se croyant très fine.

— *Mis huevos*, mes œufs, ce n'est pas dans ton panier que je vais les mettre, c'est clair! — avait-il

pensé avant de lui répondre: — Très bien, c'est parfait.
— Cependant, là encore, Madame Dominatrix avait fait cette grimace d'insatisfaction qui transformait sa face de sorcière en gueule de gargouille.

Selon elle, le BK, plus facile à dire que « Bundeskriminalamt », la police criminelle fédérale comme l'hôtel avait préféré jouer la discrétion. Les péripatéticiennes avaient reçu une sorte d'indemnisation de la part d'une obscure officine d'aide sociale aux victimes civiles de post-traumatisme. Le BK n'avait même pas convoqué le personnel de l'hôtel. Les autorités italiennes avaient insisté pour pouvoir accompagner l'enquête sur l'assassinat d'un des *big boss* du trafic d'êtres humains depuis l'Afrique en direction de l'Union européenne, mais le BK avait fait la sourde oreille.

Il s'endort avec la conscience tranquille du travail bien fait.

La bande de copines et de copains de Paris lui manque.

C'est la vie.

Ouais, bah des fois, la vie c'est un peu con.

6 h 30. Il fait encore nuit noire mais l'aurore ne saurait tarder. Il se lève, des deux mains s'asperge le visage d'eau glacée et se couvre d'une couche, deux couches, trois couches, pull-overs, moumoute et gros bonnet de laine. Sans oublier les bottes fourrées. Réveil qu'il aurait condamné comme une violence aux droits humains quelques mois auparavant. Pour le moment, il savoure. L'obscurité. Le silence. Surtout le silence. Puis le café qu'il se prépare. Il se le prépare: il moud ses grains avec un vieux moulin en bois puis le passe dans une cafetière italienne. Après, il copie le cinéma: vêtu comme un Inuit, campé devant la fenêtre de la cuisine tout en dégustant son café brûlant qui lui titille les narines, il contemple l'aube qui se lève. Sombre, puis grise, puis gris-bleu foncé, bleu-gris de plus en

plus clair, des touches de blanc, quelques flammèches timides du soleil. C'est l'heure.

Le poulailler. Ses connasses de poules ne sont pas capables d'ouvrir elles-mêmes sa porte. Faut pas leur en vouloir... Des œufs frais... Ils en mangent toujours au moins un chacun au petit-déj.

La basse-cour. Les canards sont accueillants, les oies ne se sentent pas pisser, le coq est un gros blaireau qui se la pète. Il lui envoie méchamment sa graine dans la gueule, l'œil de l'animal de torve vire à assassin.

Les chiens. Des petits, des grands, des gros, des efflanqués, des bruyants et des cools. Avec lui, les bruyants sont rapidement devenus silencieux.

— Interdire à un chien d'aboyer, c'est comme... — avait tenté Khadidja.

— M'en fiche, je ne supporte pas leurs beuglements.

— Bon, ok. — De fait, ce silence, elle l'apprécie.

Les cochons. Il suffit de leur balancer tous les déchets du jour précédent. Ils sont sympas et ils couinent de joie lorsqu'il leur passe le tuyau d'arrosage.

Les chèvres, une petite dizaine, parfaitement disciplinées. Elles partent aussitôt brouter dans le pré à côté sous la garde de Goldorak et Spirou (c'est bien la peine d'avoir un directeur d'IBM comme maître...) qui les ramènent avant la nuit. Khadidja s'essaie à la fabrication de fromage de chèvre, il fait tout le boulot.

— Tu as remarqué? On fume de moins en moins de beuh et on boit de plus en plus de pinard!

Quand est-ce qu'elle lui avait fait cette remarque?

Lui, il s'était rendu compte du changement avec le pain. La baguette avait laissé place à la grosse miche de cinq kilos qui pouvait durer deux semaines sans perdre ni moelleux ni goût.

Il est conscient que Khadidja a été fortement secouée par le décès subi de madame Do. Elles s'entendaient bien, elles se faisaient des confidences. Elle n'en laisse rien paraître. Alors il se tait.

Geneviève... Il a refusé d'accompagner Carlos à Toiry.

Ah, et le Mexicain qui avait disparu du jour au lendemain! Il s'y était attaché mais Carlos l'avait aidé à digérer rapidement la pilule:

— C'est la vie, t'arrives, tu restes un moment et pfoup, tu disparais!

Le départ de Chris lui était resté en travers du gosier. Ce gars avait toute sa vie à Paris et sa nana avait réussi à lui imposer d'aller passer l'hiver à Dubaï. Dubaï! Le cul-de-jatte lui avait déjà à maintes reprises juré sur la tête de son fauteuil roulant qu'il pouvait y ingurgiter tout l'alcool qu'il voulait mais il avait de la peine à le croire.

Retour en cuisine pour préparer leur petit-déjeuner.

C'est comme s'il refaisait sa vie. A vingt-huit ans, pas mal!

Ses parents sont déjà venus le visiter à trois reprises.

Vu sa tendance à se faire du souci, rien d'étonnant que sa mère lui ait posé régulièrement les deux mêmes questions:

— Pour un an! Mais que comptes-tu faire après?

Et:

— Elle est bien gentille cette jeune fille mais vous...?

Tonton a répondu à sa place:

— Laisse-le donc tranquille! Il est jeune, il a le temps de voir venir. Il est mieux ici qu'à Paris pour écrire, n'est-ce pas Paul?

Et:

— De quoi je me mêle?! Les temps changent, laisse donc le petit tranquille.

Khadidja, qui systématiquement trouve les gens sympathiques de prime abord, a évidemment fait la remarque fatale qu'il a entendue toute sa vie:

— L'un comme l'autre, pas touche au petit, hein?!

Sa réponse, depuis toujours est invariablement la même:

— Exact. Je doute que mes parents naturels auraient pris autant soin de moi, je ne suis vraiment pas à plaindre. Sujet suivant?

Il refait une cafetière de café.

Il presse quelques oranges.

Il coupe quatre épaisses tranches de pain de campagne.

Beurre, confitures, quelques fruits de saison dans une corbeille.

Œufs brouillés.

Le Tonton, lui, il a tout trouvé très bien:

— Très bien, cette idée de s'installer à la campagne. Les villes, c'est prenant. Et je ne te dis pas Paris... avec la préparation des J.O... L'an prochain, ça va être l'Enfer! Vous êtes bien ici, qu'est-ce que c'est tranquille!

— Très bien, cette petite, elle a une forte personnalité, elle sait ce qu'elle veut, elle sait ce qu'elle ne veut pas. Vous êtes faits pour vous entendre. — Pour lui, les deux tourtereaux filent le parfait amour, pas de doute! — A quoi bon lui expliquer qu'il se trompe?

— Coucou! Tu as bien dormi?

Pimpante comme chaque matin, Khadidja surgit dans la cuisine puis s'assoit sur un gros banc de chêne face à la table immense qui doit être du même bois et où elle dépose son sac à main. Elle n'a jamais l'air pressé, au contraire, ce que Paul apprécie. Ils prennent leur temps, la fréquence des trains à la gare où elle se rend et laisse sa bicyclette est telle qu'elle n'a aucune raison de s'inquiéter.

— Tu fais gaffe aux plaques de verglas? — Paul s'inquiète car elle revient vers 17 h 30, il fait déjà nuit. Il garde cette mauvaise pensée pour lui.

— Je ne fais que ça! — Elle se lève pour prendre une bouteille de lait dans le frigo. Lait frais que leur livre le voisin, à domicile! — Ah, je ne t'ai pas dit! J'ai pris la semaine prochaine de repos.

— Ah! — Que dire?

— On a fini avec les corrections pour *Carmen*, ça donne un peu de répit à tout le monde.

— Tu pars quelque part? — Vacances signifient départ, non?

— Oui. — Quand elle a ce regard narquois, c'est qu'elle le fait tourner en bourrique, jeu qui le fait rire; en général.

— Où? — Que dire? — Si tu cherches la chaleur, il va falloir aller très loin.

Elle se lève pour faire la vaisselle du petit-déjeuner.

— Si cela ne te dérange pas, je vais installer mon transat et mon parasol ici. Tu aimes les cocktails? J'ai décidé d'apprendre à composer des cocktails.

— Tu fais comme tu veux, tu sais bien... — menteur, il est vachement soulagé après s'être imaginé n'importe quoi, tellement n'importe quoi que... pas la peine d'être détaillé ici. — On va être pintés à longueur de journée?

— Seulement à partir de la fin de l'après-midi, plus ou moins... Je veux me mettre à la pâtisserie aussi...

— Mmmm, bien... Arabe?

— Les deux, arabe et française, prépare-toi à prendre des kilos à coups de *loukoums* et de babas au rhum! Bon, j'y vais! A ce soir! — Elle attrape son sac à main et disparaît en deux temps trois mouvements. De la fenêtre de la cuisine placée au-dessus de l'évier où il rince sa tasse, il la voit passer perchée sur son vélo vêtue comme pour une expédition polaire.

Une semaine entière ici avec elle.

Cool. Khadidja est cool. En fait, ils se ressemblent un peu: ils ne parlent pas de leurs problèmes personnels et sont habiles à sembler n'avoir aucun souci.

En résumé, tout s'était très bien passé lors des visites de ses parents.

Tonton avait un peu accroché au sujet de la plateforme EditCom:

— Tu sais ce que tu fais. Te laisse pas marcher sur les pieds, c'est tout.

C'est tout. Bien qu'il se demande encore si son père adoptif n'a pas été fureter sur ce site pour se faire sa propre idée. Typique de lui, tant qu'il n'a pas vu de ses propres yeux et entendu de ses propres oreilles, fadaïses!

Aujourd'hui, un peu d'écriture dès le matin pour rompre la routine. Au boulot! Il installe son ordi portable sur la table de la cuisine. D'ici, il a vue sur le portail de l'entrée de la ferme, la basse-cour, l'entrée de l'auge et là-bas au loin la pointe du clocher du village dont la girouette pointe son bec plein Sud.

Direction Sud...

Plein Sud.

Rendons grâce à Léon VI, un pape qui a, fait rare, qui a eu une idée pratique. L'Eglise, comme ses consœurs, est tournée en direction du soleil levant, l'Orient ou Jérusalem (c'est selon, faites votre choix). Calculez l'angle de différence de la pointe du bec du volatile qui perché y sert de girouette (la volaille qui passe de l'ombre à la lumière, ah! ah! ah!) par rapport à l'axe central vertical du portique principal de la nef.

Vous l'avez?

Combien cela fait-il?

Quelle est la signification de ce nombre que vous avez obtenu?

— Je m'égare. — Il décroche son regard du profil métallique lointain du coq qui se détache clairement sur le firmament d'une luminosité violemment mate pour le poser sur la corbeille de fruits.

Cézanne. Bien sûr.

Tiens, il va proposer à Khadidja de visiter des expos dans la région. Ils pourraient même visiter le château de Fontainebleau!

Les vahinés à moitié dénudées offrant des corbeilles de fruits aux révoltés du *Bounty*. Hollywood à la con!

Direction Sud?

« La médiocrité tue, chérie, pourquoi ne te tires-tu pas une balle dans la tête pour rendre service à la planète? »

Où a-t-il entendu ces propos?

Ou les a-t-il inventés?

De qui peut-il s'agir? Quelqu'un, un personnage qui lui aurait inspiré cette remarque limpide et propre comme de l'eau de roche?

La vieille folle de la plateforme?

Peut-être. Ou n'est-il pas en train de se raconter des histoires pour retourner observer le cafard dans son bocal?

— Faut pas exagérer, on a dit une fois par jour!

« On », c'est lui.

Venera Caffarelli est plus que jamais omniprésente. Pourtant, à l’instar d’un virus, son impact s’affaiblit au fur et à mesure qu’elle se répand dans l’espace. Pompages, copies, plagiats, fausses interviews, faux compliments de faux auteurs, léchage de raie du cul à deux avec ses trolls, l’araignée tisse sa toile, oubliant qu’elle est suspendue au-dessus du vide.

— Intrépide mais stupide. Ne confondez pas l’intrépidité avec la stupidité.

Un prof de français leur avait un jour lancé cette déclaration de guerre. En quatrième. Putain, personne n’avait bronché! Même la racaille de service. C’est eux, les petits voyous du coin, qui avaient repris la formule:

— Intrépide mais pas stupide, *bro!* — N’est-ce pas une bénédiction des dieux que les imbéciles aient la possibilité de se croire très intelligents, jusqu’à plus intelligents que les autres?

Dans quels dépotoirs est en train de chercher des immondices notre cafarde qui se prend pour un bœuf?

Nous frôlons l’apothéose!

Un article chétif d’une quinzaine de lignes (bien espacées, merci les nouvelles technologies) imitant misérablement un dialogue inspiré de la série (on disait feuilleton au temps de la vieille, non?) *Kung Fu* avec David Carradine entre le maître (elle, bien sûr, aucun doute à ce propos) et le petit scarabée. Niveau sixième, année d’arrivée en enseignement secondaire. Heureusement, notre cher Fabrice Luchini est venu à sa rescousse avec les deux écrivains brillants et

antisémites qu'ont été Louis-Ferdinand Céline (fils de pute qui depuis tout petit dénonçait ses petits camarades pour n'importe quelle raison, surtout s'ils étaient juifs, donc de la pire engeance) et Friedrich Nietzsche (qui s'est empoisonné en fréquentant les putes et à qui on fait dire n'importe quoi aujourd'hui et aussi déjà hier comme sa frangine petite nazie de merde qui elle a agité sa langue dans la bouche de son frère, surtout après son décès donc il ne l'était peut-être pas, antisémite).

En résumé, le chancre social qui a pour nom Venera Caffarelli (imaginons un couple de pauvres travailleurs immigrés qui se sont saigné aux quatre veines pour que la jeune fille promise entre dans la carrière, espérons qu'ils n'assistent pas à ce triste spectacle), ce chancre se prend maintenant pour un moine bouddhiste de Shaolin. Qui se rappelle son nom? Levez le doigt... Ah, Venera (celle qui sait tout, gonflante cette môme). Oui, maître Po. Ça ne s'invente pas... Cette verrue ni dialectique est restée coincée au niveau... quelque part quand on en est encore (pas tous, pas toutes, je vous rassure) à lancer dans les airs des citations sans en comprendre le sens.

Qu'est-ce qu'on peut bien en avoir à foutre?

— Je n'aurais peut-être pas dû lui en parler...

— soupire Paul en remplaçant *Direction Sud* par *La médiocrité tue*.

Madame Do?

— Que voulez-vous que je vous dise? Il faut laisser les jeunes apprendre par eux-mêmes, cette société est surprotectrice. Et votre père, votre père

adoptif... je ne parle pas des gens que je ne connais pas.

Khadidja?

— Il est gentil. Mais je ne garantis rien, si quelqu'un touche un cheveu de son œuf...

Carlos?

— *Si es para quebrarle la cabeza a la pinche cucaracha, con gusto, dale Tio!*

Chris?

— Si j'ai bien compris ce que m'a raconté Paul, son Tonton, qui est en réalité son père adoptif n'est-ce pas? son père adoptif a un casier judiciaire... Ah non? J'aurais cru... Ce que je veux dire, c'est le genre d'homme taillé à l'ancienne, honneur et honneur. Je n'aime pas l'idée de vengeance, c'est inefficace et ridicule.

— Et moi?!!!!!!!

— Et moi? Geneviève! Excusez-moi! Qu'en dites-vous?

— J'en dis que dans les deux cas, tout va bien.

— ...?

— Le Tonton s'en mêle, le cafard a intérêt à prendre ses pattes à son cou (ce que je ne peux pas faire, veinard!). Il ne met pas son nez dans les affaires du petit, ce dernier retiendra la leçon.

— Ouais, j'ai fait une connerie, quelle idée de lui raconter cette histoire!

Tiens, un rayon de soleil, ça fait du bien! Une charrette tirée par un cheval à la croupe aussi large que Kim Kardashian passe sur la route en face. Une charrette? Un cheval? Où vont-ils au seuil du troisième

millénaire? Une bâche cache le chargement, pas de cocher, l'animal se débrouille tout seul. Il range la vaisselle du petit-déjeuner puis retourne à son manuscrit. *Direction Sud* ou *La médiocrité tue*? Alors?

— Comment ça « bon petit soldat »?!

Tonton s'est retenu de taper du poing sur la table, Paul le connaît par cœur.

— Comme je te le dit. Un auteur s'est plaint que le troll est toxique et ferait mieux de dégager pour que tout le monde puisse s'exprimer librement. J'ai dit que j'étais d'accord et le troll m'a traité de « bon petit soldat ». Pas grave...

Son père adoptif lui tend son smartphone: « Bon petit soldat: personne exagérément dépendante, docile ou craintive. »

— Où? Où vois-tu dans cette pièce... — Il lit l'écran: — Une personne exagérément dépendante, docile ou craintive dans cette pièce. Alors? Où ça?

— Nulle part, laisse tomber, elle a dit ça sans savoir ce qu'elle disait... — soupire Paul qui regarde sa mère par en dessous: elle fait sa moue résignée:

— Alors là, les pieds dans le plat!

— Ce troll, c'est cette femme dont tu m'as parlé, Veronica...

— Venera, Venera Caffarelli...

— D'accord. Bon, on se la fait cette petite pétanque?

Ouais, grosse bêtise.

Il est plutôt carré le vieux sur ces sujets-là, la vieille école, tu ne manques de respect à personne de la famille sinon nous nous verrons dans la pénible

obligation de devoir te mettre hors d'état de nuire, s'assurer que tu ne répèteras pas ta grossièreté. C'est la justice des pauvres, se faire justice soi-même, la justice où il n'y en a pas, désolé on fait avec ce qu'on a.

Au mieux, il aura tout oublié dans quelques heures.

Il ne lui a pas mentionné qu'il s'était plaint auprès des responsables du site qui lui avaient répondu: « Nous sommes au courant mais nous considérons que nous ne sommes pas ici pour faire la police. » Heureusement! En même temps, face à tant de cynisme, il se demande si Tonton n'a pas raison. Effectivement, on le maltraite. Bien loin des illusions de la littérature, une crevure cherche à l'humilier. Au fil des commentaires délirants de la schizo Venera Caffarelli - trolls, Paul lui fait comprendre qu'il ne va pas en rester là. Même s'il ne sait pas encore comment.

Il n'a pas non plus mentionné à Tonton le courriel qu'il a reçu de la vieille folle. Un fleuve d'eaux sales pestilentielles où, une fois de plus, la cinglée s'écoute parler, s'emmêlant les pinceaux entre la réalité et ses personnages, tentant dans un moment de lucidité de lui faire croire que Venera Caffarelli est un autre pseudonyme et que son vrai nom est Sarah O'connell.

— Bête et méchante, elle se fait hara-kiri! — s'était moqué Paul.

— Que dis-tu? — lui avait demandé Khadidja, elle ramenait des haricots verts du potager pour lequel elle commençait à se passionner.

— Non, rien, je parlais tout seul.

— J'entends bien.

Sur le coup, la seconde partie du courriel de la démente l'avait un peu effrayé. Utilisant le terme d' « iconoclaste » qu'elle n'a clairement pas compris, Caffarelli explique qu'elle est chargée de la mission de combattre la médiocrité parmi les auteurs. Une vraie folle!

Evidemment, sur la fin du courriel, la bouche aux mille égouts ne peut s'empêcher de lui cracher un peu de venin, avec précaution.

— Elle chie dans ses bottes — avait pesté le jeune homme. — Elle fait bien, je vais lui régler son compte!

Il suffisait de savoir où était cette sale bestiole qui se prend pour Dieu.

Il n'avait rien raconté de tout ça à Tonton, heureusement.

Et puis, à vingt-huit ans, il est capable de s'occuper lui-même de ses affaires.

Carlos appuie à nouveau sur la commande. Le courant vient d'être rétabli, les coupures d'électricité sont quasi quotidiennes. Selon les uns, incompetents un jour incompetents toujours. Selon les autres, l'entreprise de distribution rationne sans le dire. Un jeune qui suit des études d'économie lui a expliqué qu'étant donné que l'électricité n'est pas stockable, la spéculation sur les prix se fait de cette façon, comme Poutine. Il n'a rien compris mais n'a pas eu non plus l'impression de s'être perdu quelque chose d'essentiel.

— Salut!

Le visage de Paul apparaît plein écran et le sien en plus petit dans un coin.

— Salut! Alors, comment va notre *gentleman-farmer*?

— A part qu'on se gèle les doigts de pieds ça roule...

— Et Khadidja, elle va bien?

— Super bien. Elle a pris une semaine de congé. Là, elle bosse dans le potager, sa nouvelle passion. Et toi?

— Tranquille, je ne bosse pas trop en ce moment, à cause de la guerre en Ukraine.

— Comment ça?

— Je déconne...

Paul pointe un index indigné:

— T'es con comme un balai, bordel!

Sa petite sœur qui a quatre ans de moins que lui, Carlota, vient d'entrer dans la pièce; il lui fait signe de dégager. Elle fait comme si elle ne s'en est pas rendu compte et se plante à ses côtés, collant sa tête à celle de son frère:

— *Hola, chulo, como estas amorcito?! —* lui lance-t-elle en le saluant de la main.

— *Hola, qué tal? —* s'aventure Paul qui profitait des cours d'espagnol en option pour faire l'école buissonnière.

— *Que rico te ves, paparucho! Cuando me visitas?*

Carlos la repousse, son visage sort de l'écran.

— *No seas mula, Carlota, no habla espanol! —* La frangine s'en va en ronchonnant. — Excuse, ma petite sœur... elle est encore dans sa crise d'adolescente.

— En tout cas, elle est super mignonne... — Le Français a l'air très sérieux. Le Mexicain est surpris,

c'est bien la première fois que Paul lui fait un commentaire de ce genre.

— Faut d'abord qu'elle termine ses études... — bougonne-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle étudie?

— Relations com... Relations commerciales.

— Ah, comme toi!

— Dans ma branche, je ne crois pas... — pense Carlos. — Ouais, plus ou moins.

— Pourquoi dis-tu après ses études?

— Qu'elle ne se marie pas avant de finir ses études, c'est ce que je voulais dire... — grogne Carlos. Il sait déjà ce que va rétorquer le Français.

— A quoi ça sert qu'elle étudie si après elle se marie et reste à la maison pour s'occuper... Tu as des nouvelles de Hjordis?

— Aucune, je crois qu'elle s'est trouvé un Chilien, ou un Paraguayen, je ne me souviens pas.

— Tu es vexé comme un pou, ouais! — Mais il ne lui dit pas. — Elle s'appelle comment ta sœur? — Juste pour l'agacer.

— Alfredo! — s'amuse Carlos.

— *Quien es este Alfredo?!* — crie de loin une voie suraiguë.

— C'est qui? — questionne Paul.

— Comment ça c'est qui?

— Qui a demandé qui est Alfredo...

— Ah! C'est ma mère.

— *Estas hablando con Alfredo?!* — hurle la voix stridente.

— *No, mama, es un amigo.*

— *Un amigo tuyo, quien?!*

— *Mi amigo de Francia* — soupire Carlos qui a un peu la honte.

— *Ah, el Paulo, Carlota me dijo que es bien chulo, el papacito!* — crie la voix qui se rapproche à grande vitesse. — *A ver... Holaaaaa!!!*

— *Hola*, madame — répond Paul au visage boursoufflé et souriant qui apparaît subitement sur l'écran avec un machin en plastique transparent qui lui couvre les cheveux comme dans les centrales nucléaires. Elle ressemble à un émoticon! — rigole intérieurement Paul.

L'image tremble, vue de plafond, vue d'un mur avec une sorte de tableau qui représente un cerf et une biche qui s'abreuvent dans un ruisseau au milieu d'une clairière, re-plafond, plancher, il semble que la *mama* tente de s'emparer de l'appareil et que le *hijo* ne se laisse pas faire.

— Tu as un de ces succès ici... — resoupire Carlos qui réapparaît. Image stable.

— Oui, je vois ça, il faudrait que je te visite un de ces quatre.

— Quand tu veux, mais quand je suis là, sinon elles vont te manger tout cru!

Paul n'est pas stupide, il a pigé l'humour machiste latino, les filles ont l'air bien légères jusqu'à ce que Dieu, la famille et les frangins s'en mêlent. Comme dit Khadidja:

— Ça se trémousse beaucoup du popotin chez les latinas mais si j'étais toi, je me méfierais, Allah ne doit pas être si loin...

— Faut se marier avant, n’oublie pas! — se marre Carlos.

— Je me disais... — songe Paul. — Khadidja avait raison. Dis-moi, elle a l’air vachement sympa ta daronne!

— Ma...?

— Ta mère!

— Ouais, un peu envahissante mais très généreuse. Alors, tes romans, tu avances?

Paul plisse le front. Pas bon ça...

— Je continue mes envois de *Direction Nord*. Une boîte m’a dit que ce sera peut-être lu en comité de lecture mais ils doivent faire des tests avant...

— Des tests? Des tests de quoi?! — s’exclame Carlos.

— Qu’est-ce que j’en sais, moi! Il demande à chatGPT si il peut faire mieux...

— C’est nul à chier ton affaire!

— C’est la vie d’artiste, *amigo*, faut ramer comme un malade et pas sûr que tu y arrives...

— Ouais... Remarque, tu as la belle vie dans ta campagne.

— Exact, jamais été aussi cool.

— Vous ne vous emmerdez pas loin de Paris quand même?

— Tu rigoles? Pas du tout. Nous nous sommes rendu compte de la charge de stress qu’on portait à l’intérieur à cause de la ville. Je pense que si elle pouvait travailler à distance, Khadidja s’établirait en télétravail.

Ce qui est complètement faux car rien ne remplace le parfum et la caresse des tissus mais aucun des deux ne le sait.

— Et vous...?

— Oh, qu'il est têtue le petit Mexicain! — rit Paul.

— C'est le petit Français qui n'a pas de courage! — se moque Carlos.

— Non, faut rien toucher, tout est très bien comme ça — Ton très sérieux de Paul.

— Peut-être... — Ton très sceptique de Carlos.

— Le cœur, le cul, on se prend la tête... Là, pas de souci, pas de problème, la tranquillité, quoi!

— Le cœur, le cul, on se prend la tête! Je note, *Señor Filósofo!*

— Notez, mon petit, notez...

— Et le jour que tu amènes une meuf à la maison ou qu'elle amène un mec?

Paul sait que l'homosexualité est étrangère à l'univers mental de Carlos, pas la peine de le lui faire remarquer, il a déjà, et vainement, essayé.

— On verra bien... — En fait, il n'y a pas vraiment réfléchi, et il n'en a pas envie. D'y réfléchir.

— Et donc, question littérature?

— Ce que je te commentais... Je continue mes envois aux boîtes d'édition et je suis en train de penser à un autre roman.

— Non? Génial!

— Mouais, faut que je réfléchisse bien avant de me mettre à écrire... Attends-moi deux secondes, le facteur...

— Ok, je ne bouge pas.

Carlos reste sagement assis devant l'écran vide où il observe un décor très... très quoi? Néo-urbain appellent-ils ça en Europe. Ici, on dit plutôt rustique mais il est vrai que rustique peut faire penser à plus campagnard que ce qu'on voudrait. Il aime bien le néo-urbain.

— Excuse Carlos... — Paul s'assied en ouvrant une enveloppe blanche.

— Je t'en prie. Dis donc, la baraque est vraiment chouette...

— Oui, très agréable, tout confort — répond distraitement Paul qui parcourt la lettre d'un œil rapide. Un truc important parce que le jeune homme n'est pas du genre à être impoli. — Si tu veux, je te fais faire le tour du...

Patatras!

Fracas de chaise qui tape contre un autre meuble.

Paul disparaît de l'écran.

Silence total.

Qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là?!!!!!!!!

— Paul! Oh, Paul, arrête tes conneries! C'est bon, tu as réussi à me foutre la trouille. *Puta madre*, Paul, *deja de chingar, cabrón!*

Mais qu'est-ce qu'on...

Il cherche Milly-la-Forêt sur internet.

Un téléphone.

Les pompiers.

Ou le SAMU?

Il appelle les pompiers de Fontainebleau.

Son interlocutrice s'étonne:

— Vous appelez du Mexique? C'est une blague? Vous savez combien nous recevons par jour de fausses alertes à la bombe en ce moment?

Sous la pression, le Mexicain se prend les pinceaux avec son français.

Il reprend son calme pour expliquer à la jeune fille qui n'est pas vraiment désagréable mais très soupçonneuse (qui ne le serait pas?) qu'il était en conversation sur Whatsapp avec Paul et que celui-ci s'est soudain effondré. Elle se laisse finalement convaincre:

— A quelle adresse se trouve ce monsieur?

— *La gran puta! Que direccion? Que pinche direccion?* — Il cherche fébrilement sur la *map* de Milly-la Forêt sur Google. — *Cerotes, pendejos de su mami, como voy...*

— Monsieur? Vous êtes toujours là? Monsieur?

— *Claro que...* Oui, voilà, voilà... — Il lui donne l'adresse.

— Merci, je vous tiens au courant.

— S'il vous plait. — Il raccroche et revient sur Paul.

Ce dernier le regarde avec un grand sourire:

— Bah alors, il y a des problèmes d'internet... Je ne te voyais plus.

— Quoi? C'est toi qui... J'ai appelé les pompiers!

— Non? Merde! Passe-moi leur numéro!

— Tu es sûr que...

— Putain, passe-moi d’abord le numéro, je vais appeler sur le fixe d’ici. Ah, le numéro est inscrit sur... Non, c’est mieux que tu me passes...

— Ok, ok, calme-toi Paul.

Il lui épèle le numéro.

Paul appelle les pompiers pour expliquer ce qui lui est arrivé, un simple étourdissement. Son interlocuteur lui demande à deux reprises son âge. Il est remercié d’avoir prévenu pour éviter un déplacement inutile aux pompiers. Lui est recommandé de ne pas rester seul dans les prochaines heures. Il raccroche.

— *Chucha madre*, qu’est-ce que tu as foutu?!
— chuchote Carlos.

— Je ne sais pas, un passage à vide...

— Un passage à vide? A vingt-huit ans? Tu te fiches de moi, tu devrais te faire faire un *checkeo*, c’est peut-être grave!

— C’est l’émotion, la pauvre chaise n’a pas supporté... — essaye d’ironiser le jeune Français.

— L’émotion, mon cul, tu m’as foutu...

— Les Editions de midi...

— Qui ça?

— Une grosse boîte d’édition, les Editions de midi, ils m’informent que mon manuscrit sera étudié en comité de lecture dans les prochaines semaines! — Paul semble avoir (re)découvert l’Amérique!

— Non?! — s’écrie Carlos.

— Si, si, ils disent que... Carlos, oh, Carlos! Carlos, bordel! — se met à gueuler Paul.

Le jeune Mexicain a disparu de l’écran.

Hop, il réapparaît tout sourire:

— Coucou, magie!

— T'es vraiment con, connaaaaaard! — beugle Paul.

— C'est bon, on rigole, on est content, enfin une boîte d'éditions qui s'intéresse à ton chef-d'œuvre, non?!

Paul se tranquillise.

— Oui, c'est super, si je décroche le gros lot, je me marie avec... Carlota!

— Quoi, mais tu ne la connais...!

— Je déconne! Je suis trop content là, génial!

— Tu m'étonnes! Excellent pour entamer ton second roman! Tu vois qu'il vaut mieux continuer avec les envois que perdre son temps sur internet avec des sites pourris...

— Ah, je ne t'ai pas raconté.

C'est reparti.

Une Vanessa, ou Venera je ne sais quoi.

Psychopathe, qui a la tête dans son nombril ou dans le cul des autres.

Qui se croit intelligente.

Plus intelligente que les autres.

Qui vomit de la merde, lâchement planquée derrière l'anonymat.

— Tu sais, tu trouves ce genre de connerie sur tous les réseaux sociaux!— se moque Carlos.

— Réseaux sociaux?! — rugit Paul.

Il ne l'a jamais vu dans cet état. Il se souvient alors que le petit Français ne fréquente pas les réseaux sociaux:

— Ouais — il tente d’avoir l’air bonhomme—, il y en a partout des abrutis qui se croient supérieurs aux autres, sauf qu’avec internet ils sont plus visibles.

— ...

— Paul?

Il a la tête baissée, il ne peut pas voir son visage, son regard.

— Oh Paul! Encore un étourdissement?

— Ce cafard m’a traité de bon petit soldat...

Paul garde la tête baissée.

Carlos pousse un profond soupir:

— Quoi? — Histoire de gagner du temps. Précisément, en d’autres temps il aurait... Il n’était pas encore le professionnel qu’il est aujourd’hui.

Paul relève la tête.

Grosse colère contenue dans ses yeux.

— Tu as parfaitement entendu, *amigo*. Ce cafard m’a traité de bon petit soldat.

— Ce n’est pas sympa. Mais, comme je t’ai déjà dit, il n’y a que ça sur internet, des frustrés qui se défoulent sur les réseaux en attendant le retour de Hitler pour organiser du lynchage en groupe. Comment dit-on en français?

— La meute...

— Ouais, la meute. Pour l’instant, ils sont seuls planqués derrière leur écran, mais demain... ça ne sent jamais bon quand les rats sortent de leur tanière.

— Et qu’est-ce que tu fais quand tu vois des rats sortir de leur trou? Hein?

— Je te jure que ça ne vaut pas...

— Tu piges pas, *amigo*, c'est pas un réseau social, c'est une plateforme d'auteurs et de lecteurs!

— Et alors? — Carlos hausse le ton mais se reprend: — Et alors? Ce sont les mêmes que tu croises dans la rue, *papa*. Tu tomberas forcément sur des rats qui se baladent dans le coin!

— Ok, ok, tu as raison. Et donc? Qu'est-ce que tu fais quand tu vois une sale bestiole sortir de son trou?

Il sait qu'il ne devrait pas dire ce qu'il va répondre donc il se tait, pour laisser passer la tempête, il répète en espagnol:

— *Una rata saliendo de su hoyo?*

— Moi, je lui tire en pleine face! Paf! Dans son sale museau, terminé! — Voix féminine, assez jeune.

— Oh! — se retourne Carlos vers quelqu'un qu'il ne peut pas voir sur l'écran. — *Andate, no seas chute, maldita!*

— C'est Carlita, non? — s'enquiert Paul.

— Ouais, elle se mêle de ce qui ne la regarde pas... — grogne Carlos.

— Ben moi, elle me plait de plus en plus ta petite sœur — plaisante Paul.

— Approche-toi et tu vas voir! — s'esclaffe Carlos. — Bon, bravo pour la lettre! Tu me tiens au courant...

— Bien sûr *amigo*, *bye!*

— *Un abrazo fuerte, bye!*

Carlos raccroche.

Il se fait un peu de souci.

Il ne serait pas en train de dérailler le Paul? Style confondre la réalité avec son imagination.

Comme la folle dont il lui a parlé.

— Hey *hermanito*, il est sur quel réseau ton ami?!

Carlota, regard de renarde.

— Il n'est sur aucun réseau social, il n'aime pas ce genre de connerie — répond machinalement Carlos qui s'imagine un gros rat qui retrousse ses babines laissant apparaître des dents longues jaunies et à moitié pourries.

— Pas de réseau! C'est un vieux, laisse tomber!

— repart Carlota en haussant les épaules.

Non, pas du tout, Paul est encore jeune. De toutes façons, ce n'est pas de ce côté générationnel-ci que les neurones se bousculent à cette seconde.

Tonton mâchonne et remâchonne:

— Un bon petit soldat... Un bon petit soldat...

Pour qui se prend-t-elle?

— Arrête, Gérard, tu te fais du mal — Ximena se presse contre lui alors qu'ils sortent de la ferme où vivent maintenant Paul et Khadidja pour rejoindre leur automobile. — Le petit lui-même dit que ce ne sont que des bêtises.

— Je m'en fous — assène-t-il en ouvrant la portière à sa femme. — Je le connais, Paul, à l'intérieur ça le ronge.

— Et tu sais quoi? — lui demande-t-il en démarrant.

— Dis-moi... — soupire-t-elle: elle sait que Gérard ne va pas lâcher le sujet tant qu'il ne se sera pas calmé.

— Tu n'es pas d'accord avec moi? — Il se tourne brusquement vers elle.

— Si, si, regarde la route! — Ximena connaît bien son mari: bien qu'il sache qu'il va l'ennuyer durant un bon moment sur ce même thème, il va répéter jusqu'à plus soif l'indignation qui l'empêche quasiment de respirer. Il sait qu'elle sait:

— Je suis désolé, je t'embête avec cette histoire mais si je ne t'en parle pas à toi, à qui je vais en parler? Un bon petit soldat... Un bon petit soldat... Vieille poufiasse...

— Qui ça? — l'interroge d'un air innocent Ximena habituée aux propos parfois outranciers de Tonton.

— Venera Caffarelli...

— Tu la connais?

— Non. Regarde-moi cet abruti, et le clignotant c'est pour Noël?!

— Il ne t'entend pas, ta vitre est fermée — sourit Ximena.

Sur Paris, il croise un monde fou près des Invalides.

— Que se passe-t-il? — questionne Gérard.

— C'est la marche contre l'antisémitisme... — Ximena fait une moue dubitative.

— Contre le racisme ou contre l'antisémitisme? — Lorsque Gérard plisse les yeux, il est concentré.

— Seulement l’antisémitisme.

— Dommage, c’est bien les politiques... ils amalgament quand il faut distinguer et ils différencient quand il faut rassembler, quel bande de tares!

— Tu veux y aller? — Elle le connaît bien son mari, elle le connaît bien...

— Y’a qui?

— Tout le monde! Même les fachos...

— Les petits nazillons du FN? Non?!

— Si je te dis... Ils font de l’entrisme à la Trotsky... — plaisante-t-elle.

— Très drôle... Je me gare ici, oui?

— Attend, je vais descendre pour t’aider... — marmonne-t-elle.

— Tu ne la connais pas, laisse le petit se débrouiller tout seul, il n’a plus cinq ans — dit Ximena en boutonnant son col de fourrure. Au bout de la rue, sur l’avenue, passent des manifestants. Sans banderoles.

Il fait semblant de ne pas l’entendre, la prend bras dessus bras dessous comme pour une petite promenade dominicale. Même s’il fait un froid à ne pas mettre un antifasciste dehors.

— C’est vrai. Il faut que j’appelle Omar. Après la manif je t’invite à un vin chaud, qu’en dis-tu?

Omar, c’est Omar. Unique. Tunisien. Il a étudié pour être journaliste. En Tunisie. Où les temps ne se prêtent pas à la liberté d’expression. Omar est cependant chanceux. Il est illégal en France depuis plus

de trois ans et il n'a jamais subi un contrôle d'identité dans la rue ou dans le métro parisien. Sans doute grâce à son faciès de Breton, cheveux blonds et des yeux d'un bleu transparent, même s'il est de très petite taille. Le type chez qui il a atterri lorsqu'il est arrivé en France lui a appris comment gagner pas mal d'argent sans lever ses fesses de son siège. Fils d'imam, Omar a rapidement appris qu'il était plus simple de ne pas avoir de religion. Il ne supporte pas les extrémistes religieux, islamistes comme sionistes. Lorsqu'il ne fait pas la chasse aux dollars en chapardant des fichiers pour les revendre, il s'amuse à saboter les sites de ces dangereux imbéciles.

Il ne parle pas beaucoup. Il passe la majeure partie de son temps à écouter et observer ceux qui l'entourent. Il émet rarement des commentaires. Ximena prétend qu'il est timide, Gérard pense qu'il est plus cérébral que beau parleur. Omar lit énormément. De l'aveu de Tonton lui-même, il n'a jamais connu un mec qui connaît autant la littérature, africaine, européenne, américaine, latino-américaine, asiatique, moyen-orientale, impressionnant! Il n'en étale pas pour autant sa culture.

— Qu'est-ce qu'il en fait? — s'était demandé Ximena.

— Que veux-tu qu'il en fasse? — avait protesté Gérard. — Qu'est-ce que tu peux être utilitariste parfois!

— Moi, utilitariste? Quel culot!

Où se sont-ils connus, avec Omar?

Chez Sandrine, une vieille amie juive pied-noire originaire de Sfax. Elle est branchée avec tous les milieux médiatiques et culturels du Maghreb sur Paris, des plus riches mécènes artistiques de Marrakech aux journalistes tunisiens comme Omar pourchassés par les Frères musulmans et leur gouvernement en passant par l'Algérie où elle ne peut plus mettre les pieds à cause de sa critique publique contre les reculs à répétition de l'Institut national d'édition quant aux droits des femmes.

C'était quand?

Il y a bien un an. Ils s'étaient revus. Chez une copine de Sandrine, un peu le même type de profil sauf qu'elle est chrétienne d'Orient et a chez elle une des plus grands collections d'icônes de France. Un peu alccolo mais très présentable. Elle aussi, une immense culture générale. Comment s'appelle-t-elle déjà? Impossible de se souvenir...

Puis ils avaient invité Omar lors d'un barbecue dans leur maison de campagne en baie de Somme. Tonton y avait transféré tous ses bouquins et ceux de Ximena. Environ quatre mille ouvrages. Entre fromage et dessert, il avait trouvé Omar perché sur l'échelle coulissante au rayon « Mexique ». Il avait alors appris que le petit bonhomme presque invisible pratique l'arabe, l'hébreu, le français, l'anglais et l'espagnol avec dextérité.

— Peuh! Plein de gens parlent plein de langues!

— lui avait rétorqué Ximena lorsqu'il lui avait raconté sa découverte.

— Tu es jalouse, c'est tout!

— Pfff!!! Il est devenu ton ami dès qu'il t'a dit que tu as une bien belle bibliothèque, dont la moitié est à moi, soit dit en passant...

— C'est vrai, j'avais oublié! — dit-il dans un éclat de rire.

De fil en aiguille, Tonton avait filé un coup de main à Omar pour que quelques amis à lui, contestataires planqués, puissent imprimer leurs écrits et les faire parvenir clandestinement en Tunisie. Une ou deux fois par trimestre, Tonton prend en charge l'impression des fascicules et les expédie cachés dans des containers de conserves en tout genre en partance pour Tunis. Sous sa propre surveillance, depuis qu'un employé tête en l'air avait envoyé par erreur de la propagande d'un groupe d'opposantes iraniennes sur cette destination. Gérard avait été très emmerdé par cette histoire. Omar avait tenté de le rassurer:

— Moi-même, je ne comprends pas le farsi.

— Ok mais tu fais la différence... — s'était entêté Tonton.

En réalité, les militants tunisiens avaient bien rigolé. Les militantes iraniennes, moins.

Il avait expliqué l'affaire à Omar. Calmement. Lui précisant que Ximena n'est pas au courant. A quoi bon la préoccuper avec ces conneries, elle a suffisamment de soucis de santé comme ça...

— Une vue générale à propos du site et une petite recherche à propos de cette femme, si c'est effectivement une femme, et ses mouvements sur le

site, ça te va? — l'avait interrogé Omar après l'avoir sagement écouté.

— Parfait. Combien de temps ça te prendra?

— A vue de nez, difficile à dire. Je dirais une semaine mais laisse-moi te confirmer dans deux ou trois jours.

— Et combien...

— Je te rends un service, comme tu m'en rends toi, je ne te le vends pas!

— Ok, te vexes pas...

— Je ne me vexe pas, je suis complètement indigné.

Humour séfarade tunisien.

Tonton n'est pas complètement idiot. Bien sûr qu'il se pose la question:

— De quoi je me mêle? — Selon elle, il couve trop le petit.

Ximena le lui avait reproché des milliers de fois au fil des années, du moment où ils avaient adopté Paul qui n'avait que quelques mois jusqu'à ses dix-huit ans, « De quoi je me mêle? »

— Tu peux rester ici, c'est chez toi, pourquoi tant d'empressement, tu n'es pas bien ici? — s'était inquiété Tonton.

— Mais laisse-le donc, de quoi je me mêle?

Paul avait quitté le nid familial le lendemain de son anniversaire:

— Je suis majeur, il faut que j'apprenne à me débrouiller tout seul.

Comment être plus clair?

Une dizaine d'années avaient passé, durant lesquelles Tonton avait suivi de loin les aventures et mésaventures de son fiston. Il n'en avait jamais parlé à Ximena, évitant ainsi ses sarcasmes. Une fois, il s'était même rendu à l'hôtel où Paul avait commencé à travailler de nuit mais il n'avait tout de même pas osé entrer.

Sa première copine. Il l'avait fait filer par un détective privé à la manque qui redoutant l'insatisfaction colérique de son client avait fini par craquer:

— Qu'est-ce que vous cherchez concrètement?

Tonton l'avait fixé comme on fixe le fil de l'eau sans suivre le courant avant de grogner:

— Rien. Combien je vous dois?

Il n'avait eu aucune raison de confier à ce Sherlock Holmes de mes deux la honte qu'il avait ressentie en cet instant.

Ximena est la seule personne qui échappe à sa manie surprotectrice. Parce qu'elle y avait mis un coup d'arrêt immédiat et définitif. Ils venaient de se connaître, au Mexique. Il avait une trentaine d'années, au début des années quatre-vingt-dix, elle en avait cinq de moins. Ils s'étaient sentis mutuellement attirés par leur force de caractère respectif. Il faisait ce qu'il voulait, un point c'est tout. Ximena, personne ne lui dictait ce qu'elle avait à faire.

— Je n'ai jamais vu un type aussi susceptible avec sa liberté! — lui avait-elle déclaré avec la grande pyramide de Teotihuacan en toile de fond.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité — avait rétorqué Gérard avant un baiser hollywoodien qui avait fait tousser discrètement le guide (Armando, un Indien aux yeux bridés qui prétendait que ses plus lointains ancêtres avaient été une femme navajo et un gars d'ici).

Il ne se souvient même pas pourquoi, sans un mot, elle avait fait sa valise et disparu. On ne peut pas dire qu'il ne l'avait pas cherchée. Retour sur le D.F. puis retour sur Teotihuacan. Il ne s'était pas excusé, c'est elle qui était trop susceptible. Ils avaient fait comme s'il ne s'était rien passé. Ils s'étaient salués comme s'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Un *remake*. Incluant l'inévitable baiser hollywoodien.

Tous leurs amis savent comment fonctionnent ces deux-là. On appelle cela la coexistence pacifique. Jamais une dispute, jamais un mot plus haut que l'autre, beaucoup d'humour, d'autodérision... pour éviter la Troisième Guerre mondiale.

Tonton n'avait jamais poussé Paul à faire des études supérieures ou à choisir telle carrière plutôt que telle autre. Jamais de commentaire à ce sujet.

— Un chantier? Par ce froid! Mais tu vas tomber malade! Tu as dit que tu voulais être écrivain, pas maçon!— s'était écrié sa mère. — Gérard, dis quelque chose!

— De quoi je me mêle... — s'était vengé Tonton.

Gérard n'est pas rancunier ni revanchard. En revanche, la vengeance est pour lui un sentiment (et

une pratique) légitime face à n'importe quelle injustice (ce qu'il appelle le manque de respect):

— En attendant une révolution qui fera que les gens deviennent respectueux, il faut bien que chacun se fasse respecter.

Ce qui ne l'empêche pas de protester contre tous ces films qui se ressemblent tellement: il se passe un truc bien dégueulasse au début, le spectateur est choqué, s'il pouvait il étranglerait le salopard de ses propres mains, il suit haletant les péripéties du vengeur jusqu'au bouquet final où la crevure crève, ou presque, elle tente un dernier coup bas mais notre héros lui assène triomphalement le coup fatal, tandis que le spectateur se dit qu'étant à sa place il aurait avec plaisir torturé cette vermine, qu'elle souffre à petits feux, elle le mérite! Qui n'a jamais ressenti cette pulsion idiote tout en étant parfaitement conscient de son inutilité: les morts ne ressuscitent pas et les cicatrices ne disparaissent pas. Même si certains le prétendent, manipulateurs ou manipulés, pour mettre un pansement sur leurs craintes de la vie. Tonton assume pleinement. Au nom de l'honneur. Dans sa jeunesse, il avait pu lui arriver d'éliminer de ses propres mains ce qu'on appelait alors « l'ennemi de classe ». Des années difficiles où ceux qui se prenaient pour de vrais révolutionnaires le traitait de voyou tandis que ceux qui se prenaient pour de véritables truands le traitait de naïf. Interrompre la vie d'un être humain, ce n'est pas comme écraser des milliers de fourmis dans l'herbe tendre de ce doux et joyeux printemps. Allez savoir pourquoi! Il s'était donc tout d'abord fait discret dans

sa manière de combattre l'injustice en se glissant de ci de là dans des guérillas où le protégeait le Droit international humanitaire, les Conventions de Genève et la bénédiction de l'Union soviétique qui elle n'en avait absolument rien à battre de vos histoires de morale petite-bourgeoise tant qu'elle pouvait mettre la main sur des mines de fer, de magnésium, de diamants ou même d'uranium. La mode guévariste (et tous ses échecs) étant passée aux oubliettes de l'Histoire, il avait bien fallu que Tonton trouve une autre justification pour pouvoir continuer sa lutte personnelle contre les cafards. Ce fut lors de vacances dans le sud de la Corse que la solution se présenta à lui sur un plateau.

— Ce sont des balivernes! — s'était exclamé le vieux Orsu Colonna tout en leur resservant cet excellent alcool de châtaigne (72° tout de même!) au goût de sirop qui te déchire la gueule en moins de temps que pour le dire. — L'honneur, c'est une invention du cinéma. — Il s'était penché en avant comme pour lui faire une confidence: — Ce n'est pas une question d'honneur, c'est une question de déshonneur, vous comprenez? — Il reprit en chuchotant: — Vous comprenez la différence? Les *Pinzutu* ne comprennent pas ça. Imaginons. Vous êtes déshonoré, vous devez... vous ne devez pas récupérer votre honneur, on ne perd jamais son honneur! Vous avez besoin de le réparer, comprenez-vous? La justice des *Pinzutu*, qu'est-ce qu'elle fait? Avant elle fouettait, elle condamnait à mort. Aujourd'hui, elle met des amendes, elle emprisonne... Elle punit! Et la victime,

que devient la victime? Elle a oublié la victime en cours de route! Qui va réparer les dommages causés à la victime, hein? Alors, ma châtaigne? — l'avait interrogé le vieux Corse avec un clin d'œil malicieux.

— Je crois que je vais m'installer dans le coin! — s'était esclaffé Tonton déjà bien éméché. Orsu Colonna avait agité ses deux poings en l'air tout en riant à gorge déployée: boum boum!!! — Il y a bien des réparations financières, non? — avait hoqueté Tonton qui se demandait s'il avait rêvé: il avait entrevu une truie toute noire suivie de sept marcassins traversant la cuisine à la queue-leu-leu, non?

— L'argent! Il y a des douleurs que l'argent ne peut remplacer!

— Comme quoi?

Putain de bordel de merde, la petite famille d'artiodactyles venait de recroiser la cuisine dans l'autre sens!

— L'humiliation, se déprécier soi-même, ne plus se considérer soi-même, se mépriser soi-même!

— Je dois dire que...

— Mon ami Gérard, sans chercher à vous vexer en aucune façon, imaginez...

— J'imagine... — l'avait coupé Tonton.

— Elle est irrésistible ma châtaigne, hein?! — avait souri le vieux Corse. — Imaginez, vous vivez dans un petit village comme celui-ci, vous vous imaginez voir passer chaque jour devant votre porte un voyou qui a violé votre fille ou qui a assassiné un de vos frères après être sorti de quelques années de prison?!

Des images fortes, trop fortes s'étaient fugitivement installées dans le cerveau de Tonton qui s'en était débarrassé en secouant brusquement la tête dans un sens puis dans l'autre. Ce signe signifiait qu'il n'était pas d'accord?

— Qu'est-ce que vous répondez à ça?! — avait crié avec enthousiasme le vieux Colonna en leur remplissant un troisième « petit » verre. — Santé!

Il l'avait convaincu.

Complètement.

Il avait bien fait de choisir Omar.

Flairant que Geneviève avait plus ou moins suivi la même trajectoire de vie qu'elles, les autres l'avaient bien reçue, Les autres sont trois, deux femelles et un mâle. Elles ont des prénoms comme Geneviève. Mais peu importe, seuls les humains croient cette idiotie qu'un animal reconnaît le prénom qu'ils lui attribuent. Dans sa lucidité due à la répétition de ce prénom durant des années et des années, elle avait intuitivement saisi de quoi il s'agissait:

— Encore un de leurs trucs à la con, leur arrogance...

Contrairement à son apparente nonchalance, Geneviève est aigrie, acariâtre, désagréable. Caractère épouvantable qui se perçoit aisément et rapidement par son langage peu aimable et même parfois grossier.

L'endroit, Toiry, n'est pas dégueulasse, bel endroit. Les copines sont gentilles, le vieux mâle est tellement vieux qu'il en est devenu invisible, les gardiens sont sympas... C'est chiant quand il y a beaucoup de monde qui s'agite autour, elle déteste les enfants qui crient (souvent des petites filles) et encore moins ceux qui la touchent alors que l'endroit est semé de pancartes indiquant qu'il ne faut pas toucher aux animaux. Il ne passe pas une visite sans qu'un de ces petits crétins réclame d'être pris en photo assis sur sa carapace. Par peur de recevoir une amende (les gens ne comprennent que ça, selon Geneviève, lorsque tu touches à leur portefeuilles, ah là oui ils commencent à comprendre!), les parents refusent catégoriquement.

— Injustice de merde, pourquoi n'ai-je pas de dents; au moins une pour la rancune! — ronchonne-t-elle régulièrement.

Elle redoute déjà l'hiver prochain alors que le printemps commence à peine et que les copines l'ont rassurée, les locaux sont bien chauffés.

Elle sent parfois de la nostalgie pour la petite équipe parisienne qui s'était rassemblée autour de madame Do ces derniers mois. Sauf Chris à qui il manque une moitié. Mi-homme - mi tortue, difficile de faire confiance à une créature pareille...

Chris Papadopoulos est bien content de revenir sur Paris. Que sa nana soit finalement resté à Dubaï, il s'en fiche: ils ont été ensemble 24 h sur 24 durant trois mois et quelques bouffées d'oxygène ne peuvent pas

faire de mal à leur couple. Il retrouve avec bonheur leur petite maison cachée dans les feuillages porte d'Orléans. Deux nouvelles propositions pour illustrer des livres pour adolescents, qu'il a acceptées depuis le Golfe, lui prouvent qu'on ne l'a pas oublié malgré son absence momentanée. Dès le premier soir, il sort à la nuit tombante, son van ronronne de satisfaction comme un chien heureux de retrouver son maître. Toujours autant de touristes dans les rues, peut-être un peu moins que durant la période juillet-août. Les terrasses succèdent aux terrasses, les vins aux alcools plus sophistiqués, une bière de temps à autre pour se rafraîchir le palais, les serveurs aux serveurs. C'est eux le hic. Aucun d'eux ne rate l'occasion de lui titiller la tristesse:

— Monsieur Chris! ça fait plaisir de vous voir. Alors, c'était comment Dubaï?!

— Chaud, très chaud, et plein de pognon, on se fatigue rapidement. Et il faut se planquer pour boire de l'alcool... — Gros mensonge juste pour s'amuser.

— Non?! Quelle horreur, je ne pourrais pas vivre dans un pays comme ça!

— Vous m'étonnez, comme serveur...

Et les deux de s'esclaffer comme deux phoques sur la banquise (ou du moins ce qu'il en reste).

— Et votre ami Paul, il n'est pas là?

— Il est parti s'installer à la campagne, près de Fontainebleau...

— Ah, quel dommage, une brave petit gars, ce Paul...

Une fois.

Puis deux fois:

— Qu'est-ce que vous avez fait de votre ami Paul?

— Il est parti s'installer à la campagne, près de Fontainebleau...

— Un bon gars ce Paul, il nous manque...

Et une troisième:

— Et Paul, vous n'êtes plus amis?

— Il est parti s'installer à la campagne, près de Fontainebleau...

— C'est pas bête comme idée! Il ira loin ce gamin!

Et une... Chris sent des jets de vapeur qui lui sortent par les oreilles et les narines. Il remonte dans son van. Direction Milly-la-Forêt. Il n'a pas l'adresse mais il trouvera bien. Par réflexe, il prend la direction de l'appartement de madame Do avant de corriger le tir. Tiens, il a oublié d'allumer ses phares. Les litres d'alcool qui circulent dans ses veines doivent y être pour quelque chose. Tout semble lointain, ouateux. Même la bagnole qui arrive en face et enfonce tout l'avant du van. A travers le parebrise éclaté, il distingue dans la nuit un type qui s'approche avec une lampe de poche frontale. Rencontre du troisième type? Le gars se penche par la portière, son visage est ensanglanté, difficile de savoir si son regard flottant est dû au choc frontal des véhicules ou parce qu'il est aussi saoul que lui. Il dirige sa torche vers son visage qu'il aveugle puis vers le bas tout en bredouillant:

— Mon Dieu, j'espère que vous n'avez rien aux jambes!

Il relève la tête, horrifié.

— Ne vous inquiétez pas, je ne les avais déjà pas avant! — plaisante Chris.

Les gendarmes arrivent, inquiets de comment ils vont gérer la situation: deux ivrognes accidentés pris d'une crise de rire; dont un homme-tronc.

Madame Do se plaint. Plus que permis. La plupart du temps du fait d'être ici. Il n'y a personne à qui poser la satanée question: A quoi sert-il d'être athée toute sa vie si c'est pour se retrouver au Paradis? Sans avoir rien demandé à personne! Pour cette raison, elle est indignée: on ne lui a pas demandé son avis! Et le foutoir, mais quel foutoir! La même bureaucratie que sur Terre mais pire que la Poste: bureaux fermés sans explication, employés absents sans justification, files d'attente sans fin et si vous avez la chance d'être reçu par un responsable, cette grande victoire n'implique pas qu'il vous écoute, ou qu'il vous comprenne, encore moins que votre cas sera pris en compte, surtout s'il vous ramène gentiment vers la sortie en vous murmurant d'un air entendu:

— Parfait, pas de souci, je m'en occupe personnellement, ne vous inquiétez pas, au revoir!

Madame Do apprend petit à petit. Le « Ne vous inquiétez pas » lui garantit que son dossier a été remis au fond d'un tiroir pour... l'éternité.

En quoi consiste sa plainte?

Très simple. Non seulement elle n'a pas demandé à être ici mais encore moins avec son ex-mari.

Si elle avait su, elle se serait faite musulmane pour bénéficier de je ne sais combien de jeunes hommes vierges au Paradis!

— Je l'aime bien, mais bon, on est en droit de s'attendre à une autre vie tout de même différente après toute une vie, non? On se croirait dans la précédente mais sans le vacarme du trafic routier parisien! Vous n'êtes pas d'accord?

Les autres qui déambulent autour, certains flottant dans l'éther tels des ballons gonflés à l'hélium avec leur tête de lobotomisés, ne répondent rien, la mine hébétée.

Qu'est-ce qu'elle fiche ici?! Pour quelqu'un comme elle qui aime se sentir utile, le Paradis est l'endroit le plus déprimant qui soit. Et pourquoi cette brusque interruption, cette coupure brutale alors qu'elle n'avait pas fini de donner ses cours de français à Carlos?

Carlos repousse son assiette. Pourquoi faut-il que sa mère remette le même sujet sur la table alors qu'ils étaient tout heureux de partager cette *gallina criolla*? Son père fait comme s'il était absorbé dans les mouvements de son cure-dent, le reste de la famille s'est statufié en attendant que le mauvais moment passe.

— Je dis que tant que tu ne te maries pas et que tu n'as pas fondé une famille, tu n'as rien fait de ta vie, c'est tout!

Il jette un œil par la porte ouverte qui donne sur la terrasse écrasée par un soleil et une chaleur à éviter en milieu de journée. Il irait bien faire une petite sieste dans son hamac mais sortir de table maintenant serait une bien mauvaise idée s'il souhaite éviter de relancer le disque rayé de la *mama*.

— Et toi? Tu ne dis rien! Qu'est-ce que tu en dis? C'est ton fils, parle-lui! — invective-t-elle son mari qui hausse les sourcils en signe de fausse impuissance et de doute certain:

— Ce n'est plus comme à notre époque. Aujourd'hui, les jeunes veulent profiter davantage de la vie avant de créer un foyer, et comme ils sont éco... éco-xian... — Il tourne le regard vers la petite Jenifer, l'intello de la famille.

— Eco-anxieux... — grommelle la gamine du ton las d'une première de la classe fatiguée de devoir supporter l'ignorance de ses semblables.

— Oui — reprend le vieux. — Ils hésitent avant de faire des enfants.

— Qu'est-ce que vous me chantez là?!

Personne ne répond au cri d'alarme maternel, à quoi bon?

Pour la *mama*, les hommes et les femmes sont faits pour se marier.

Et avoir des enfants.

Et ainsi de suite.

Tout ce qui ne participe pas à la reproduction de l'espèce est banni de son univers mental: les homos, les célibataires endurcis, les parents irresponsables... Elle

appelle « parents irresponsables » les couples qui n'ont pas de progéniture.

— Si elle connaissait Paul et Khadidja, je ne te dis pas le scandale! — songe Carlos, patient. Il suffit d'attendre que la vieille s'épuise dans ses monologues collectifs. Comme chaque dimanche midi.

Dernièrement, il y pense beaucoup. Paul chausse ses bottes de caoutchouc, sa grosse doudoune, écharpe, bonnet. L'air est assez frais pour un début de printemps. Les bouleversements climatiques... Qui en parlait ce matin à la radio? Un débat entre experts, grands experts... La nouvelle mode des médias: quelqu'un tire un pet et hop! apparaissent comme venus de nulle part des grands experts, plein de grands experts en pet. Comme ce charlatan, Michel Cymes, qui n'est même pas médecin:

— Restez calmes, ce n'est qu'une petite grippette... — Covid-19, deux ans de pandémie, de confinement, plus de trois cents millions d'euros d'aides de l'Etat pour que les petites entreprises ne se cassent pas la gueule, plus les morts, les enfants enfermés chez eux, les vieux qui... etc. Et cet irresponsable continue de faire le clown à la télé!

Paul ne comprend toujours pas pourquoi personne dans le débat de ce matin a eu l'intelligence de faire remarquer que plus l'Europe se réchauffe, moins elle aura de coûts de chauffage l'hiver. Non?

A part Chris qui s'est farci une bagnole sur l'autoroute et dont le van a fini à la casse (châssis

déformé, les assurances paieront: l'autre type venait en sens contraire rond comme un cochon), tout va bien.

Les Editions de midi ont envoyé *Direction Nord* en fabrication.

Madame Lemoine, une vieille de la vieille de l'édition, l'a pris sous son aile pour étudier la possibilité d'un autre roman si le premier se vend bien. Paul découvre que la littérature est un marché avec ses requins, ses sangsues et ses hyènes.

— Ou tu montes au front ou tu écris juste pour te faire plaisir et partager avec tes amis, ce qui n'est pas mal non plus... — Sourire mi-carnassier mi-cannibale de madame Lemoine. — Et tu n'as rien vu, attend que te contacte le service promotion!

Le pire.

Que tu sois sur tous les réseaux sociaux.

Qu'il déteste.

Photos. Il doit faire un jeu de photos (lui, lui et son livre, quelqu'un qui lit son livre, etc.).

Des présentations dans des librairies.

Des journées de signature (petite table, petite chaise, à mater la longue file d'attente de fans chez le voisin d'à côté).

Il ne se sent pas bien.

Il se sent plus un produit (comme un anti-bactéries pour lavabos) qu'une nouvelle star (comme Michaël Jackson).

Il va cependant de l'avant, il a déjà quelques idées pour le prochain *Direction Sud*. Ou *La médiocrité tue*, on verra.

Le propriétaire de l'ancienne ferme leur a proposé de rester deux ans à s'occuper de sa maison au lieu d'un seul. Il n'est pas chiant, il appelle seulement en fin de mois pour demander si tout va bien et leur paie et le remboursement des frais d'entretien et de réparations tombent gentiment sur leurs comptes respectifs. Khadidja a sauté de joie. Lui aussi. Surtout que c'est elle qui se charge des factures et de la comptabilité.

Chris passe les voir régulièrement et reste dormir chez eux pour éviter un autre accident de la route.

Un couple de jeunes cyclistes emmitouflés passe devant lui sur la route chargés comme des mules en partance pour l'Himalaya.

— Où allez-vous?

— Cadix! — crie joyeusement la fille.

— Bon courage! — leur souhaite Paul. — Faut être vraiment ouf... — se dit-il en entrouvrant avec précaution le portail pour regagner son nid tout en évitant qu'une autre poule parte à l'aventure. C'est pas Geneviève qui se serait carapater...

Ils sont allés la visiter il y a deux semaines.

Elle ne les a pas reconnus.

— Saloperie de bestiole! — a laissé échapper Paul, indigné de tant d'ingratitude.

— C'est mieux ainsi... — a fait semblant de sourire Khadidja.

— Je vous assure, elle a l'air très contente de vous revoir — a vainement tenté de sauver la situation le jeune gardien qui les accompagnait.

— Ben tiens... — a grogné Paul en s'éloignant.

— Oh, elle a plissé ses petits yeux en me regardant! Elle va bien, elle va bien! — s'est tout à coup mise à sautiller Khadidja.

— Qu'est-ce que je vous disais?! — s'était exclamé le gardien.

Il balance un coup de pied au cul au jars en passant. L'animal fait un brusque volte-face, la tête basse, le regard méchant, un sifflement reptilien. Mais il n'attaquera pas ce triste sire qui lui a bandé les yeux pendant plusieurs jours pour le punir d'avoir essayé d'attaquer son pote (difficile à mordre, il n'a pas de jambes, tout un défi!). Il a bien essayé de goûter une cuisse de la fille mais elle lui a carrément balancer toute sa bicyclette sur le bec, une dingue! Vivement le retour du proprio, c'est moi qui vous le dit!

Un petit tour chez les cochons.

Font pas chier les cochons.

C'est gentil un cochon.

C'est comme un chien, en plus dégueulasse mais qui n'aboie pas.

Paul n'aime pas leur regard et leurs cils, on dirait des philosophes méprisants ou des poupons assassins.

Message.

Un lecteur sur EditCom a envoyé un commentaire. Sympathique. Il lui répond et le remercie. Il n'y va quasiment plus. Aucun intérêt. Et la folledingue qui se prend pour une conseillère littéraire (métier qui n'existe pas; heureusement!) a

complètement privatisé l'endroit. Il y mettra peut-être un extrait de *Direction Sud*. Pas sûr.

— Tiens, un bon chocolat chaud, dans un grand bol!

Il parle tout seul, ce qui lui arrive très rarement.

Il est tout guilleret.

Khadidja l'a embrassé.

Sur les lèvres.

Il y a deux jours.

— Il était temps! Après six mois... — avait commenté Carlos avec qui il n'avait pas pu s'empêcher de partager la bonne nouvelle.

La vie est belle.

Une demi-journée avait suffi pour effectuer les recherches, le plus long étant toujours la présentation du rapport. Il s'agissait d'y inclure un maximum d'informations tout en les hiérarchisant selon les souhaits et priorités du client. Tonton avait été très clair quant à ce qu'il avait besoin de savoir mais un peu de contexte n'a jamais fait de mal à personne. Omar avait organisé son topo en trois parties.

D'abord, le fonctionnement d'EditCom. Des pages d'accueil, des pages personnelles et des tchats pour partager des commentaires, rien de sorcier. Une particularité: un compteur de lectures par manuscrit déposé. Il vérifia en premier lieu la sécurité du lieu. Un petit virus dans une rédaction html après avoir effectué trois allers-retours dans cet espace ouvert à tous vents.

Sécurité zéro la tête à toto. N'importe qui peut piquer le manuscrit d'un autre.

La visibilité dépend de l'investissement de chacun et de sa participation. Des auteurs jonglent entre la plateforme et *Amazon* de façon à se financer une visibilité permanente facile à vérifier à partir des facturations. D'autres jouent l'offre de visibilité en participant activement à la présentation de manuscrits, en faisant des commentaires de lecture ou bien en présentant des articles et commentant ceux des autres. De fait, aucun auteur ne bénéficie de ce mécanisme sauf... Venera Caffarelli! Deux possibilités: soit elle est la chouchoute du grand chef soit elle fait partie des gestionnaires de la plateforme. Dans les deux cas, il y a corruption et tricherie de la part de l'entreprise.

Pour faire le tour de la question de la visibilité, il était allé fouiner dans le système d'incrémentation: une instruction répétitive pour qu'un programme augmente la valeur d'une variable; un compteur quoi! Il lui avait suffi de passer en graphique une cinquantaine de variables (auteurs) pour constater que l'une d'elles n'avait pas suivi une des logiques progressives (cinq dans le cas d'EditCom): Venera Caffarelli. Décidément...

Ce chapitre terminé, Omar était allé déguster un plat de fruits de mer *Chez Mille Sabords!* un des meilleurs restaurants d'Etretat. Couvert comme un sherpa en plein boulot, il s'était installé sur la terrasse séparée du vent par une épaisse vitre et plus ou moins chauffée par des colonnes fonctionnant au gaz. En plein décorticage de bulots, il avait observé en

pointillés un couple passant sur la promenade d'enface. Un homme très âgé mais très élégant, très digne (Omar s'était souvenu de photos de vacanciers nantis dans la région à la fin du XIX^{ème}), une femme, peut-être la cinquantaine, pas facile à déterminer. Son attention avait évidemment été attirée par l'aspect vestimentaire du vieillard mais aussi et surtout par le fait qu'ils discutaient avec passion, elle agitait ses bras comme une éolienne lorsqu'elle parlait, et ils n'arrêtaient pas de rire, malgré le froid, oubliant jusqu'aux bourrasques qui se succédaient avec toujours plus de violence. Ils étaient apparus sur son côté droit et avaient disparu par son côté gauche. Comme un écran de cinéma. Il but une petite gorgée de blanc. Avec beaucoup de modération car le boulot pour Tonton n'était pas fini et il préférerait terminer aujourd'hui même la recherche d'infos. La première partie de ce job lui avait pris en tout et pour tout moins de deux heures.

De retour à son hôtel, *la Nouvelle Angleterre* (il peut admirer la baie et l'Aiguille depuis le bureau où il travaille), il passe à Venera Caffarelli. Pas compliqué, il suffit d'utiliser deux applications, l'une pour effectuer de la reconnaissance de mots-clés et faciale, l'autre pour s'introduire dans son ordinateur (auquel on peut se substituer mais Omar n'est pas intéressé par cette fonction). Ces outils existent depuis l'invention du Minitel. Pas besoin d'aller se perdre dans le *Darknet* comme baratinent des pseudos spécialistes, ces applications sont en vente libre sur internet pour une poignée d'euros. Choix, paiement par carte,

déchargement et au travail! Pas besoin d'une application de *phishing*, d'hameçonnage, il n'est pas là pour vider les comptes en banque de la vieille folle. Que de l'info.

Quelques mots-clés, dont le nom de Venera Caffarelli pour commencer par le plus simple. Puis la reconnaissance faciale qui retrouve cette dernière, même si elle déguisée en clown ou qu'elle est planquée parmi un groupe, que ce soit parmi des images ou une base de données, n'importe où et n'importe quand. C'est un flot d'infos écrites et photographiques. Il doit y mettre de l'ordre, chronologique et aussi ordre d'importance selon la demande de Tonton. L'application mouline. Il analysera ensuite.

Seconde procédure, il entre dans ses deux ordinateurs, son PC et son portable. Avant de déclencher cette avalanche d'informations, Omar a préparé différents dossiers où une simple routine MSDOS va répartir les dizaines ou centaines de milliers d'infos qui vont s'y déverser. Sans parler des données GPS! En quelques minutes, la moitié d'une de ses clefs USB est remplie à 50%! Toute la vie de la chieuse en cheffe est là. Sa vie passée, de l'enfance jusqu'à aujourd'hui, sa famille, ses amis et amies, ses études, ses professions successives, où elle a habité et où elle habite actuellement, ses goûts vestimentaires et culinaires, sa bagnole, son vélo, ses loisirs, ses relations sentimentales et préférences sexuelles, tout y est à un niveau de détails qui fait toujours frissonner Omar malgré ses quelques années d'expérience. Après la sélection et hiérarchisation des données par

l'application, il lui demande d'en supprimer des milliers à cause des redondances ou du manque d'intérêt. Les petites routines informatiques (chacune n'exige pas plus de cinq lignes de programmation!) s'agitent comme des tricoteuses fébriles. Il en profite pour fumer une clope.

Venera Caffarelli est née en Italie en 1949, à Turin. Son père émigre en France dans l'après-guerre, appelé à participer pour pas cher et une certaine humiliation à la reconstruction de la France. Il frappe régulièrement sa femme. Une psychologue scolaire soupçonne la gamine de vouloir tuer son père qui tient sa mère sous emprise. Après ses études secondaires, elle effectue divers petits boulots. Par rétrospective, elle croit qu'elle était un petit génie. Dans le style, j'ai toujours voulu être écrivaine, depuis toute petite! En parallèle, elle fréquente des hippies new-age, des illuminés hypnotisés par une idée fausse de l'Orient, comme *les Beatles* arnaqués par un gourou indien, mais avec un retard de plusieurs décennies! Elle s'intéresse au bouddhisme et aux arts martiaux (un professeur note qu'elle ne comprendra jamais leurs sens à cause de son égocentrisme forcené: « A quoi peut-bien vous servir le karaté si vous êtes à la limite de parler de vous-même à la troisième personne? » s'interroge un autre.), puis fréquente une secte dont elle se fait expulser pour avoir prétendu devenir gourou à la place du gourou. Elle s'inscrit en littérature à la fac. Confondant tout, elle prétend alors devenir écrivaine. Des textes courts, maigres, insipides. Elle le reconnaît. Têtue, elle insiste, aucun éditeur ne se montre intéressé par une écriture

que certains d'entre eux taxent, dans leurs réponses à ses envois de manuscrits, d'égoцентриque, nombriliste et surtout, surtout, suffisante: une médiocrité tellement médiocre qu'elle est incapable de s'auto-évaluer. Au contraire, après ses échecs comme écrivaine, Venera Caffarelli prétend, un avatar de sa période où elle avait tenté d'être « *coach* de vie », devenir conseillère d'auteurs.

Omar s'allume une autre cigarette, surpris:

— Comment est-il possible que Venera Caffarelli dont pas un seul de ses romans n'a été publié (à part un manuel d'inspiration protestante dans le style comment devenir meilleur et quelques polars dans des boîtes d'édition disparues depuis) peut-elle prétendre conseiller des auteurs?! Etrange...

En réalité, personne n'a besoin d'elle. Elle essaie de jouer à l'intermédiaire là où il n'en est nul besoin. De plus, le peu d'auteurs qu'elle a prétendu conseiller en sortent lessivés: plusieurs courriels mentionnent une dérangée mentale qui prétend passer son interlocuteur sous son emprise psychologique et totale. N'y tenant plus, Omar lance une de ses petites routines, comme il les appellent, « anti-dégénérés ». Nous y voilà, les photos tombent: cuissardes noirs, talons hauts, fouet à la main, hommes comme femmes placés en situation d'esclaves, un petit peu de fétichisme par ici, un petit peu de torture par-là, etc. etc. Omar, dégoûté, referme le dossier, il en a assez vu. Il se pose la question:

— Est-ce que j’informe Tonton de cette partie? Ce n’est pas utile. Tonton deviendrait fou s’il prenait connaissance de ces photos. Donc on oublie...

Après avoir jeté un coup d’œil sur les infos du jour, il s’attaque à la troisième et dernière étape du job: Venera Caffarelli sur EditCom.

Elle utilise une dizaine de trolls. Sans VPN! Les différentes adresses de courriel qu’elle s’invente ont toutes le même IP, numéro personnel d’identification. Incroyable! Ayant parcouru quelques-uns de ses manuscrits, Omar avait tout de suite perçu la prétention de Venera Caffarelli à manier une grande quantité de personnages. Sa multitude de trolls lui avait fait penser à un théâtre de marionnettes tenue par une tarée qui confond fiction avec réalité. Confusion mentale qui s’était confirmée (autre petite routine diabolique) lorsqu’il constata qu’elle essayait de jouer à la confusion de personnages sur EditCom, par exemple faire croire qu’elle est un vieux libidineux qui se fait passer pour une jeune pin-up, à l’instar de ces milliers de kilomètres de blabla trompeur sur des tchates et sites de rencontre.

Deux traits de caractère à souligner.

Venera Caffarelli est atteinte de personnalité multiple. Une plateforme comme EditCom est parfaite pour assouvir le complexe d’infériorité de son personnage principal, elle, à travers son grand show granguignolesque. Pas de quoi causer du tort sauf aux imbéciles... Si elle est heureuse comme ça...

En revanche, l’autre...

— Connaisant Tonton, voilà qui peut le chauffer rapidement...

Elle est agressive. Si elle se prenait seulement pour Dieu, plus intelligente que tout le monde, rien de grave.

Le problème est qu'elle ambitionne toujours d'être la gourou de service avec ses adeptes soumis et disciplinés. Bobo parisienne, elle manie cette naïveté typique des imbéciles qui pensent avoir connu une vie difficile et avoir dû mener une longue lutte dont ils sont sortis triomphalement alors que ce n'est pas le cas.

Mais il y a pire.

— Désolé, Tonton, mais ça, je le garde pour moi — se dit-il.

Venera Caffarelli s'amuse avec l'idée de vengeance comme une gamine avec un bâton de dynamite. Peut-être qu'elle suffoque sous des désirs violents de vengeance. Le problème est qu'elle n'en a pas le courage. L'évidence saute aux yeux d'Omar: Venera Caffarelli est lâche.

Le vrai problème est qu'elle pratique ce concept comme une petite sotte à la sortie d'un cinéma qui vient de voir un film de justicier avec Charles Bronson:

— Voilà, plein sa gueule, j'aurais fait pareil!

C'est tenable tant qu'on fait son petit cirque planquée derrière son écran sur internet.

C'est différent lorsqu'on tombe sur quelqu'un comme Tonton qui prend ce genre de choses au sérieux: chacun doit être respecté, qui soit-il.

S'il ne l'est pas, il a le droit de se défendre contre le mépris et l'humiliation.

Par tous les moyens.

Non de manière générale, mais dans ce cas précis, la fin justifie les moyens.

— Là, Tonton, tu vois bien que ça sent pas bon — murmure-t-il. — Désolé, mais ça aussi, de côté...

Conclusions:

Une vieille schizophrène mythomane qui se pend pour une gourou.

Qui se prétend écrivaine alors qu'elle n'en a même pas la capacité de travail.

Qui se prétend aujourd'hui gourou d'écrivains.

Qui méprise les autres et les agresse sur EditCom.

— Là, mon cher Tonton, ce dernier commentaire... Mais c'est la vérité...

Tonton relève la tête. Il fixe Omar sur son écran.

— J'ai tout lu, excellent dossier. — Bien que le ton de sa voix puisse laisser penser l'inverse.

— Merci Gérard.

— Très aigrie... — Omar l'observe en train de tourner une des pages que Tonton a imprimées.

— Pardon?

— Je disais que cette femme, cette... Venera Caffarelli, est très aigrie.

— Effectivement... — répond l'informaticien qui ne sait pas trop sur quel pied danser.

— Pourtant, on ne peut pas vraiment affirmer qu'elle a connu une vie très dure... — marmonne-t-il entre ses dents.

Omar ne sait pas si Tonton parle tout seul ou s'adresse à lui. Au cas où:

— Comparant les faits et son récit, je dirais qu'elle dramatise sa vie...

— Tout à fait, de ces petits privilégiés occidentaux qui font du misérabilisme alors qu'ils doivent leur sécurité et leur joli petit confort à la misère des autres... — grogne Gérard.

Omar sait de quoi ce dernier parle, ils en ont discuté à plusieurs reprises: ces imbéciles qui croient et prétendent s'être faits tout seul, s'être battus comme des lions, qui du coup s'illusionnent de valoir plus et mieux que les autres, ayant oublié en cours de route que des millions et des millions de gens n'ont et n'auront jamais les mêmes opportunités, qui...

— Cafards arrogants... — On sent de la colère dans la voix de Tonton. Omar sait que pour lui c'est la pire injure. — Cette Venera Caffarelli en fait partie, petite nazie persuadée d'être supérieure.

Omar connaît l'histoire de Gérard: la petite nazie va passer un très mauvais quart d'heure. Sans réfléchir, il essaie de calmer le jeu:

— Elle est folle, elle...

— Tu la défends? — Sur l'écran, les yeux de Tonton lui indiquent que ce n'est même pas la peine de répondre à la question (qui n'en est pas une). — Elle a manqué de respect à Paul, oui ou non? Elle ne le connaît ni d'Eve ni d'Adam, il ne sait même pas qui est cette névrosée prépotente, et elle lui manque de respect, oui ou non?

— Exact. — L’informaticien n’en dit pas plus.
Après tout, Tonton lui a demandé d’effectuer des recherches; le reste...

— Mardi, Ximena va préparer quelques petits plats mexicains, tu es invité.

— Ok, merci, j’y serai.

— Ah, Omar, évidemment, pas un mot là-dessus... — L’index de Tonton indique le dossier étalé devant lui.

— Bien sûr, salut.

Ils raccrochent.

Tonton consulte sa montre. Bien, ils sont en milieu de matinée là-bas. Il lance une des messageries codées qu’il utilise en alternance.

— Bonjour Capitaine.

Il se lève et va se remplir une autre tasse de café.

Il revient vers son ordi. Rien.

Il repart dans la cuisine, contemple la corbeille de fruits, choisit un fruit de la passion qu’il coupe en deux avant d’aspirer l’intérieur.

Retour au bureau.

— Bonjour Tonton.

— J’ai un service à te demander.

— Je t’écoute.

— J’ai une cliente qui me préoccupe.

— Je comprends. Tu as un dossier?

— Oui, un bon dossier, pro. Combien...

— Stop! Pas la peine, tu le sais bien. La boîte te doit beaucoup, Tonton. Je t’envoie quelqu’un sur Paris, donne-moi quelques jours et je te préviens.

— Ok Capitaine, merci.

— De rien, salut.

Ils rattachent.

— Carlos?!

— Capitaine! Que faites-vous là!?

— Je passais par hasard et je me suis dit « Tiens, profitons-en pour aller saluer ce cher Carlito »... — sourit le vieux. — Un endroit tranquille? — Il tapote sur sa serviette de cuir.

— La pergola. Je suis seul mais pas pour longtemps.

Chacun attrape sa chaise et y pose son postérieur, le Capitaine sort le dossier que Tonton a remis à la petite blonde de toujours et le lui tend:

— Mate ce dossier. J'ai pensé à toi car tu connais déjà la zone d'intervention. On attendra quelques mois pour respecter le délai d'un an.

Carlos parcourt les feuillets:

— Paris! Ah Paris! — Nostalgie fugitive: la ville des lumières, le Pont-Neuf, Paul, Khadidja... Chris... Madame Do, amen! Et Geneviève, il irait visiter cette chère Geneviève dans son zoo! — Il referme brusquement le dossier et le rend tête baissée au Capitaine: — Non merci, ce n'est pas pour moi, je n'ai pas l'expérience requise.

Le Capitaine fait semblant d'être étonné. Carlos reprend le dossier, l'ouvre et lui indique la photo de Venera Caffarelli:

— On avait dit pas de femme...

— Ah, j'avais oublié... — chuchote le Capitaine.

— menteur... — rigole intérieurement Carlos qui se sent envahir par la tristesse: Adieu Paris, Paul, Khadidja... — Vous allez me virer? — Il essaie d'avoir une voix assurée.

— Ne dis pas de bêtises. J'aurais tenté le coup. Pas grave, je m'en occuperai moi-même.

Il se met debout, remet le dossier dans sa serviette de cuir qu'il glisse sous son aisselle:

— Je te recontacte sous peu. J'ai peut-être quelque chose pour toi — l'informe-t-il en se dirigeant vers la sortie.

— Où ça?

Le Capitaine se retourne.

Il hésite. On ne donne pas d'info si ce n'est pas utile.

— La France. — Puis il disparaît de sa vue. Il entend claquer la porte d'entrée.

Il pousse une profonde inspiration.

Il fait chaud, très chaud mais il se sent bien sous la pergola couverte de bougainvilliers orange, violet et lilas. La France... Il se sent très bien.

Chris jette un œil sur ses derniers croquis. Il n'en est pas complètement satisfait mais avec un peu plus de travail... Il a bien envie d'aller siroter un pastis sous la véranda, le printemps est là!

Geneviève dresse le museau. Des parfums de fleurs qui s'étaient absentés depuis pas mal de temps. Elle se dit qu'elle préfère de loin le printemps à l'hiver.

Sur le banc qu'ils ont installé dehors devant la maison, Khadidja se serre contre Paul qui vient de lui annoncer que *Direction Nord* se vend bien et que son éditeur a accepté le synopsis de *Direction Sud*. Son cœur se serre lorsque le jeune homme se montre aussi heureux, fait rare chez Paul. Elle se pelotonne un peu plus contre lui. Le printemps est vraiment arrivé et elle se sent comblée.

San Marcos La Laguna (Guatemala)
Octobre-décembre 2023